

**Le Père  
Eugène Prévost**  
(1860-1946)

**Régionale Samuel-de-Champlain Inc.**  
Société Franco-Ontarienne  
d'Histoire et de Généalogie

**Don de Patricia Leduc**

## DECLARATION

L'auteur de cette Vie déclare se conformer en tout au décret du Pape Urbain VIII, sans vouloir, en aucune façon, prévenir le jugement du Siège Apostolique, auquel il reste fidèlement soumis.

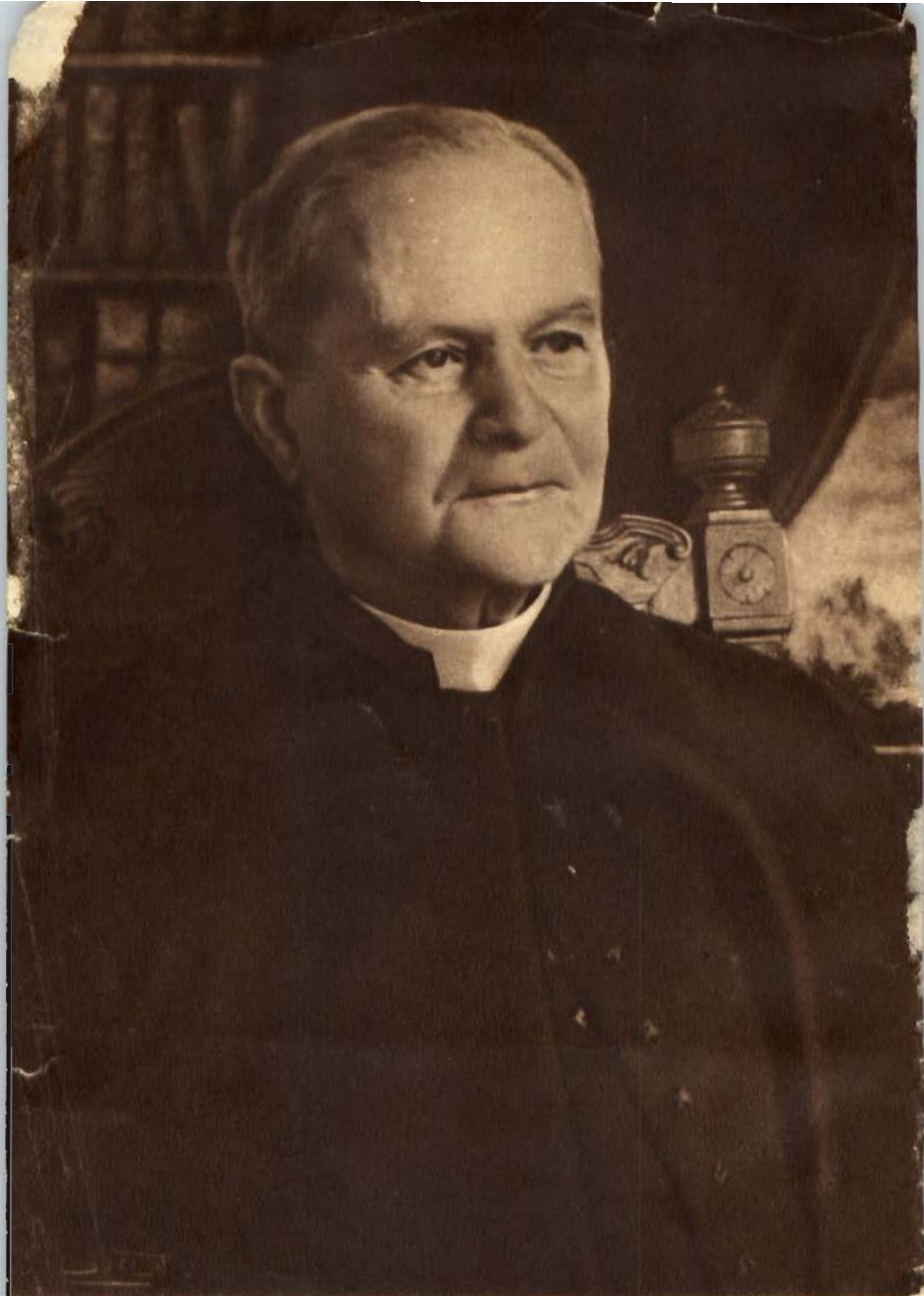
*Nihil Obstat*

Issiaci, prope Parisios, die 29<sup>o</sup> Novembris 1950.  
A. PINEAU, C. d.

*Imprimi potest*, die 30<sup>o</sup> Novembris 1950.  
J.-A. BERGERON, C.F.S., Sup. Gén.

*Imprimatur :*

Lutetiae Parisiorum, die 7<sup>o</sup> Decembris 1950.  
P. BOISARD, Vic. gén.



*M. Eug. Prevost*

Georges LAPOINTE, C.F.S.

*Au service de Jésus dans ses Prêtres*

**Le Père  
EUGÈNE PRÉVOST**

*(M. E. de la Croix)*

1860-1946

*Fondateur des Congrégations  
de la Fraternité Sacerdotale et des Oblates de Béthanie.*

---

Lettre-préface de M. Pierre BOISARD  
*Supérieur Général de la Compagnie de Saint-Sulpice.*

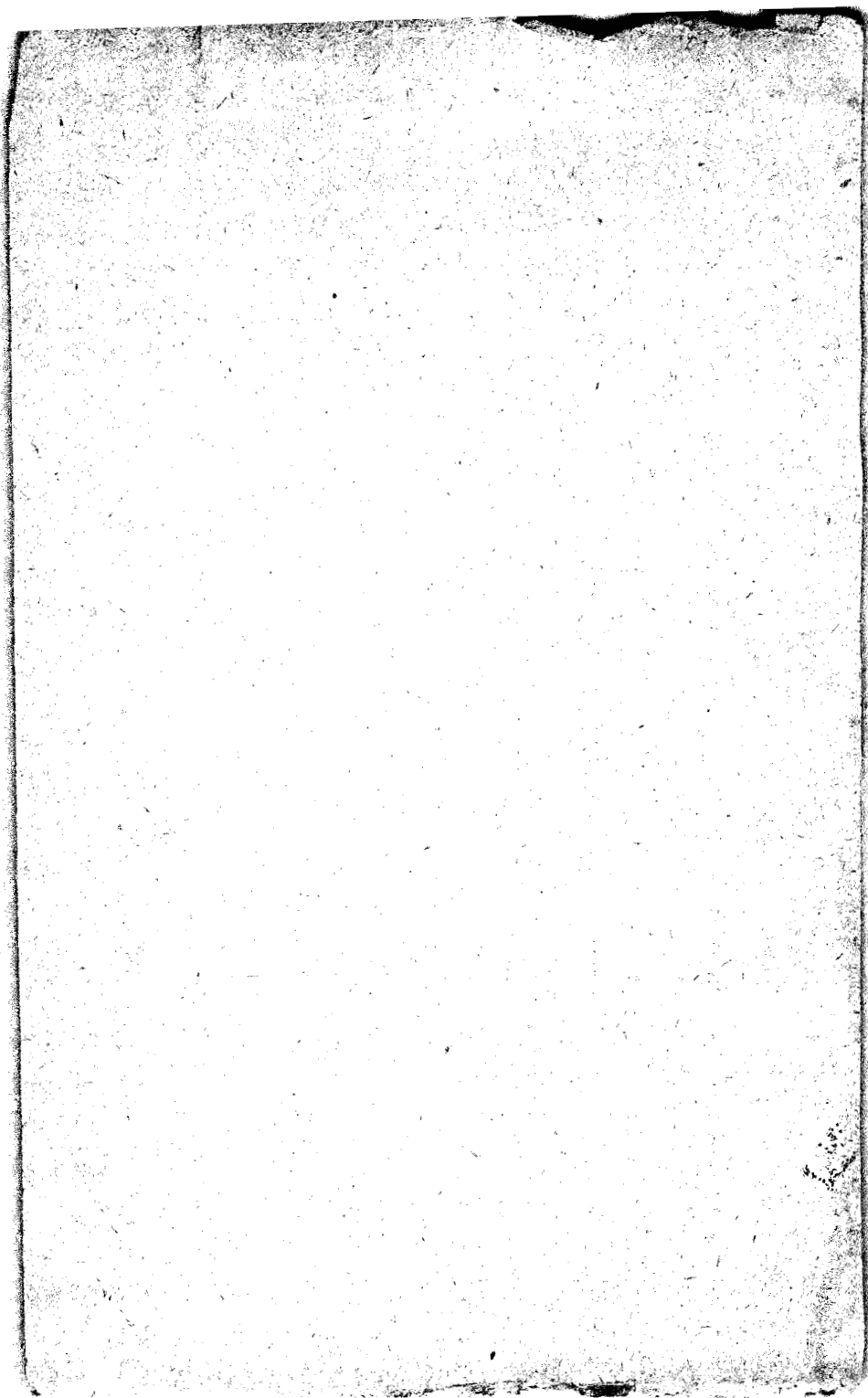
---

1951

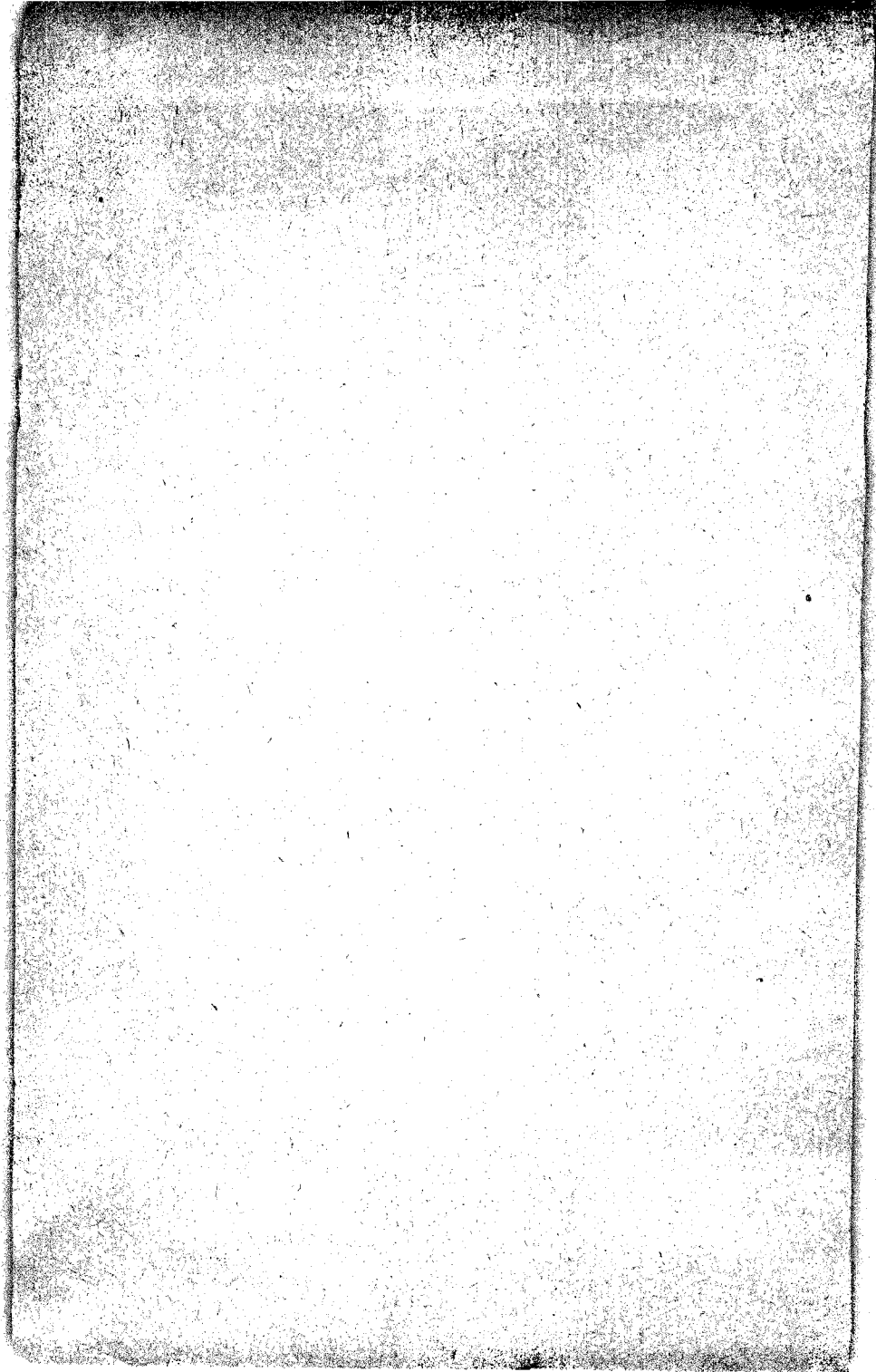
LIBRAIRIE DU BON PASTEUR

France  
32, rue de Babylone  
Paris (7<sup>e</sup>)

Canada  
La Pointe-du-Lac  
(St-Maurice) P. Q.



A NOTRE VÉNÉRÉ PÈRE FONDATEUR  
A L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE  
DE NOS DEUX CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES,  
NOUS DÉDIONS FILIALEMENT CES PAGES,  
FIDÈLE ET PUR ÉCHO DE SON MESSAGE.  
DU HAUT DU CIEL, QU'IL DAIGNE LES AGRÉER  
EN TÉMOIGNAGE DE NOTRE ATTACHEMENT  
ET BÉNIR TOUS CEUX QUI LES LIRONT.



## PRÉFACE

*Le 6 décembre 1950.*

*Mon Révérend Père,*

*Vous avez désiré de moi une lettre-préface pour la biographie du T.R.P. Eugène Prévost, fondateur et premier supérieur général de la Fraternité Sacerdotale, que vous allez publier. La raison d'être de votre souhait est sans doute l'analogie qu'il y a entre le ministère de la Fraternité Sacerdotale et la Compagnie de Saint-Sulpice. Je défère donc à votre désir, d'autant plus volontiers que j'ai connu le Père Prévost, et qu'il a bien voulu m'honorer de son amitié.*

*Le Père Eugène Prévost était né à Saint-Jérôme de Terrebonne, à la lisière des forêts qui couvrent les premières pentes de la chaîne des Laurentides, dans la Province de Québec, au Canada. J'avais fait sa connaissance sur l'Empress of Britain, en 1932, lorsque le Cardinal Verdier m'emmena en Amérique. Or, le Cardinal, pendant son séjour là-bas, fut invité à se rendre dans les Laurentides, au lac Gémon. Je l'accompagnai. Et je me souviens qu'au moment où le train s'arrêta à Saint-Jérôme, le Père Prévost, qui se trouvait alors dans sa famille, fut l'un des premiers à venir saluer Son Eminence. Un de ses frères l'avait accompagné. Depuis cette entrevue, je ne l'ai jamais oublié.*

*Celui qui devait devenir le fondateur de deux congrégations, La Fraternité Sacerdotale et les*



*Oblates de Béthanie, appartenait à une famille de quinze enfants. Son père était médecin, et d'une charité légendaire. L'une des sœurs d'Eugène Prévost s'associera à son frère pour la fondation des Oblates, puis, sur des conseils intempestifs, elle l'abandonnera : épreuve, comme le Père Prévost en connaîtra bien d'autres, mais auxquelles il avait été préparé par sa formation sacerdotale et religieuse.*

*Il commença cette formation au Séminaire de Philosophie de Montréal, avec un Sulpicien que nul n'oublie là-bas, M. Lecocq. C'est auprès de lui qu'il prend cette ferveur eucharistique, qui rend le même son que celle de Jean-Jacques Olier dans ses écrits et dans sa vie : « Le Saint-Sacrement sera le moule où j'irai me fondre pour recevoir l'empreinte, la ressemblance et la force de Jésus. »*

*Il a une faim extraordinaire de l'Eucharistie. M. Lecocq, qui l'a constatée, trouve le moyen de lui procurer la Communion quotidienne, en ce temps où on ne la pratiquait pas. Il le prend comme servant de Messe : de la sorte, on ne s'apercevra point que Eugène Prévost reçoit tous les jours l'Eucharistie, fait inouï à l'époque où votre futur fondateur commençait sa formation sacerdotale.*

*Frappé par une telle ferveur à l'égard de l'Eucharistie, M. Lecocq oriente Eugène Prévost vers la Congrégation du Saint-Sacrement, que le Bienheureux Père Eymard avait fondée. Le jeune Séminariste exulte. Il part pour la Belgique, où se trouve le noviciat. Mais là, soumis à la règle commune, il ne communiera que trois fois par semaine. Il lui en coûte de se voir privé de l'Eucharistie. Il a vingt et un ans. Son âme est enthousiaste.*

*Rien d'étonnant s'il se livre à quelques outrances, comme d'écrire vingt et une fois le nom de Jésus avec son sang.*

*De telles outrances, mon Révérend Père, ne sont que le fruit, passager mais touchant, d'une attirance irrésistible vers la Présence réelle. Eugène Prévost trouve le moyen de passer le plus grand nombre d'heures de la journée devant le Saint-Sacrement ; il s'est aménagé « une cachette » près de l'orgue : il s'y blottit, il y travaille, il y contemple, il y prie. Des paroles divines le mettent dans un état de paix, de certitude et de vaillance : c'est un contemplatif et un mystique, mais qui n'a rien de « quiétiste » : il est actif et soucieux d'apostolat. C'est pour cela qu'après avoir passé dix-neuf ans dans la Congrégation des Pères du Saint-Sacrement, sur des conseils très autorisés, il orientera autrement sa vie.*

*Le culte du Saint-Sacrement l'amène au culte du Prêtre, qu'il emprunte au Bienheureux Père Eymard. « Après l'âme de Marie, écrit-il, rien n'est « beau comme l'âme du Prêtre : Jésus en petit, « l'Infini sous les dehors de la créature... Il y a « deux grands sacrements qui s'appellent mutuel-  
« lement : l'Eucharistie et le Sacerdoce. » Et il voudrait fonder des œuvres sacerdotales pour le Prêtre déjà prêtre, le Prêtre submergé par ses charges, le Prêtre vieilli ou prématurément fatigué, le Prêtre qui, en tout état de cause, a besoin d'être spirituellement et matériellement assisté. Il remarque que toutes les classes de la Société, enfants, vieillards, pauvres, malades, orphelins, sont assistés par des Congrégations religieuses spécialisées à leur service ; pourquoi pas les Prêtres ? Pour eux, il manque une Congrégation. Le temps n'est-il pas venu de la fonder ?*

*Le Père Prévost soumet son projet à Léon XIII. Le Pape l'encourage fortement à l'exécuter. Et, dès le 8 septembre 1901, le Père peut établir à Paris la Congrégation de la Fraternité Sacerdotale. Après quoi viendra celle des Oblates de Béthanie. Pie X appréciera au plus haut point le dessein de votre vénéré fondateur, Mon Révérend Père, et il s'ingéniera à lui assurer les moyens de le développer. Il en ira de même pour Benoît XV, pour Pie XI. Sous le pontificat de ce dernier Pape, après vous avoir bien connu, le Cardinal Verdier donnera un statut canonique à votre famille religieuse et fera d'elle une Congrégation de droit diocésain. Et le Saint-Père Pie XII, très bienveillant pour l'œuvre du Père Prévost, ne s'est-il pas déclaré disposé à transformer, le temps venu, la Fraternité Sacerdotale en Congrégation de droit pontifical ?*

*Mais, de quel prix le T.R.P. Prévost n'a-t-il pas dû payer ces faveurs ! Son âme extrêmement sensible et vibrante était faite pour goûter intensément la joie et pour souffrir profondément de la croix ; il avait bien choisi son nom d'emprunt « Marie-Eugène de la Croix » ! Il fut à la fois le protégé de deux Papes et l'homme, à certaines heures, le plus suspecté.*

*Dénoncé, diffamé, calomnié auprès des plus hautes Autorités de l'Eglise, le Souverain Pontife se voit, à plusieurs reprises, obligé de lui imposer un Visiteur Apostolique. Et à chaque fois le T.R.P. Prévost sort de l'épreuve à son avantage et à celui de ses Familles Religieuses.*

*Sa manière brûlante, enthousiaste, voire prophétique, d'écrire et de parler, le fait passer auprès de certains, pour un illuminé. Ses entreprises finan-*

*cières inquiétaient ceux qui ne voyaient que les dépenses engagées, sans deviner les interventions providentielles, parfois prodigieuses, qui les couvraient. On prédisait, pour ses créations, toutes les catastrophes ; parfois on s'en prenait à sa vie privée. Il ne s'en étonnait qu'à peine. Il ne s'en décourageait jamais.*

*N'était-il pas attiré, mon Révérend Père, par le mystère de la Passion en même temps que par celui de l'Eucharistie et du Sacerdoce ? Ne s'était-il pas, dès 1892, par conséquent neuf ans avant la fondation de la Fraternité Sacerdotale, offert comme victime à Notre-Seigneur ? N'avait-il pas doublé cette offrande d'un vœu « Pour l'accomplissement des desseins de Jésus, pour la seule satisfaction de Son bon plaisir... »*

*Le T.R.P. Prévost sera exaucé : le corps, le cœur, l'âme, tout deviendra la proie de la souffrance. « Vous pouvez frapper sur moi, disait-il au Christ dans sa prière, mais sauvez vos Prêtres. » Et à ses frères : « A nous le sacrifice et la souffrance, à Jésus la miséricorde ! » Ce sont là des vérités dont il vit, et dont il voudrait faire vivre les autres. A cette fin il prêche, il écrit avec une éloquence pénétrante, avec une abondance entraînante, inlassablement, mieux vaudrait dire inépuisiblement : vos Confrères et vous-même, mon Révérend Père, vous le savez mieux que personne. Les accents du T.R.P. Prévost étaient de feu, et sa parole coulait de source, comme un torrent qu'il maîtrisait, mais dont on devinait le jaillissement, parfois la fougue.*

*Et cependant, mon Révérend Père, dans les conseils de direction du T.R.P. Prévost, quelle modération et quelle discrétion !*

« Il nous faut façonner des saints, et, pour cela, ramener toujours au renoncement et au sacrifice, mais à condition de le faire avec une grande bonté... Parlons surtout d'amour et moins de sacrifice... Ne faisons pas sentir la main qui fait des incisions. Pansons la blessure en l'ouvrant... Dirigeons dans la voie, moins en poussant qu'en attirant. Donnons à la perfection un aspect qui charme par sa beauté, plutôt qu'il ne repousse par sa dureté. Sachons exiger beaucoup, mais sans en avoir l'air. Parlons des devoirs qui s'imposent, mais sans les revêtir d'âpreté. Ne fatiguons pas par des allusions trop fréquentes à ce qui manque encore, mais encourageons plutôt par le bien déjà fait et la course parcourue. Surtout prenons garde d'abattre et de décourager, en rappelant toujours les défauts et les lacunes, sous prétexte d'humilier et de montrer la vérité. Il vaut infiniment mieux dilater l'âme et l'exciter à marcher de l'avant, sans tant de retours et d'examens... Souvenons-nous que nous devons faire des saints et le devenir nous-mêmes : c'est là le travail de toute la vie. Dès lors, tout en poussant constamment à la sainteté, méfions-nous d'être trop exigeants... Il faut se mettre à la portée des âmes, des tempéraments, des caractères, du passé, des circonstances, et suivre l'action de la grâce dans chaque âme, sans prétendre l'uniformiser pour toutes... »

On voit avec quelle délicatesse le T.R.P. Prévost comprenait la direction des âmes, et, soit par les autres, soit par lui-même, la pratiquait. Il savait les toucher, les saisir, les charmer, les entraîner, à force de discrétion, de réserve, d'indulgence, d'amour et de bonté. Il avait fait passer dans toute sa personne le conseil de son grand ami, le Cardinal

*Vivès, qui l'avait en grande affection et le protégeait : « Soyez de sucre, il faut qu'on vous mange ... ».*

*C'est que l'épreuve avait trituré le T.R.P. Prévost et lui avait appris à se faire tout à tous, à beaucoup aimer tous ceux qui l'avaient fait souffrir, à tout pardonner, du fond du cœur, avec une tendresse et une douceur d'âme qui stupéfiaient. Parmi les différents aspects de cette épreuve, rappelons la défection de sa sœur, le départ de plusieurs membres de sa famille religieuse, la suspicion jetée sur lui par des prêtres excellents qui le jugeaient trop rapidement ou d'une manière trop administrative, l'opposition que l'on fit à sa désignation comme postulateur ou vice-postulateur de la cause de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la défiance que lui manifestaient, dans l'Eglise, des personnages très respectables et haut placés.*

*Le T.R.P. Prévost a tout supporté, tout accepté, tout compris dans l'atmosphère surnaturelle et toujours si lumineuse de la Foi, et tout aimé en Jésus, dont le nom était si souvent sous sa plume et sur ses lèvres, parce qu'il le gardait dans son cœur. D'où, lorsque l'on conversait avec lui, cette absence complète d'amertume, cette bienveillance débordante, cette inlassable charité.*

*Tous ceux qui liront votre ouvrage, mon Révérend Père, éprouveront la même impression, et bénéficieront de la même grâce, apaisante et édifiante, dont se souviennent, parce qu'ils en profitent toujours, ceux qui ont eu l'avantage de vivre, quand bien même ce n'aurait été que quelques jours, dans la compagnie du T.R.P. Prévost. Soyez*

*vivement remercié de l'avoir écrit, et religieusement  
félicité de perpétuer ainsi et d'étendre l'action  
apostolique de votre fondateur vénéré.*

*Veillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage  
de mon affectueux respect.*

*P. BOISARD, S.S.  
Supérieur Général  
de la Compagnie de Saint-Sulpice.*

## AVANT-PROPOS

Ce livre est une première levée du voile sur la vie, l'âme et les Œuvres du Père Eugène Prévost, connu aussi sous le nom de Marie-Eugène de la Croix ; c'est de ce nom qu'il a signé toutes ses publications.

Il naquit au Canada en 1860 et mourut en France en 1946. Dix-neuf ans il fut religieux dans la Congrégation du Bienheureux Père Eymard et consacra les quarante-cinq dernières années de sa vie à la fondation de deux nouvelles familles religieuses.

Des milliers de lettres à sa famille, à ses religieux et à différents personnages, douze cahiers de Notes intimes ou directions spirituelles, dix volumes de Journal personnel de fondations, divers Mémoires et les Archives de la Fraternité Sacerdotale ont été utilisés pour le travail que nous présentons au public et qui équivaut presque à une autobiographie.

Comme dans une vaste prairie couverte de fleurs, nous avons cueilli au passage celles qui ont paru les plus belles à notre piété filiale. Elles forment cette gerbe toute à la gloire de Jésus et de son fidèle serviteur. Un jour peut-être, sera-t-il possible, grâce à cette abondante documentation, de faire connaître d'une façon plus détaillée et plus approfondie l'âme de ce grand apôtre.

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, Eugène Prévost est aux joies du monde et de sa famille. Ensuite, Jésus prend dans son âme toute la place et se communique intimement à lui. A vingt et un ans déjà, il



brûle d'amour pour Jésus et sa vocation eucharistique.

A l'école du Bienheureux Père Eymard, son Père et Maître, il rêve lui aussi de renouveler le monde par l'Eucharistie, donc par les Prêtres. En conséquence, il veut aider les Prêtres à devenir des saints et à être ainsi plus fidèles à leur vraie mission.

« Sanctifier les Prêtres par l'Eucharistie, disait le Père Eymard le 15 décembre 1867, cela embrasse tout : avec eux on a les paroisses, le pays entier. Ce sont des multiplicateurs ; leur faire du bien c'est agir pour la diffusion du règne de Jésus-Christ plus puissamment que par toutes les autres œuvres. Ranimer, alimenter et perfectionner l'esprit et la dévotion eucharistique dans les Prêtres, c'est l'Œuvre par excellence. »

Le Père Prévost travailla toute sa vie à ce sublime apostolat et fonda dans cette vue sous le haut Patronage de Léon XIII, la Fraternité Sacerdotale et les Oblates de Béthanie qu'il répandit en France, en Italie et au Canada.

Toujours animé d'un ardent désir de devenir lui-même un saint, il exigeait de ses disciples la même ambition : « Devenons des saints, leur répétait-il sans cesse, et tout est fait. » Et il leur indiquait avec insistance le moyen d'y parvenir : l'amour.

Toute l'histoire de ce grand apôtre n'est qu'un appel véhément et enflammé à l'amour de Jésus.

Le Nom de Jésus est toujours sur ses lèvres et sous sa plume. Il rayonne comme un soleil dans tous ses écrits, jaillit de son cœur comme les étincelles d'un brasier.

Alors qu'au sein de grandes nations, des millions de voix clament au monde des noms de faux sages, de faux Christs, de faux prophètes, lui, ce prêtre

de feu, rêve l'exaltation universelle du seul Nom par lequel nous puissions être sauvés, le Nom de Jésus.

A ce vrai mystique, à cet ange de pureté, Jésus daigne parler : « MON AMOUR POUR LES HOMMES EST IMMENSE, ET VOIS COMME ILS ME TRAITENT... TU SERAS MIEN, MON PORTE-AMOUR... JE PRENDS EN TOI MES COMPLAISANCES... JE T'AIME. JE ME SERVIRAI DE TOI. »

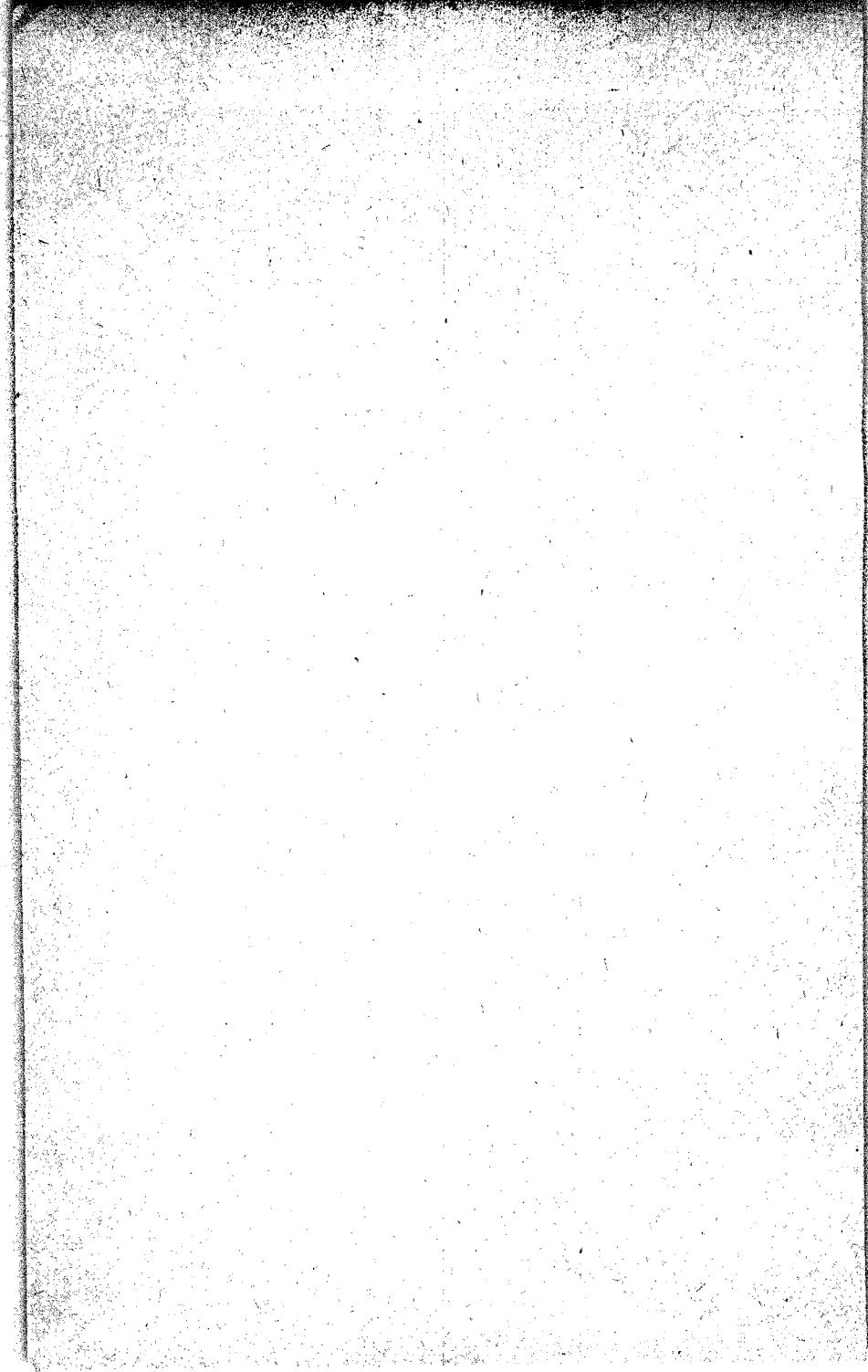
Jésus, Souverain Prêtre au Très-Saint-Sacrement, et les prêtres deviennent ainsi la pensée dominante et la passion insatiable qui illuminent et embrasent toute sa vie.

Il aime tendrement la Très Sainte Vierge, le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, sa famille, ses frères dans le Sacerdoce, et parmi ces derniers, ses préférences vont aux plus délaissés.

Lui-même connut de pénibles épreuves ; il les a victorieusement traversées parce qu'il n'avait qu'une ambition : faire en tout et partout la volonté de Jésus. Son plus cher désir était d'être un martyr de l'amour. Dieu, semble-t-il, lui en fit la grâce. A ses fils groupés autour de lui trois mois avant sa fin, il disait : « Je ne pourrais pas L'aimer davantage. Je ne croyais pas qu'il fût possible de tant L'aimer ».

Ses dernières paroles qu'il prononça sur la terre résument toute sa vie et son Message :

« JÉSUS !... AIMEZ ! »



**PREMIÈRE PARTIE**

**L'ENFANT DU  
BIENHEUREUX PÈRE EYMARD  
(1860-1900)**

CÉNACLE DE ROME, 5 OCTOBRE 1886.

BIEN CHERS PARENTS,  
JE SUIS A L'EUCARISTIE, ET C'EST POUR TOUJOURS  
A LA VIE ET A LA MORT !  
J'AI JURÉ A DIEU DE LUI TENIR COMPAGNIE  
ET LE JOUR ET LA NUIT DANS SON SACREMENT ADORABLE,  
D'ÊTRE SON ADORATEUR PERPÉTUEL,  
SON AMANT PASSIONNÉ.  
JE LUI AI JURÉ DE L'AIMER TOUJOURS  
ET PAR-DESSUS TOUT,  
DE DEVENIR UN SAINT  
POUR L'AMOUR ET LA GLOIRE DE SON EUCARISTIE,  
DE LUI RENDRE TOUJOURS DON POUR DON,  
AMOUR POUR AMOUR.

JESUS ! et JESUS SEUL !

VOILA MON TRÉSOR, MA PART SUBLIME,  
MES CÉLESTES DÉLICES !  
J'APPARTIENS A L'EUCARISTIE  
ET L'EUCARISTIE EST A MOI !  
POUR LE TEMPS ET POUR L'ÉTERNITÉ !

Mais, Chers Parents, pour être davantage à Jésus je n'en suis pas moins encore et toujours votre enfant, je reste toujours votre Eugène et mon amour pour vous n'est pas diminué, au contraire, il s'accroît en raison de l'amour plus ardent que je porte à Dieu. Mon cœur est à Jésus-Hostie, mais vous y avez encore votre place, la place de la reconnaissance et de la tendre affection filiale.

EUGENE.

## CHAPITRE PREMIER

# LES JEUNES ANNÉES

(1860-1880)

### « Les Lions du Nord ».

Guillaume Prévost, Maître forgeron de Sainte-Anne-des-Plaines, eut dix enfants. Les quatre aînés, qu'une tradition populaire a surnommés « Les Lions du Nord », étaient : Ménasippe, Notaire à Terrebonne ; Melchior, Notaire à Saint-Jérôme, rude travailleur, Maire du village à plusieurs reprises ; Wilfrid, avocat, député et conseiller législatif, orateur et tribun ; enfin, Jules, père de notre Héros, cinquante ans médecin à Saint-Jérôme.

« Lions du Nord » parce que très ardents et tenaces, ils s'étaient montrés redoutables dans les luttes politiques d'alors et dans les joutes publiques. « Ce sont des hommes, a écrit l'Abbé Elie Auclair<sup>1</sup>, dont la trempe d'acier s'est transmise de génération en génération. Tout en eux, port, allure, coup d'œil, trahit une mâle énergie, une fierté de Romain tempérée par une inépuisable générosité de cœur.

Originaire de Normandie, le premier du nom venu au Canada est Eustache Prévost qui épouse, à Montréal en 1670, Elisabeth Guertin. »

---

<sup>1</sup> *Histoire de Saint-Jérôme.*

**Il y a 100 ans.**

C'était encore la vie austère des premiers colons, sans rien du confort et des perfectionnements modernes. « On se chauffait l'hiver au feu des grosses bûches qui brûlaient dans la cheminée en pierre, les poêles étaient rares ; on s'éclairait uniquement à la chandelle, il fallait pour sortir le soir, allumer son fanal. L'alimentation était modeste et frugale pour tout le monde : la soupe aux pois et le lard bouilli avec la miche de pain de ménage y tenaient une large place. On vivait en craignant Dieu et les maisons s'emplissaient d'enfants. On avait des goûts simples, on s'aimait bien, on était heureux. »<sup>1</sup>.

**Le Docteur Prévost.**

A l'automne de 1849 arrivait à Saint-Jérôme de Terrebonne pour s'y établir, le Docteur Jules Prévost, âgé de vingt et un ans. Il avait fait ses études classiques chez les Sulpiciens à Montréal et suivi les cours de médecine à l'Ecole Victoria. Ayant épousé le 8 septembre de cette année-là sa cousine Hedwidge Prévost, fille du Notaire Léandre, ils avaient résolu de se fixer pour la vie dans ce village du Nord, le dernier avant l'épaisse forêt vers les Laurentides, région qu'on appelait « les pays d'en haut ».

Aussi courageux que chrétiens exemplaires, aimant Dieu et le prochain, ils y vécurent pendant plus d'un demi siècle, dans une maison grise à pignon, de vingt-deux pièces, en face de la Rivière du Nord, tout près de l'église paroissiale. Quinze enfants devaient naître de leur union bénie. Eugène était le huitième ; il vint au monde le 24 août 1860.

<sup>1</sup> *Histoire de Saint-Jérôme*, p. 50.

« Le bon Docteur Jules », c'est ainsi que tous l'appellent, fut tour à tour marguillier, conseiller, secrétaire du comté, candidat aux élections provinciales.

« Son « office » comme son bon cœur était ouvert à tous. On y venait causer, s'instruire et se recréer tout ensemble. Il traitait ses malades en amis. Que dire de ses courses à travers la campagne ou en pleine forêt, la nuit, bien loin parfois et par des chemins impraticables, en pauvre charrette ou à cheval ? Le Docteur en revenait fourbu et de temps en temps, la bourse vide ; car au lieu de recevoir des honoraires, c'est lui qui donnait de son argent, en plus de ses soins, à des malades dans l'indigence. »<sup>1</sup>.

Au reste, toujours gai et semeur de joie, d'une foi simple et lumineuse, on l'entendait répéter souvent en famille : « La volonté de Dieu, quelle ancre de salut ! » A la fin de sa vie, on le trouvait chaque soir à l'église où il faisait sa visite au Très Saint Sacrement.

#### **La Mère.**

« Notre mère, écrivait Eugène, le 27 avril 1880, cette forte chrétienne d'un autre âge, marche à pleines voiles dans le chemin des saints ; chaque jour elle croît en vertu et se détache davantage de la terre pour n'aimer que Celui qui seul peut rassasier le cœur de l'homme. »

Elle était un modèle de piété et de volontaire effacement. Faisant chaque jour la sainte communion, elle consacra les quinze dernières années de sa vie à confectionner des linges d'autel et des ornements pour les nouvelles églises du Nord.

<sup>1</sup> *Histoire de Saint-Jérôme*, p. 265.



**Famille heureuse.**

« Rien qu'en entrant chez nous, les amis, les parents, les connaissances goûtaient le bonheur et la joie d'une famille nombreuse. L'union, la gaieté, la musique y attiraient tout le monde. »<sup>1</sup>.

« Le père et la mère étaient bien l'âme du foyer, tandis que d'année en année de nouvelles naissances venaient agrandir le cercle familial.

Epoque bénie où de la chère « maison grise » montaient les rires joyeux de toute une jeunesse s'y abritant comme à l'ombre d'un bonheur sans fin. On y entraient comme dans un havre de grâce, en revenant des études au Séminaire et au pensionnat, de l'internat médical ou des hôpitaux, d'un voyage d'études à Paris, d'une partie de pêche dans « les pays d'en haut », ou tout bonnement d'une répétition de la fanfare qui était de fondation familiale<sup>2</sup>. Il y avait un grand buffet dans l'immense cuisine à poutres de bois où pendaient les casseroles de cuivre ; une « laiterie » fraîche, blanchie à la chaux, où des « terrines » de lait offraient à la gourmandise des grands et des petits une couche de crème douce et épaisse que l'on savourait sur des tartines couvertes de sucre d'érable<sup>3</sup>. »

Au sein de ce foyer privilégié, Eugène grandit heureux. Deux petits anges s'étant envolés au ciel peu après leur naissance, il avait donc le sixième rang dans la lignée. Quand il eut dix ans, ils étaient déjà onze enfants à table. Quatre ans plus tard naîtra le treizième.

<sup>1</sup> Mémoires.

<sup>2</sup> Le Docteur Prévost avait fondé la fanfare de Saint-Jérôme en 1850. Toute sa vie il en fut le directeur.

<sup>3</sup> Article intitulé « *La vieille maison grise* », de Mme Cécile Prévost Lamarre.



La maison paternelle.



Une réunion de la famille en 1890.

« Dès mes plus tendres années, écrira-t-il, j'ai senti que Jésus m'aimait. »

« Un jour, je servais la messe. J'avais six ans. M. le Curé avait pris une pile d'hosties et il l'a échappée (sic). Toutes les hosties ont roulé par terre. Les ayant ramassées, il en a oublié une. Tout à coup, je l'aperçois au milieu du chœur. Je cours, ramasse la sainte Hostie et me hâte tout joyeux d'aller la lui porter. Ceux qui m'ont vu sifflaient pour me dire de ne pas y toucher, ce qui m'a intimidé. J'étais arrivé sur les degrés de l'autel, et je l'ai déposée là à terre. J'ai toujours eu le sentiment que cela me porterait bonheur.

« J'ai fait ma première communion à Saint-Jérôme, le 6 juillet 1869. Il n'y avait pas de collège à Saint-Jérôme. J'ai commencé à treize ans au collège de Montréal, là où mon père avait fait ses études. C'était le collège de la famille. J'ai été malade tout de suite du rhumatisme. Je ne suis resté que trois mois. Revenu chez nous, je suis rentré ensuite au collège de Sainte-Thérèse »<sup>1</sup>.

#### **A dix ou onze ans.**

A dix ou onze ans, il jouait un jour à la balle avec ses amis devant la maison ; la balle vole et se fixe dans le chéneau de la toiture. En une minute, il est là-haut. Mais, distrait par ses compagnons qui veulent lui faire peur, et pris de vertige, il tombe sur le trottoir. « J'aurais pu me briser la tête, me faire des lésions. Mon père m'a entendu tomber ; il est sorti de son bureau, m'a pris dans ses bras. Il me croyait mort. Trois-quarts d'heure

<sup>1</sup> Mémoires.

après je gambadais. On me disait de rester tranquille, mais je me sentais bien. »

« Une autre fois, c'était en hiver, je m'étais accroché avec mon traîneau à une voiture chargée de bois pour faire un tour dans le village. Le cocher m'a vu, a pris son fouet et m'a cinglé. Je suis tombé. Au même moment arrivait un cheval fringant. Le conducteur n'a pu l'arrêter : cheval et traîneau sont passés par-dessus moi sans me toucher. Mes frères m'ayant vu tomber sont accourus, ils me croyaient mort. C'est encore une protection de Jésus »<sup>1</sup>.

Sa mère se plaint bien souvent que confitures, gâteaux, crème disparaissent. Elle accuse les « imparfaits », Eugène n'est pas le moindre.

Quand son père le laisse partir avec son cheval, il est souvent peiné de voir revenir la pauvre bête à bout de souffle.

A Saint-Jérôme, il montrait une cheminée qu'enfant, il prenait plaisir, l'hiver, à bourrer de neige : c'était peu charitable !

#### **Pas édifiant.**

« Au collège, je n'étais pas édifiant, je ne pensais qu'à jouer ; pas mauvais, mais dissipé : le règlement, le silence, tout y passait »<sup>2</sup>.

Les parents sont inquiets, souffrent en silence, pleurent parfois. Les notes d'Eugène ne sont pas bonnes. Talent facile, il n'aime pas l'étude et s'amuse ; son cœur est ailleurs. On craint ; une lettre de la maman débutait ainsi : « Notre petit Eugène nous donne bien des ennuis ».

<sup>1</sup> Mémoires. — <sup>2</sup> Id.

Nature exubérante, comme un petit lion en cage, il ne respire que liberté et vacances. Elles sont grisantes les vacances : soirées musicales, randonnées avec les grands frères et les amis dans l'immense forêt du Nord et sur les lacs poissonneux, pêche, chasse, campements. Il aime la belle nature, l'air pur des montagnes, le silence des bois.

Il est aimé de son célèbre Curé, Mgr Labelle, grand colonisateur du Nord, qui l'emmène un jour très loin pour planter les croix des futures paroisses de Saint-Faustin et de Saint-Jovite. Il fera, pour les journaux, le compte rendu de cette expédition.

« Je voyais tout en rose, partout joies et plaisirs ; de la douleur je ne savais que le nom.

« Sur ma route, pendant longtemps, je ne rencontrais que des visages riants et des cœurs joyeux, jamais des fronts pâlis ni des yeux mouillés de larmes.

« J'avais ainsi chevauchant au milieu des illusions. Elles s'amoncelaient devant moi, et à leur sommet je voyais les plaisirs jouer et se folâtrer. J'y courais sans regarder les précipices qui bordaient le chemin et sans craindre les effondrements de ces amas de vanités et de mensonges. Il se faisait tant de bruit autour de moi et en moi ! Des voix sans nombre, toutes plus doucereuses les unes que les autres se faisaient sans cesse entendre à mes oreilles ; et en moi, j'entendais des échos qui leur répondaient et les sollicitaient à parler plus fort et à parler toujours...

« Sous mille formes diverses, les passions se dressaient ; chacune avait son langage »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Extrait d'un article qu'il publia, intitulé « *Je l'âme* ».

**La crise.**

A seize ans, âge généreux et souvent difficile, Eugène a devant lui l'exemple enchanteur de ses grands frères à qui tout réussit, Léandre et Guillaume qui seront deux célébrités médicales à Ottawa et à Montréal.

Lui aussi, ardent et entreprenant, brûle du désir de faire quelque chose, et tout de suite.

Il s'ennuie au collège ! « Bourdonnement, tiraillement, clameur »<sup>1</sup>, c'est la crise.

Cette année-là, 1877, il est venu comme à l'ordinaire à la maison pour les vacances du Jour de l'An. Et, à l'aube de cet heureux jour, tous, grands frères et sœurs réunis « se sont agenouillés devant leur père ému aux larmes qui les a ensuite pressés sur son cœur rempli de tendresse et de bonté ».

Plus belles que jamais avaient été les fêtes de famille. Et quand vint l'heure du retour au collège, ce fut la tempête dans son âme.

« Je m'ennuyais au collège. Je ne voulais pas y retourner. Seulement, n'ayant aucun espoir d'arriver à obtenir le consentement de papa, je me disais : ah ! si je pouvais être malade ! et revenir « chez nous » !

Je retournais donc au collège, trajet en diligence, voiture découverte traînée par deux chevaux ; ça n'allait pas vite et il faisait très grand froid. Là, j'ai commis une légèreté impardonnable ! Je voulais être un peu malade pour revenir à la maison. J'étais bien couvert cependant ; mais j'ai décidé de ne pas bouger et de me laisser geler.

Etourderie ! Mais quand on est jeune et qu'on s'ennuie !... Seulement, le mal a pris des proportions

---

<sup>1</sup> Extrait de l'article « *Je t'aime* ».

autres que je ne croyais. Arrivé à Sainte-Thérèse, j'étais presque sans connaissance. On m'a conduit à un hôtel ami, on a téléphoné bien vite à mon père qui est accouru à fond de train ; il a failli faire mourir son cheval. Voyant mon état, il a aussitôt fait venir ma mère. J'ai été cinq ou six jours à l'hôtel. On a dû me frictionner avec des brosses de chiendent et de l'eau-de-vie pour faire revenir la circulation. Au collège, on m'a recommandé aux prières des élèves.

A la fin, je suis revenu chez nous. Je ne croyais pas que ce serait si grave. J'ai fait cela sans réfléchir ; c'est un enfantillage de jeunesse »<sup>1</sup>.

#### Heureuse faute.

Jésus allait donner à cette faute les conclusions les plus heureuses.

La vie exubérante et fouguese du petit lion se trouva endiguée. Quand, après quelques semaines, son père le reconduisit au collège, il marchait péniblement avec une canne, ne pouvait plus suivre ses camarades dans les rangs ni se mettre à genoux. Obligé de vivre en chambre, contraint de réfléchir, il est environné par Jésus d'une grande lumière.

« J'avais une petite chambre à part, tout près de la tribune de la chapelle. Je n'avais qu'à monter un petit escalier et j'arrivais à cette tribune juste en face du Saint Sacrement. C'était le ciel ! Que d'heures j'y ai passées ! »<sup>1</sup>.

« Merci, ô mon Dieu, de m'avoir converti par le moyen de votre Sacrement de feu »<sup>2</sup>.

La conversion était sincère ; seulement les vacan-

<sup>1</sup> Mémoires. — <sup>2</sup> Notes intimes.



ces de l'été avaient ramené la vie et les amis d'autrefois.

« Le jour de la rentrée, en septembre 1877, je faillis continuer à être dissipé. On avait le droit de choisir sa place au dortoir. J'ai donc choisi la mienne... à côté de certains autres. Quand le surveillant du dortoir, qui était le « grand Pierre »<sup>1</sup>, a vu des dissipés ensemble, il m'a changé de place. Alors je me suis révolté. Je me disais : Je vais aller voir le Directeur ; je suis dans mon droit.

« En descendant, Jésus m'a arrêté. Je me fis cette réflexion : Tiens, pourquoi mal commencer l'année ? J'ai fait le sacrifice. C'en était un fameux ! et je n'allai pas voir le Directeur. Je n'ai rien dit. Jésus récompense les petites choses. Je me suis senti tout de suite porté vers une vie sérieuse, une vie de régularité, une vie pieuse. J'ai cessé d'être dissipé. Mais tous mes amis étaient là qui ne me laissaient pas tranquille. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, dans les rangs, dans les escaliers. Les surveillants voyaient mes compagnons rire, me taquiner, et moi qui ne m'en occupais pas, je passais à leurs yeux pour un hypocrite. Ils ne croyaient pas que je m'étais mis à suivre le règlement. Aussi, à la fin du mois, je n'ai pas eu de bonnes notes. Je suis allé voir le Directeur ; ma conscience ne me reprochait rien. Du premier coup, je m'étais mis au devoir, et j'avais eu « Bien » au lieu de « Très Bien ». Le Directeur m'a dit quelques mots surnaturels : « Continuez, faites cela pour le Bon Dieu ». Les notes suivantes furent toujours « Très Bien ». C'est Jésus qui agissait. Je sentais un besoin de la piété.

---

<sup>1</sup> Abbé Pelletier qui devint vicaire à Saint-Jérôme.

« Mgr Nantel, le Supérieur du Collège, a été deux ans sans croire à ma conversion. Il se disait : « Est-ce que ça va durer ? »<sup>1</sup>.

### Vie nouvelle.

Eugène a maintenant dix-sept ans et commence ses « Belles-Lettres » au collège de Sainte-Thérèse. Il vient de s'éveiller à une vie toute nouvelle. Les longs cœur à cœur à la tribune, dans la paix du sanctuaire, ont produit leurs merveilleux effets.

« J'ai senti que Jésus m'aimait, écrit-il.

« O Jésus, ô Marie ! que j'ai tardé à vous aimer ! De ce jour, je me donne à vous pour toujours. »

« Pour Jésus, son amour et sa gloire, il faut à tout prix devenir un saint »<sup>2</sup>.

Il en prend les moyens. Ses cahiers intimes précisent ses résolutions généreuses. Au collège, comme à la maison paternelle il s'impose des règlements sévères. Son Directeur doit modérer, retrancher ce qui lui paraît excessif.

Saint Louis de Gonzague sera son modèle.

Le 6 janvier 1878, il est reçu dans la Congrégation de la Très Sainte Vierge. En mars de cette même année, il recommande son avenir à saint Joseph :

« Si c'est ma place de me retirer du monde pour vivre dans un Ordre religieux, donnez-moi la force de me résigner et la prudence pour bien connaître l'Ordre dans lequel Dieu me veut. Donnez-moi une étincelle du feu divin qui vous embrasait pour Jésus, votre Trésor, votre Amour »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Mémoires. — <sup>2</sup> Notes intimes. — <sup>3</sup> Id.

Le 30 mai, il est reçu dans le Tiers Ordre de Saint François et demande à ce glorieux protecteur « qu'un jour il puisse aussi quitter le monde pour vivre comme lui de la vie des saints »<sup>1</sup>.

« Je me souviens que dans les premiers temps de ma conversion je passais des récréations entières au collège, seul à regarder le ciel. C'était un des spectacles qui me touchaient le plus. Dieu sait les consolations que j'ai goûtées, durant mes soirs de vacances à Saint-Jérôme, à contempler le ciel et à penser à Lui »<sup>2</sup>.

Ces deux dernières années au collège de Sainte-Thérèse s'écoulaient dans la vie exemplaire et la prière : « Seigneur, montre-moi tes chemins ; enseigne-moi la perfection de tes sentiers ». (Ps. 24) « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Jésus va le conduire à un sage Ananie.

#### **Au Séminaire.**

En septembre 1879, il arrive au Séminaire de Philosophie à Montréal, que dirigeait alors un prêtre de haute vertu, M. Lecocq, sulpicien nantais. Le 21, il revêt la soutane et écrit :

« J'ai fait un pacte avec Dieu en coupant complètement avec le monde.

« Je veux désormais être l'instrument de Dieu pour accomplir en tout sa sainte volonté. O Jésus, je me donne à vous pour toujours. Je veux que tous les battements de mon cœur ne soient que des élans d'amour vers vous. Fasse le ciel que les souffrances et les humiliations soient tout mon bonheur. Que ma vie soit une vie de sacrifice et

<sup>1</sup> Notes intimes.

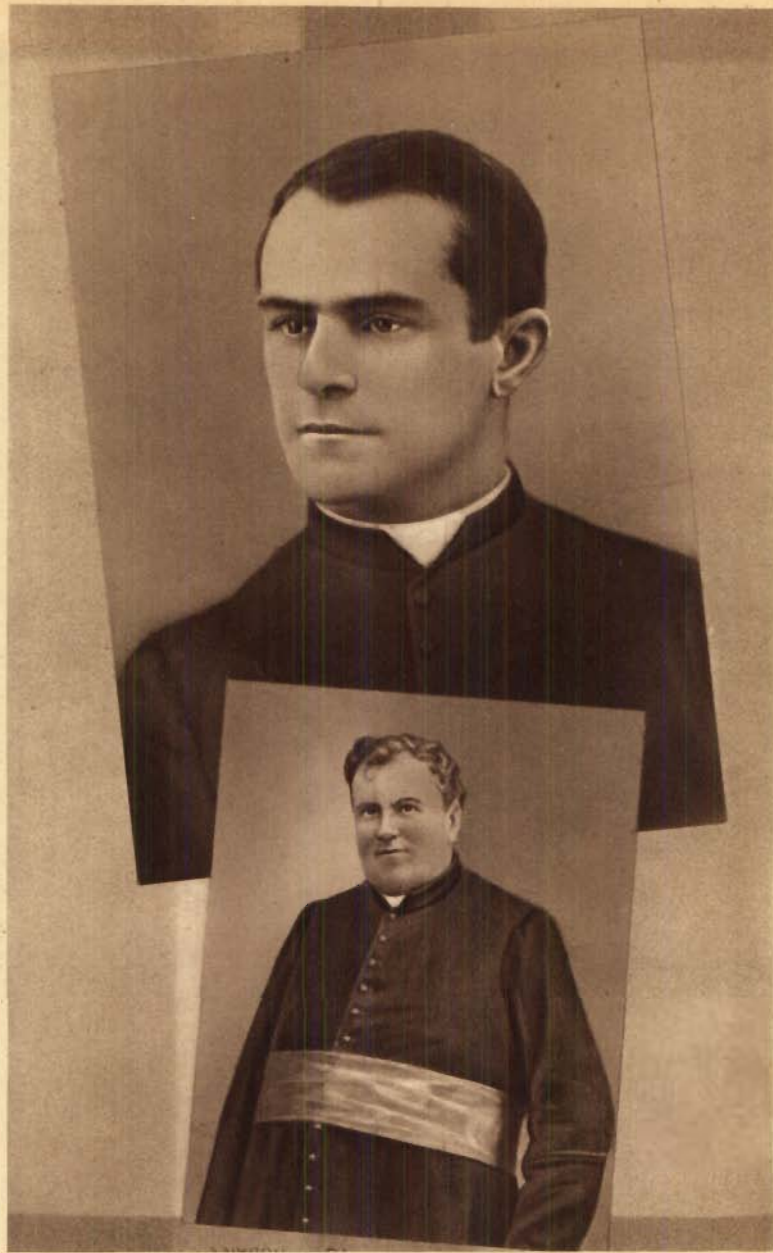
<sup>2</sup> Lettres à ses parents, 2 septembre 1884.

Eugène Prévost à 16 ans



Monsieur Lecocq,  
sulpicien.

A 23 ans.



Le Père, Religieux du T.S.S. en 1890.  
Mgr Labelle, Curé de Saint-Jérôme de 1868 à 1891.

d'obéissance. Que mon amour pour vous égale celui des anges et des saints dans le ciel ! »<sup>1</sup>.

Il a une grande faim de l'Eucharistie. M. Lecocq l'a adopté comme servant de messe et discrètement lui permet de communier tous les jours. En 1880, on ne pouvait communier tous les jours sans danger de scandale. Le Décret de Pie X n'était pas encore venu.

Il exulte : « Oh ! mon Dieu ! pour qui êtes-vous si bon ? Ignorez-vous que c'est envers un abominable pécheur qui vous a méconnu et méprisé durant tant d'années ! Non, vous n'avez pas oublié mes péchés, ils sont trop nombreux et trop énormes »<sup>2</sup>.

Souvent il pleure au souvenir amer de ce qu'il appelle sa pauvre vie de pécheur honteux, aux innombrables crimes. Pourtant, c'est notre conviction résultant d'une connaissance de vingt années de vie dans son intimité, conviction partagée par ses confrères et amis, que ce Prêtre n'a jamais commis un péché mortel. Sa « conversion » l'a simplement fait passer sous l'influence d'une grâce très spéciale, d'une existence puérile et dissipée à une vie toute en Jésus. « Les saints, mis sur la voie du pur amour et éclairés par lui, voient sous leur vrai jour leurs défaillances passées qui leur paraissent monstrueuses. Dans les moindres infidélités de leur jeunesse, qui ne sont à nos yeux que simples peccadilles, la lumière divine leur fait apercevoir les laideurs morales qu'ils ne soupçonnaient pas et des manquements à l'amour qu'ils ne sauraient trop déplorer. Sans doute, ils servaient Dieu, mais non lui seul ; en eux, il y avait Jésus et le monde, et

<sup>1</sup> Notes intimes. — <sup>2</sup> Cahier de Directions.

cette juxtaposition qu'ils ont tolérée leur fait maintenant horreur. » (Mgr Catherinet).

Le don total fait par Eugène n'empêchait cependant pas les mirages trompeurs de jadis de provoquer parfois encore quelques regrets ; mais il sait y résister. Il écrit à ses petits frères qui sont au collège de Sainte-Thérèse, « qu'il s'ennuie et voudrait se voir là où ils sont, avec eux. Mais non, reprend-il aussitôt, la vie de sacrifice est commencée, elle ne finira qu'avec mon dernier soupir »<sup>1</sup>.

« O mon Dieu, je sens que je ne suis pas fait pour le monde ni les fortes études. Vous me voulez séparé du monde et de ma famille. Je suis indigne d'une telle faveur. Parlez donc, où me voulez-vous ? Je suis prêt à suivre la voie que vous me montrerez »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Lettre à Henri et à Paul-Emile.

<sup>2</sup> Notes intimes.

## CHAPITRE II

# LA VIE RELIGIEUSE

(1881-1883)

### **Vocation eucharistique.**

« Je voulais de tout temps me faire religieux et entrer dans une Congrégation vouée à la Sainte Vierge. Pendant les vacances 1879, je suis allé faire une retraite chez les Oblats de Marie Immaculée. J'avais une très grande dévotion aux trois petits saints : Jean Berchmans, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka.

« C'est le 16 janvier 1880, à 8 heures du soir, que pour la première fois j'entendis prononcer le nom de la Société du Très Saint Sacrement. Nous parlions de vocations en récréation. On commençait au réfectoire la lecture de la vie du Père Bonnel qui avait été novice chez les Pères du Très Saint Sacrement. J'avais alors l'idée de me faire Dominicain à cause de la sévérité de cet Ordre et de sa consécration toute spéciale à Marie. Mais à peine M. Lecoq a-t-il prononcé ce nom de Société du Très Saint Sacrement, qu'il me dit avec une telle conviction que j'en fus frappé : « C'est là votre place, pas ailleurs ! Etes-vous prêt à partir ? Partez demain. » Il s'opéra dès lors une vraie révolution en moi. Je sentais fortement que Dieu m'appelait à cette angélique vocation, malgré ma



profonde indignité. M. Lecoq fit venir les Constitutions de la Société. Quelques jours plus tard, j'étais parfaitement décidé ».<sup>1</sup>

« Je n'ai pu entrer cette année-là ; on me fit attendre à cause de l'expulsion des Congrégations en France. Les Pères du Très Saint Sacrement n'avaient plus en France que la Maison-Mère de l'avenue Friedland à Paris. Le Bienheureux Père Eymard, dont les restes avaient été apportés dans la chapelle, l'avait protégée.

Quand le Noviciat fut installé à Bruxelles, M. Lecoq écrivit au Père Durand, Maître des Novices, et je fus accepté ».<sup>2</sup>

En mai, 1881, il écrivait lui-même au Père Durand : « Encore trois mois et je serai novice du Très Saint Sacrement ! Cette seule pensée me fait verser des larmes de repentir et de reconnaissance.

« J'ai soif de la vie d'adoration ; là se portent tous mes désirs. Aller passer ma vie au pied du Tabernacle ! Devenir l'habitant de ce ciel sur la terre, ne plus vivre que d'amour pour ce Prisonnier d'amour ; prier sans cesse pour l'Eglise et la conversion des pécheurs, demander à ce Dieu Sauveur des prêtres de feu, comme en voulait le Père Eymard, réparer les outrages faits à Jésus dans son Sacrement adorable, oh ! quelle vie ! Quel honneur, le plus grand qu'il puisse y avoir sur la terre. Quoi ! Jésus m'appelle à mener cette vie des anges ! N'est-ce pas de l'audace que d'y penser ? Que faire ? Oh ! mon Père, remerciez donc Jésus pour moi, et demandez-Lui qu'Il fasse un saint d'un si grand pécheur. »

<sup>1</sup> Mémoires. — <sup>2</sup> Id.

**Les adieux.**

Eugène ressent plus que tout autre le grand sacrifice qu'il va demander à ses Parents. Il leur écrit : « Je viens aujourd'hui au pied de mon crucifix vous faire part d'une nouvelle... un peu douloureuse pour votre cœur de père et de mère, mais bien chère pour votre cœur de chrétien.

« La séparation semble avoir sonné ; mais c'est pour être plus assurés de nous revoir au ciel.

« Je veux devenir un saint, s'il se peut, comme l'était saint Louis de Gonzague. Réjouissez-vous donc, bien-aimés Parents, Dieu veut que je sois un saint, un saint d'amour. Priez beaucoup pour que je le devienne. C'est pour cela, c'est par amour pour Jésus que bientôt j'offrirai à Dieu le sacrifice de ceux qui me sont les plus chers au monde.

« Mourir d'amour après avoir vécu d'amour, voilà la vie que doit mener votre enfant le reste de ses jours. Quel bienfait ! Le plus grand ! J'en suis accablé. En retour, ô Jésus, Vous aimer, Vous faire aimer, embraser partout les cœurs d'amour » (31 mai 1881).

« On a bien essayé — pas chez nous, jamais — de me détourner, de ne pas me laisser partir. On mettait en avant que j'étais le seul prêtre de la famille, tout le bien que j'aurais pu faire, etc... A part mon Directeur, il n'y eut que M. Vacher, de la paroisse Saint-Jacques, à Montréal, qui m'encouragea. M. Labelle, Curé de Saint-Jérôme, ne s'opposait pas, mais il ne m'encourageait pas. Je disais à tous ceux qui voulaient me détourner : C'est inutile, vous perdez votre temps »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Mémoires.

Le 1<sup>er</sup> août 1881, il brise les liens.

« C'était tellement exceptionnel de voir des vocations partir ainsi pour l'Europe ! Papa voulut me conduire avec lui à Montréal voir l'Evêque, Mgr Fabre, qu'il connaissait, et recevoir sa bénédiction. Sur la rue Notre-Dame, dans le « tram », nous nous sommes quittés. A personne plus qu'à moi il n'a pu en coûter de laisser ses parents ; le bonheur de la famille faisait le mien. Je me rappellerai toute ma vie les jours heureux passés auprès d'eux. Jours de bonheur, de ce bonheur sincère et pur dont l'empreinte ne disparaît jamais du cœur humain. Nous étions si unis ! »<sup>1</sup>.

Le 2 août 1881, de New-York, à bord du *Canada*, il salue encore les siens dans une carte toute filiale où la note surnaturelle domine : « La volonté de Dieu en tout et partout, écrit-il ; c'est là notre mot d'ordre et la clef du bonheur »<sup>2</sup>.

« Douze longs jours de traversée ! ballottés très fort ; rien ne tenait sur la table ; la soupe passait par-dessus les assiettes ; appétit de fer, mais sans messe ni communion. Ce fut la suprême privation.

« Au Havre, le bon Père Tenaillon nous attendait.

« Le 14 août, à minuit sonnant nous faisons notre entrée dans la chapelle du 23, avenue Friedland, à l'aurore de l'Assomption : La Très Sainte Vierge nous présentait à Jésus exposé sur son trône. Nous

<sup>1</sup> Mémoires.

<sup>2</sup> Le 18 mai 1880, il a noté dans son journal : « J'ai découvert mon secret à deux confrères qui sont décidés de venir au « Paradis des Anges ».

O Jésus-Hostie, faites de nous des saints, des prêtres de feu ! »

passâmes trois jours à Paris, où la vie religieuse nous apparut dans tout ce qu'elle a de charmant et de grand : prêtre, novice, frère, juvéniste, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme dans un bel esprit de famille.

« Nous fîmes quelques visites à Notre-Dame-des-Victoires, à Saint-Sulpice, à la Madeleine, aux Invalides, à travers la ville de saint Louis, de Charlemagne, de tant de grands hommes, la plus belle ville du monde »<sup>1</sup>.

**« Palais Royal de Jésus-Hostie ».**

C'est ainsi qu'il appelle le Cénacle de Bruxelles où il arrive le 18 août. Sa joie éclate dans une lettre à ses parents.

« Ah ! si le monde connaissait mon bonheur, s'il connaissait les délices que goûte le Religieux du Très Saint Sacrement, l'on viendrait en foule se jeter aux pieds de Jésus et se consacrer à Lui dans les succursales de son Paradis ; la terre serait couverte de légions d'adorateurs, le feu serait mis aux quatre coins du monde et l'univers entier se consumerait dans les flammes de l'amour eucharistique. Prions, prions beaucoup pour que ce temps de bonheur universel arrive bientôt !

« Mes vœux sont maintenant exaucés, je ne puis monter plus haut dans l'échelle du bonheur, le seul degré qu'il y ait maintenant au-dessus de moi, c'est le ciel. Je n'ai plus qu'à aimer, me consumer et m'éteindre dans l'amour de Jésus-Hostie.

« Remerciez et priez Jésus-Hostie pour moi. Je ne sais que faire pour Lui prouver ma reconnaissance.

<sup>1</sup> Lettre à sa famille.

« Demandez à Jésus que de pécheur misérable, il fasse de moi un saint, un saint d'amour, que je devienne un incendiaire de l'Eucharistie pour porter partout le feu de l'amour ! Ah ! aimer ! Faire aimer ! Il y a dans ces deux mots toute la mission de Jésus Lui-Même. »

#### **Fervent novice.**

Eugène Prévost, affligé de rhumatisme, portait une canne en arrivant au Noviciat. Sur l'agenouillement de son prie-Dieu il s'aperçoit qu'on lui a mis un coussin. Il supprimera aussitôt le coussin et cessera de porter la canne. Le 29 septembre 1881, il écrit ses résolutions !

« Me voilà enfin arrivé au terme de tous mes désirs ! Religieux du Très Saint Sacrement ! Adorateur ! Je ne partirai maintenant d'ici que pour aller au ciel ! Ici, je dois me sanctifier, me convertir, devenir un saint d'amour. Dieu le veut ! Ma vocation ne comporte pas des vertus ébréchées, des moitiés de saint. Etre adorateur et ne pas être un saint, c'est une œuvre manquée. Je donne tout, ne me réservant pas la moindre consolation, le moindre plaisir. Mourir à moi-même et ne plus vivre que pour l'Eucharistie : voilà ma règle, ma vie. C'est plus qu'une résolution : en vue de la volonté si manifeste de Dieu sur moi, j'en fais une promesse et un vœu.

« Je n'entreprendrai jamais rien sans consulter la Sainte Eucharistie, me mettant d'abord dans une parfaite indifférence à l'accomplissement ou non de mon dessein. Je prierai ensuite Jésus de me faire connaître sa volonté, ne cherchant absolument que sa gloire et son bon plaisir. Et j'attendrai

jusqu'à ce que Jésus me fasse connaître intimement ce qu'Il veut et comment Il le veut.

« Deux vertus doivent désormais être le principe de ma vie, deux vertus d'amour : l'amour de Jésus-Eucharistie, et l'amour de l'humilité.

« Je me nourrirai de la sainte et adorable Eucharistie par une communion spirituelle très souvent répétée, qui deviendra petit à petit, avec la grâce de Dieu, perpétuelle s'il se peut. Afin de m'en faciliter la pratique, je la ferai spécialement à chaque « Laudes », à chaque prostration, et à chaque « Gloria Patri ». Près de cent cinquante fois le jour, je puis ainsi m'unir à mon divin Jésus.

« Le Saint Sacrement sera le moule où j'irai me fondre pour recevoir l'empreinte, la ressemblance et la forme de Jésus.

« J'aurai de plus en plus un grand désir de la sainte communion, de la communion quotidienne. Sur rien autre chose je demanderai à me distinguer des autres ; mais quant à la communion, je n'écouterai que l'attrait irrésistible que Jésus me donne dans son infinie bonté, malgré toute mon indignité »<sup>1</sup>.

Le 3 octobre 1881, il écrit à ses parents :

« Plus que jamais j'ai besoin de prières, je passe par l'épreuve la plus terrible de ma vie en ce moment. Ah ! ce n'est pas le monde que je regrette, ni ses joies et ses plaisirs ; c'est l'absence de Celui pour qui j'ai tout quitté, à qui j'ai consacré jusqu'au dernier soupir de ma vie. Vous savez, bien-aimés parents, où était mon bonheur, où était ma force lorsque je vivais près de vous. La sainte communion, c'était l'aliment qui me soutenait. Ici,

<sup>1</sup> 27 sept. 1881, Notes intimes.

trois jours sur sept ! Vous comprenez peut-être un peu ce que je souffre. C'est plus fort que moi, il me faut pleurer et soupirer. J'ai versé plus de larmes depuis que je suis ici que durant bien des années dans le monde. Demandez à Jésus ou qu'Il me rende mes communions, ou qu'Il m'enlève de la terre. Privé si souvent de Lui, je ne vis plus, et n'ai qu'un désir, mourir plus tôt. »

Le Père Durand, bon pour tout le monde, ne pouvait résister à des plaintes si émouvantes.

« Il voyait dans mon âme. J'avais des trucs, des anniversaires, des intentions, pour obtenir la communion. Je servais sa messe. J'étais obligé de me cacher pour communier et éviter d'être vu. La communion de chaque jour n'était pas encore en honneur. Au Noviciat on pouvait la faire trois fois par semaine seulement. »

#### Ses emplois.

« La charge de cuisinier m'est échue. Je lave la vaisselle, j'épluche les patates, les carottes, j'arrange la salade, les fèves, les choux. Je vais me forcer afin de devenir habile dans mon métier. J'exerce cette charge avec bonheur, car rien n'est bas dans la maison du Bon Dieu, tout est beau, tout est grand. D'ailleurs je ne fais que ce qu'ont fait les saints ; saint Louis de Gonzague que je veux tant imiter, y trouvait tout son bonheur. J'y trouve aussi le mien : Deo gratias ! »<sup>1</sup>.

La Société du Très Saint Sacrement n'est encore qu'à ses débuts avec peu de sujets. Eugène Prévost, le premier venu du Canada dans cette Congrégation

<sup>1</sup> Lettre à ses parents, 26 août 1881.

n'en est que plus ardent pour tout ce qui s'y rapporte. Toutes les Œuvres et les moindres pensées du Fondateur le trouvent enthousiaste. Il écrit de sa main ses Constitutions, en français et en latin, les apprend même par cœur. Il copie plusieurs cahiers de sermons, conférences, chapitres et lettres de son Bienheureux Père. Après Jésus au Très Saint Sacrement et l'Évangile de saint Jean, le Père Eymard sera son seul maître.

Pendant quelque temps, par obéissance, deux heures par jour, il pratique l'harmonium et parvient à accompagner à la chapelle : « Ma grand-messe est jouée, écrit-il, et grâce à Dieu, pas trop pitoyablement. J'en suis bien un peu surpris, mais le Saint Sacrement a fait plus que moi dans la chose. Je n'ai pas de talent pour la musique, ce que je sais, c'est à force d'études ».

On lui confie le soin de cinq petits juvénistes. Il s'astreint à vivre avec eux du matin au soir, devient leur professeur, fait avec eux de longues promenades dans la campagne, prend part à tous leurs jeux, leur enseigne l'adoration, récite avec eux le chapelet et leur fait la lecture spirituelle. Par charité et zèle, un jour, il quitte pour eux sa chambre chauffée, qui devient leur salle de réunions et d'exercices, et va s'installer dans un pauvre coin glacial où la neige pénètre jusqu'au pied de son lit.

« Notre Noviciat, écrit-il le 6 novembre 1881, est des plus pauvres, c'est la pauvreté de Nazareth, ce n'en est que plus beau. C'est une vieille maison très ancienne. Ma cellule n'a rien de précieux, surtout rien de superflu. Un lit, un vieux « lave-mains », deux chaises, une table, une petite bibliothèque avec quelques livres, et ma valise enfoncée



dans une cheminée à l'ancienne mode, un petit bout de tapis près de mon lit, une image de la Sainte Vierge et une autre de saint Louis de Gonzague en adoration devant le Saint Sacrement exposé. En face de moi, sur ma bibliothèque, est le petit crucifix que papa m'a donné en partant. Je voudrais l'emporter dans ma tombe »<sup>1</sup>.

Rhumatisant depuis l'âge de treize ans, il ne se plaint de rien, même lorsqu'il doit parfois briser la glace le matin pour pouvoir se laver et se raser — sans eau chaude, ni blaireau, ni savon à barbe. On s'éclaire à la lampe. Durant un temps, il sera chargé de l'entretien de toutes les lampes de la maison.

Il brûle d'amour de Jésus. En carême, il écrit à ses parents : « Je me porte à merveille. Je jeûne comme tous les autres, — pour tout déjeuner, un petit morceau de pain et quelques cuillerées de café noir, et ça va toujours. Le soir, des légumes et quelques figues, mais elles sont trop bonnes, je suis obligé de m'en priver. Je reviens, l'on dirait, au temps de ma jeunesse. Sept heures debout, cinq heures à genoux, longues promenades ».

#### **Zèle pour les siens.**

Là-bas, la tendre maman s'inquiète. Pourtant, elle sait peu de choses de ses austérités consignées dans des centaines de pages de notes intimes.

Il s'empresse de la rassurer : « Ne craignez rien, maman ; je trouve mon bonheur dans tout ce que l'obéissance me commande ; c'est là la volonté de Dieu qui me suffit. Devrais-je tomber d'épuise-

---

<sup>1</sup> Lettre à ses parents.

ment, devrais-je même y contracter une maladie mortelle, que je ne dirais pas le moindre mot pour me soulager, m'abandonnant à la divine Providence qui permettrait qu'il en soit autrement si cela était mieux. Oh ! mourir d'avoir obéi en silence ! N'est-ce pas ainsi que Jésus est mort ? N'est-ce pas là mourir d'amour ? Cette grâce je la demande sans cesse à Dieu, de mourir d'amour, soit sur le prie-Dieu, soit dans l'accomplissement d'un acte d'obéissance. C'est bien haut de parvenir jusque là, mais que ne peut pas faire l'Eucharistie ! Oh ! le martyr de l'amour ! Quel martyr digne d'envie ! N'est-ce pas le plus beau ? N'est-ce pas le partage de l'adorateur ? Demandez-le donc à Jésus pour moi ! Je l'espère et le désire !

« Une chose, toutefois, ma bonne et chère mère, m'a vexé dans votre lettre ; j'ai été vraiment humilié de voir que vous me croyez gauche dans mon emploi (de cuisinier), mais il est bon de vous détromper. Savez-vous que je m'y connais maintenant, dans mon métier. Il est vrai que dans les commencements j'étais peu habile ; je me brûlais plus d'une fois, — l'eau de vaisselle me volait jusque dans la bouche, je menais un tapage assourdissant avec les plats, les assiettes, les chaudrons ; presque tous les jours je cassais quelque chose ; mais maintenant, je défie qui que ce soit de toute la famille de savoir manier la lavette comme moi, et de savoir aussi bien « écurer » un chaudron, peler une patate, une carotte. Toutefois, consolez-vous, j'ai monté en grade. De cuisinier je suis devenu balayeur général » (6 novembre 1881).

Dès son arrivée à Bruxelles, il envoie au Vicaire de Saint-Jérôme des opuscules eucharistiques pour qu'il les répande. Il désire recevoir des noms d'ado-

rateurs pour les agréger et leur envoyer leur diplôme. Il veut faire entrer tous les siens dans l'Agrégation et les utilise tous à cet apostolat. Il faut à tout prix qu'il obtienne l'engagement de son père, de sa mère, de ses sœurs et grands frères, médecins, chirurgiens, étudiants, à la communion de chaque mois. Et comme on tarde à s'engager, il leur écrit : « Et la sainte communion de tous les mois ? Où trouverai-je donc la réponse ? Votre silence m'a fait verser bien des larmes. Je vous en conjure, vous tous que j'ai quittés lorsque je vous aimais tant, vous dont le souvenir m'est si cher, me refuserez-vous la dernière chose que je vous demanderai sur la terre ? »

Il manifeste un grand zèle pour la fondation d'une maison au Canada et rend tout l'entourage enthousiaste du projet. Nous verrons quelle part il va y prendre, et comment il mobilisera toute sa famille et l'intrépide Curé de Saint-Jérôme à cette fin. Entre temps, il fonde à Saint-Jérôme, avec un de ses frères, une librairie eucharistique considérable, la plus importante alors de ce genre au Canada. Il l'alimente de centaines et milliers d'opuscules ou volumes eucharistiques. Il rêve d'embraser le Canada d'amour pour Jésus-Hostie.

Il déploie un zèle de feu pour les vocations, voudrait faire des religieux adoreurs de tous ses frères, des religieuses de toutes ses sœurs. Il s'occupe des Prêtres Adoreurs avec son Maître des Novices qui en est le Directeur pour la Belgique et l'aide pour la correspondance.

#### **Vœux privés.**

Le Noviciat durera deux ans et sera suivi de la profession religieuse temporaire. Eugène Prévost

brûlerait volontiers les étapes tant l'amour de Jésus le consume déjà. Il sollicite et obtient de ses supérieurs la permission de faire tout de suite des vœux privés.

« A 6 h. 45, le 1<sup>er</sup> novembre 1881<sup>1</sup>, pendant mon action de grâces, un des plus beaux moments de ma vie, j'ai fait mes vœux privés de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

« O mon Jésus, Vous savez ce que je Vous ai juré ce matin, avec quelle sincérité, avec quel amour je vous ai voué tout mon être. Ce que j'envie, c'est de me perdre en vous sans jamais me retrouver, de n'être plus, de ne plus exister qu'en Vous, sans que je me voie, sans que l'on me voie, mais vu de Vous seul.

« Faites que l'on m'oublie, que le monde, que mes frères m'oublient, que je passe inaperçu, que l'on ne se souvienne de moi que pour me mépriser. Permettez que l'on voie en tous mes actes un orgueil secret et rebutant ; mais dans le cœur, donnez-moi une vraie humilité. Que je sois humble pour Vous seul et qu'aux yeux des hommes je sois le plus grand orgueilleux. Mais par-dessus tout, ô mon Jésus, donnez-moi votre grâce ! Sans elle, que pourrais-je faire ? »

Le 27 novembre, il note encore : « Doux Jésus ! je ne sais ce que je ressens, ça ne s'exprime pas. Je voudrais avoir autant de cœurs qu'il y a d'hommes sur la terre, de feuilles dans les arbres, qu'il y a de secondes dans l'éternité, qu'il y a de points dans l'infini. Et ce ne serait pas encore assez, ô cher Jésus ! Je vous en prie, mon cœur déborde, agrandissez-le donc pour qu'il vous aime davantage. »

<sup>1</sup> Notes intimes.

Et le 16 décembre : « Je veux être fou d'amour pour vous comme hélas ! autrefois je l'ai été pour le monde et pour les affections humaines »<sup>1</sup>.

Le 15 janvier 1882, dans une élévation sur le Nom de Jésus, vingt et une fois il écrit ce saint Nom avec son sang.

Et le 3 avril 1882 : « Je me plonge dans la mer d'amour que je vois là-bas dans l'ostensoir. Je veux m'y noyer, y étouffer. Je voudrais que l'amour me sorte comme l'eau aux noyés, par la bouche, le nez, les oreilles. Faites de moi, ô mon Jésus, un noyé d'amour ; mais que le monde, que le moi ne me retrouvent jamais ! Que je m'anéantisse, et m'éternise dans cet abîme d'amour ! »<sup>2</sup>.

### **Jésus le fascine.**

« Plus que jamais, écrit-il à sa famille, le 12 décembre 1881, je puis dire que je vis en paradis. Par une grâce bien miséricordieuse, je passe maintenant mes jours presque entiers aux pieds de Jésus-Hostie. Non seulement mes sept heures de Règle, mais de plus, je puis y passer tous mes temps de travail et mes temps libres. Il n'y aurait que la voix d'un ange qui pourrait dire ce que c'est que de vivre d'amour aux pieds de Jésus-Amour ! Mon bonheur est d'autant plus grand que je vis caché et seul avec Jésus. Personne ne me voit, personne ne le sait, seulement mon Directeur. Au-dessus de la porte d'entrée de notre chapelle, il y a une petite tribune (jubé) où se trouve l'orgue et où l'on ne monte qu'une fois le jour. C'est là qu'est ma cachette, mon « petit palais ». Pour y monter ou en descendre, je me glisse furtivement le long de

<sup>1</sup> Notes intimes. — <sup>2</sup> Id.

Le 14 février 1927

C'est à Jésus lui-même que j'ai  
obéi, et je le proclame bien haut.  
J'en ai porté ma croix: Je la con-  
vais, elle est réelle. Mais je ne puis  
rien connaître ni la voie de Dieu  
ni les lumières qui ont ébloui ma  
âme. Jésus seul l'a deviné; elle vit  
et elle vivra! Son esprit a été  
puisé dans le cœur même de Jésus.  
Sa doctrine est un raisonnement  
de l'éternelle Vérité. Sa force est dans  
l'amour crucifié qui la vivifie;

Elle est destinée à faire des saints  
et à couvrir le monde pour accourir  
au secours des âmes sacerdotales

Mais pour cela, il faut  
des âmes trempées, des âmes fortes  
et héroïques, des âmes qui se livrent  
à se sacrifier

Marie Eugène de la Croix



Le Père Prévost au moment de la fondation.

la chapelle afin de n'être pas aperçu. Car je sens que ce privilège d'amour de la part de Jésus pour le plus indigne à la vérité de ses petits enfants a besoin d'être tenu bien secret, car, qui ne serait pas saintement jaloux de passer ses jours au ciel ? Dans cette petite tribune, je me mets dans le coin le plus caché, de sorte que je ne puis rien voir autre que l'ostensoir et l'adorable Hostie. Pas besoin de vous dire que souvent mes larmes sont ma seule prière, lorsque je me vois ainsi seul sur la terre avec le Jésus du ciel, lorsque mes regards ne rencontrent que le sien et que je me vois perdu et plongé dans son amour. Ah ! si le bonheur n'est pas à aimer Jésus dans l'Eucharistie, il n'y en a pas sur la terre !

« J'ai pour table de travail le petit banc de l'orgue, un prie-Dieu me sert de chaise, une petite boîte en fer blanc renferme toute ma bibliothèque ; et avec cela je suis le plus heureux des hommes, car j'ai Jésus pour Compagnon et pour Ami. Je ne changerais pas mon « Petit Palais » pour le plus beau palais des rois, et je ne donnerais pas une heure de ces jours passés au ciel pour des milliers et des milliers passés dans le monde. En ce moment où je vous écris, j'aperçois au fond de la chapelle l'adorable Hostie au milieu des lumières. Inutile de vous dire que je lève souvent la tête pour y regarder Jésus ; mon cœur y est attaché, c'est plutôt Jésus qui vous écrit que moi. »

#### **Une stigmatisée.**

Son Maître des Novices est le Directeur spirituel d'une stigmatisée, Marie Brogniez, qui ne vécut que de la sainte communion pendant vingt-quatre ans, restant cachée et ignorée du grand nombre.



Plusieurs fois, il se fait accompagner dans ses visites par le jeune Prévost qui s'empresse de faire part aux siens de ses joies. Ainsi, il leur écrit le 1<sup>er</sup> septembre 1883 : « J'ai vu deux fois Marie, la stigmatisée, en extase après la sainte communion : cela ne peut bien se décrire, c'est le ciel sur la terre. Elle est à genoux sur son lit, droite, les mains à demi-jointes sur la poitrine, les yeux fixés sur un endroit où elle doit voir des choses bien célestes et bien extraordinaires ; car sa figure, l'expression de ses yeux, le sourire de ses lèvres, tout cela n'est plus de la terre, on dirait un ange, une sainte dans la gloire. Je ne me lassais pas de la regarder. Cette âme toute perdue en son Dieu qu'elle venait de recevoir et en qui la grâce divine devait s'écouler à pleins bords, c'était pour moi une prédication éloquente de la sainteté et un modèle sublime de l'action de grâces. Ah ! que c'est beau ! Et comme ça fait aimer le Saint Sacrement !

« Elle demeure ainsi tout l'avant-midi, ne mangeant jamais. Je sortais de là comme l'on sort du ciel. »

#### **Don Bosco.**

« Comme je devais faire ma profession dans trois mois, on ne voulait pas me recevoir. Je leur disais : C'est inutile, si vous m'envoyez par la porte, je rentrerai par la fenêtre ; je ne veux pas partir, je ne m'en irai jamais. On était bon pour moi ; mais à cause de mon cœur malade, on me disait qu'on ne pouvait accepter quelqu'un qui ne pouvait faire l'adoration nocturne. Le Père Supérieur décida de m'envoyer à Lille, avec le Père Durand, rencontrer Don Bosco. Il lui donna une lettre pour expliquer mon cas. On nous reçut chez

M. Féron comme des amis. J'ai vu Don Bosco durant la matinée. Il y avait une trentaine d'infirmes qui attendaient pour le voir. Don Rua nous introduisit auprès de lui dans un salon. Je me suis agenouillé aux pieds de Don Bosco ; il m'a présenté sa main à baiser. Le Père Durand lui expliqua mon cas, lui donna la lettre du Père Supérieur. Puis Don Bosco me dit : « Vous ferez profession ».

« On nous garda à dîner ; c'est ainsi que j'eus le bonheur de dîner avec quatre saints : Don Bosco, canonisé, et Don Rua, M. Féron et M. Vrau dont les causes de béatification sont introduites à Rome.

« Pendant le dîner, Don Bosco parlait beaucoup et mangeait peu. Il nous racontait diverses histoires vraies qui lui étaient arrivées, entre autres, l'histoire du chien. Moi, je m'occupais de voir comment mange un saint.

« Je suis retourné le soir même à Bruxelles, J'ai commencé à faire l'adoration nocturne en arrivant. Je l'ai faite pendant trois mois avant ma profession. J'ai fait profession et, un mois après, je suis retombé. Don Bosco m'avait dit : « Vous ferez profession », mais il ne m'avait pas dit : « Vous serez guéri ».

« Huit jours après ma visite à Don Bosco, j'ai senti tout à coup un bien-être général. J'en ai été frappé. Ce n'est qu'après que je me suis rappelé qu'il y avait huit jours, à la même heure, j'étais aux pieds de Don Bosco »<sup>1</sup>.

#### **Profession temporaire.**

Du 19 au 29 septembre 1883, c'est la retraite préparatoire à l'émission officielle de ses vœux annuels.

<sup>1</sup> Mémoires.

« Dès la première minute, confie-t-il à ses Notes intimes, j'ai éprouvé des désirs très violents de détachement et de donation parfaite. J'aurais voulu n'avoir rien en ma possession, pas même un petit bout de papier dont je n'aurais pas besoin. Si l'on m'avait dit de partir pour une autre maison de la Société, n'apportant que ce qui me couvrait, j'aurais été heureux ; j'y pensais et j'étais prêt. »

22 septembre. — « Que dois-je faire, ô mon Dieu, pour Vous remercier de vôtres grâces sans nombre ? J'en suis noyé, pénétré ; grâce de contemplation intérieure qui m'enlève du monde et de la terre, grâce fréquente de joie spirituelle céleste, qui me donne un avant-goût du bonheur du ciel.

« Faisant l'adoration sur l'amour infini de Jésus dans l'Eucharistie et sur les sacrifices et les humiliations sans nombre qu'Il y endure, j'ai été un moment plongé dans une contemplation amoureuse et silencieuse. Durant un quart d'heure je ne suis pas sorti de là, la pensée de Dieu me possédait tout entier. J'étais en Lui, j'étais en l'Hostie que je regardais. La récitation de l'Office divin est venue me tirer de cet état. »

24 septembre. — « Dans mon adoration d'hier soir, le démon a bien essayé de me troubler par le souvenir de mes péchés passés ; mais une voix venant de l'Hostie me disait : « NE TE TROUBLE PAS, SOIS EN PAIX, J'AI VU TON REPENTIR, TOUT EST OUBLIÉ, SOIS TOUT A MOI, ET JE SERAI TOUT A TOI. » Ces paroles ont fait cesser tout trouble et toute tentative de l'ennemi. Je me suis jeté à corps perdu dans la bonté et l'amour de mon Dieu. »

25 septembre. — « Par un effet de la douce miséricorde de Dieu, la même voix qui la veille m'avait tant consolé, sortit de nouveau de l'osten-

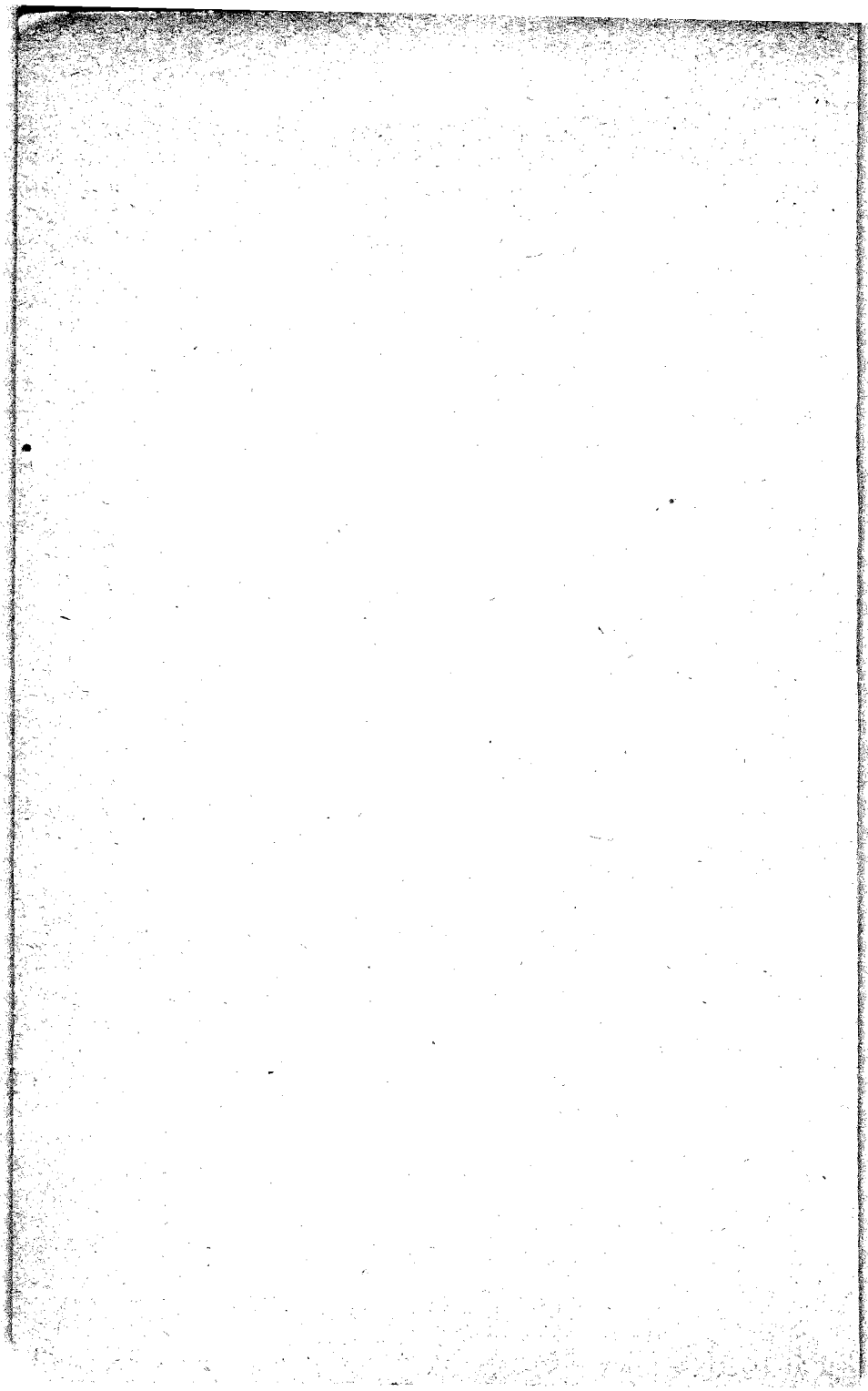
soir et me répéta : « NE CRAINS RIEN, ABANDONNE-TOI A MOI, JE T'AI PARDONNÉ. SOIS A MOI MAIS NE PÈCHE PLUS. »

« Ces dernières paroles, en jetant le calme et la paix dans mon âme, restèrent gravées dans mon cœur. Je les eus longtemps devant les yeux, il me semblait les entendre toujours venant de Jésus, comme devant être la ligne de conduite et le but des efforts de toute ma vie. »

30 septembre. — « Le jour tant désiré est enfin arrivé et passé ! Hier, en la fête de l'archange saint Michel, je me donnais ; ô Jésus, vous le savez, si je me suis donné et livré ! Oh ! oui, Vous le savez et je sais que Vous m'avez accepté. Merci, mon Dieu, merci ! Ma vie, c'est Vous, votre bon plaisir, votre amour. Je n'existe plus. Je fais partie de Vous-même ; je suis à Vous. »

Le 22 octobre, il écrit à ses parents : « Je suis au comble du bonheur, fou de reconnaissance et d'amour. En dépit de l'enfer et de tous les diables, me voilà vrai religieux du Très Saint Sacrement.

« Encore huit jours et je quitterai Bruxelles pour Rome. »



### CHAPITRE III

## LES GRANDES GRÂCES

(1883-1887)

#### **Rome.**

Le 8 novembre 1883, il écrit à ses parents : « Me voilà dans la Ville éternelle ! La ville des Papes ! La capitale du monde chrétien ! La ville de Pierre, des martyrs et des saints ! Arrivé le 4 novembre, j'eus le bonheur de servir la sainte messe au Père Maréchal sur le tombeau de saint Pierre, dans la crypte, et d'y faire la sainte communion.

« Rome est une vraie relique ; trois cents à trois cent cinquante églises dans la ville qui n'a pas deux cent mille âmes. Dans les rues on ne voit que des soutanes. Nous n'avons pas encore le Saint Sacrement exposé. Arrivés ici seulement depuis l'an dernier, nos Pères sont à la recherche d'une église ; à défaut d'église, d'appartements, quelque part, au premier étage afin que nous puissions convertir quelques salons en chapelle où le public serait admis.

« Je connaîtrai les débuts difficiles d'une fondation ; il y a de quoi rendre saint si on le voulait. Cela me fait penser à notre fondation du Canada. J'ai hâte de savoir que Dieu règne du haut de son ostensor sur la terre canadienne.

« Dès le lendemain de mon arrivée à Rome, j'entrai au Collège Romain dirigé par les Pères

Jésuites. Je suis déjà tout plongé dans l'étude. Pour le moment, ma sainteté est là ; je m'y donne de tout cœur. »

En plus de ses études et de sa vie régulière d'adoration, notre jeune philosophe est chargé de l'économat de la maison, de la chronique eucharistique dans *La Semaine Religieuse de Montréal*, puis d'établir l'Œuvre des Prêtres Adorateurs en Italie.

« Une de mes premières conquêtes fut le Père Lantelme que je fis entrer dans notre Société. J'avais une petite administration, des relations de correspondance avec Mlle de la Rousselière, à Paris. Je m'occupais aussi de la traduction en italien des Œuvres du Père Eymard, avec un chapelain de Saint-Jean-de-Latran. Je faisais contrôler notre travail par Mgr Svampa, Directeur spirituel du Collège de la Propagande, qui devint dans la suite, Cardinal Archevêque de Bologne. C'était un ami. Il a failli entrer dans notre Congrégation »<sup>1</sup>.

Ces activités ne nuisent pas à sa vie intérieure.

« Ce matin, 30 novembre 1883, au pied du Tabernacle, j'ai senti dans mon âme un appel pressant de Jésus, qui me disait comme au jour de ma profession : « ABANDONNE-TOI DAVANTAGE ET PENSE PLUS SOUVENT A MOI. »

« Cette parole m'a été répétée plusieurs fois ; j'en ai été tout pénétré et plongé dans une contemplation de reconnaissance et d'amour. J'ai compris que Dieu voulait en ce moment me conduire par ce moyen à la perfection »<sup>2</sup>.

Le 2 mars 1884 : « Jésus m'a parlé au cœur, et ses paroles m'ont touché jusqu'au fond de l'âme.

<sup>1</sup> Mémoires. —<sup>2</sup> Cahier de Directions.

De l'Hostie du ciboire une voix me répétait :  
« DEMEURE ET VIS EN MOI. » Et ces autres paroles :  
« JE DOIS TE SUFFIRE. » Je me suis senti enflammé  
et comme enlevé à moi-même. Je suis demeuré  
longtemps dans une adoration silencieuse et tout  
perdu en Jésus. J'ai promis à Jésus que je resterais  
en Lui, et ne chercherais que Lui. Mais je Lui ai  
demandé sa grâce ; sans Lui, je suis un misérable  
qui ne peut rien.

« Jésus-Hostie m'a fait entendre qu'Il ne refusait  
pas que je m'occupasse de Le faire connaître, aimer  
et régner ; mais à la condition que tout aurait son  
point de départ en Lui, et que je Lui abandonnerais  
entièrement le succès de tout. Donc, aucun désir  
naturel du succès, aucun motif en dehors de la  
sainte volonté de Dieu !

« Etre intérieur et travailler au règne eucharis-  
tique de Jésus ! Je dois allier ces deux choses en  
moi »<sup>1</sup>.

### Léon XIII.

C'est le 22 février 1884 qu'il voit le Pape pour  
la première fois dans une audience accordée à un  
pèlerinage belge.

« Léon XIII est déjà tout blanc, écrit-il, il  
tremble et marche avec peine ; il y a dans sa  
figure un mélange de profonde énergie et de  
sublime douceur, il semble à peine respirer, —  
impression d'un homme qui ne tient à la vie que  
par un fil ; cela le rend majestueux et vénérable.  
J'ai pu le voir durant près d'une heure, tout près,  
entouré des camériers, des gardes-nobles et des

<sup>1</sup> Cahier de Directions.



Cardinaux. Il a parlé durant vingt minutes, tranquillement et avec force. Il a adressé quelques mots à tous les pèlerins, qui lui ont baisé les pieds. Il nous a donné sa bénédiction deux fois. Je l'aurais regardé toute la journée, il me semblait voir Jésus-Christ »<sup>1</sup>.

Le 10 juillet, le même bonheur se renouvelle. C'était à une dispute théologique, dans une des salles du Vatican.

« Durant trois heures, j'ai pu contempler le Pape qui a suivi avec un intérêt marqué cette savante dispute, donnant parfois des marques d'approbation avec la tête, et souriant souvent lorsqu'il entendait des objections plus subtiles. C'est bien le Pape de la science ! Après la dispute, il a adressé quelques mots en latin, dans cet admirable et harmonieux latin comme il sait le parler et l'écrire. Il y avait là au moins deux mille étudiants, prêtres, évêques et cardinaux, suspendus à ses lèvres. Après nous avoir donné sa bénédiction, il descendit de son trône, et c'est alors que j'ai été témoin d'une des scènes les plus touchantes de ma vie. Les Cardinaux vinrent lui baiser la main, pendant que tous les assistants s'approchaient, se bousculaient même, afin d'avoir le même bonheur. Ce majestueux Léon XIII était comme un Père au milieu de ses enfants, souriant, se laissant tirer la main de tous les côtés. J'eus une chance. Je me « faufilai » à la suite d'un Cardinal, et je me suis trouvé tout de suite aux pieds mêmes de Léon XIII, qui me présenta lui-même sa main froide et tremblante à baiser. Je l'ai baisée avec autant de foi et d'amour

---

<sup>1</sup> Lettre à sa famille.

que si c'eut été la main de Notre-Seigneur lui-même. Ma joie était grande, vous le pensez bien. Je suis revenu remerciant Dieu du fond du cœur »<sup>1</sup>.

#### **Apôtre de la Communion.**

Toutes ses lettres sont des appels véhéments à la communion fréquente ; qu'elles s'adressent à son père, à sa mère, à ses frères et sœurs, ou à d'autres.

« Que l'Hostie soit le trait d'union de tous les membres de la famille ! Sachons tous nous donner rendez-vous et nous aimer dans ce Sacrement de l'amour par excellence »<sup>2</sup>.

A son Père, il écrit le 15 décembre 1885 :

« Que Jésus-Hostie vous bénisse, mon cher papa, et qu'Il vous fasse entendre ces paroles d'amour, cet appel de feu qu'Il vous crie depuis longtemps, vous conviant à l'amour de l'Eucharistie, à la communion fréquente ! Entendez-moi bien ; je ne fais que me faire l'écho des desseins et des désirs amoureux de Jésus sur vous ! Il faut que vous deveniez un saint. Je le demande incessamment à grands cris à Jésus. Pour cela il faut que vous vous approchiez de Lui, que vous vous mettiez en Lui, que vous le mettiez en vous ! Oh ! avant de quitter la terre, papa, goûtez donc les délices de la communion fréquente, de la communion hebdomadaire ! Je voudrais avoir une plume de feu, des paroles de feu pour m'en faire comprendre de vous. Je voudrais vous graver dans le cœur en lettres de feu ce seul mot : Communion. O cher papa, n'atten-

<sup>1</sup> Lettre à sa famille, juillet 1884.

<sup>2</sup> Lettre du 13 mars 1884.

dez pas au ciel pour écouter les supplications amoureuses de votre enfant ! Vous m'avez donné à Jésus-Eucharistie, je voudrais vous donner à Lui. »

#### **Études.**

Le 22 juillet 1885 il écrit qu'il a passé ses examens de licence en philosophie, que cette étude lui tient à cœur. L'année suivante, à pareille date, il annonce à sa famille qu'il est Docteur en philosophie, mais, avec quelle discrétion il le fait ! Pourtant, il a passé brillamment, a obtenu sur trois concours de fin d'année deux médailles de première et seconde place. « Je suis venu (de Frascati) à Rome, leur écrit-il, pour passer les examens que l'obéissance m'avait fait préparer. Il a plu à Dieu que tout se passât bien. Que sa très sainte volonté soit faite en tout. Je suis maintenant plus libre. Mais j'ai bien des choses en retard, dont l'obéissance me fait un devoir de m'occuper.

« Je suis toujours avec vous tous, en vacances. J'entends vos chers concerts Jérômiens. Oh ! conservez toujours les vieilles et si belles traditions. Restons fidèles au Dieu de notre première communion. Sans la vertu, les illusions du bonheur s'en vont bien vite en fumée. »

#### **Premiers ordres.**

Pendant que les études embellissent son intelligence, Jésus embrase le cœur de son futur prêtre. Le 20 septembre 1884, à Saint-Jean-de-Latran, Eugène Prévost reçoit la tonsure. « Inutile de vous dire, écrit-il à ses parents, que j'ai été inondé de consolations et comblé de grâces. Dieu est maintenant habitué à être si bon pour moi ! »

Au moment de recevoir les Ordres d'Exorciste et d'Acolyte, il écrit le 19 septembre 1885 : « Je marche vers le Sacerdoce. Moi, devenir votre prêtre ! Mon indignité me couvre de honte. Pourtant je désire ce grand jour où je pourrai vous consacrer pour la première fois. Mon cœur est là ! O Jésus, quand donc serai-je votre prêtre ? Quand donc pourrai-je vous tenir dans mes mains, vous incarner ? Le délire s'empare de mon âme à cette seule pensée ; je ne raisonne plus, vous me rendez fou. Cher Jésus, vous consacrer un jour et puis mourir ! Si ma vie ne doit pas vous être complètement inutile jusque là, oh ! laissez-moi vivre pour mourir après vous avoir consacré au moins une fois ! Mais que je sois pur !

« O Jésus, Vous me brûlez, votre amour me consume... L'amour que vous mettez dans mon cœur, hélas ! si petit, il bouillonne, cet amour, il voudrait sortir, il me ronge dans sa prison, il ne trouve pas d'issue et il voudrait éclater. Tenez, Jésus, je ne vous comprends plus, Vous m'aimez trop. Vous voulez donc me faire mourir de désirs ! »<sup>1</sup>.

Du 11 au 19 août, c'est la retraite annuelle pour tous. Le 20, dans son carnet de Direction<sup>2</sup>, il raconte les grandes grâces dont il fut comblé, surtout le dernier jour.

« Jésus, écrit-il, m'a submergé. Je me suis senti comme écrasé sous le poids de ses bienfaits et de ses grâces ; j'y voyais tant d'amour et de pure

<sup>1</sup> Notes intimes.

<sup>2</sup> Carnet qui était soumis à son Directeur.

bonté que mon cœur a dû fondre en larmes ; la reconnaissance et l'amour le remplissaient. Arrivé dans la chapelle, je me suis senti saisi par la présence intime de Jésus ; en un instant, tout s'est comme évanoui autour de moi, et je me suis vu en Jésus. Je ne puis dire ce que je ressentais, car je n'étais plus maître de moi. Jésus me pénétrait tellement que tout pour ainsi dire sommeillait en moi.

« A peine à genoux, de son Hostie, Jésus m'a dit :  
« JE VEUX PRENDRE EN TOI MES COMPLAISANCES ». Ces paroles me furent dites avec une telle force qu'elles me pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme.

« Jésus me répéta cinq ou six fois ces amoureuses et incompréhensibles paroles, sans que je fisse aucun effort pour me les rappeler ni pour les entendre ; c'est ce qui me fit croire, en outre de l'effet mystérieux qu'elles produisaient en moi, que c'était bien Jésus qui me les adressait. J'aurais voulu en douter que je ne l'aurais pas pu.

« Quand vint le moment du coucher, je dus faire de grands efforts pour m'arracher à cette étreinte amoureuse. A la fin, Jésus me fit entendre d'autres paroles, mais moins fortes, par deux ou trois fois :  
« REPOSE-TOI DANS MON AMOUR ». Depuis, je ne me sens plus libre. Je sens que je suis entre les mains de Jésus, attiré à Lui par une force irrésistible.

« A Vêpres, j'ai pu difficilement psalmodier. Je sentais que Dieu s'emparait de moi de plus en plus, qu'un mystérieux sommeil gagnait toutes mes facultés. Durant le Salut, la grâce fut plus forte. Jésus me brûlait, Il m'attirait violemment à Lui. Il me parla de nouveau, avec plus d'amour encore. J'entendis clairement par deux ou trois reprises ces paroles capables de m'anéantir et de me faire mourir, si j'en comprenais bien tout l'amour :

« MON ENFANT, JE METS EN TOI MES COMPLAISANCES, JE ME PLAIS EN TOI ». Ces paroles m'effrayèrent presque, mais je ne pouvais réellement en être effrayé, car l'amour montait toujours dans mon âme, et je ne pouvais que voir et adorer. Je voyais mon indignité à côté de l'amour de mon Dieu, je ne comprenais pas comment Jésus pouvait prendre en moi ses complaisances, ce m'était un mystère ; mais pour toute réponse, Jésus me répétait ces mêmes paroles d'incompréhensible amour. Il me dit même deux fois : « JE T'AIME ! ».

« Ces dernières paroles me percèrent le cœur comme un dard enflammé ; je fus embrasé d'un amour si grand que mon cœur semblait vouloir éclater. J'avais « toutes les misères » à me retenir pour qu'on ne me remarquât pas, mais je ne pouvais retenir mes larmes. Mon cœur bouillonnait, je ne savais où me mettre, l'amour me pénétrait avec une violence extraordinaire, comme cela m'arrivait autrefois si souvent dans les commencements de mon Noviciat. J'eus même un moment de joie indicible, mais très court ; c'était une consolation, des délices tellement grandes que je n'aurais pu les supporter sans une grâce spéciale, si elles se fussent prolongées.

« O mon Dieu, que votre amour est grand et qu'il est incompréhensible ! Je le vois bien, vous voulez me gagner à Vous pour toujours ; ces grâces sont l'annonce de l'épreuve et de la souffrance ; Vous m'avez habitué au stratagème de votre amour. Je suis à Vous, ô Jésus, et Vous le savez bien ; Vous m'êtes tout. Vous savez bien que mon cœur est dans le feu et que votre amour me consume. Oh ! gardez mon cœur et agrandissez-le. Votre amour me fait tant souffrir ! Faites que je n'oublie jamais

vos bienfaits. Je les relate ici afin de me les rappeler dans l'épreuve. Oh ! soyez ma force et mon amour toujours ! »

A ses parents, il écrivait le 17 novembre 1885 :

« Je comprends tellement maintenant les choses dans leur vrai jour, que la vie, le monde, les hommes, tout cela ne me paraît que futilité, ombre et fumée, et que je voudrais pouvoir mourir chaque jour pour arracher les âmes, surtout celles de mes proches, à tous ces jouets et ces riens de la vie, pour leur montrer le ciel, leur faire comprendre Dieu et le leur faire aimer, en leur faisant aimer leur âme d'un amour que la mort ne détruit pas, mais qui se perpétue dans l'éternité, plus ardent, plus pur et plus vrai, enflammé qu'il est au contact immédiat de Dieu. »

#### **Profession perpétuelle.**

Retraite du 18 au 29 septembre 1886<sup>1</sup> :

« Le sixième jour, Jésus est venu fondre sur mon âme et s'en est emparé au moment où elle y pensait le moins. Ce matin, j'étais à l'Office, nous achevions de réciter None ; tout à coup en me tournant vers le Saint Sacrement pour le Gloria Patri, je fus saisi par la présence de Jésus, mais avec tant de promptitude et d'impétuosité que jamais je n'avais encore été ainsi enlevé à moi-même, et avec tant de violence que je me trouvai aussitôt comme cloué à Jésus. Il était en moi, je Le sentais, je Le touchais pour ainsi dire, en moi. J'étais en Lui sans pouvoir plus proférer une seule parole. Au

---

<sup>1</sup> Direction.

même instant les larmes jaillirent de mes yeux, et coulèrent avec abondance, sans que j'aie pu en connaître la cause. J'avais le cœur tout en feu. Je me sentais brûlé par l'amour, lorsque tout à coup, la parole de Jésus remplit mon âme et je fus comme submergé dans l'océan de cette parole de vie. Cette voix de Jésus partait de l'Hostie dans l'ostensoir et elle me disait : « JE VEUX T'UNIR A MOI, ET TU NE VEUX PAS ».

« Cet excès d'amour, uni à ce tendre reproche, embrasa mon âme d'un amour plus ardent encore. Comme je demandais à ce cher Sauveur de me dire ce qu'Il voulait que je fisse pour Lui plaire, pour toute réponse, Il me répéta par deux ou trois fois ces autres paroles d'indicible amour : « MON AMOUR POUR TOI EST GRAND, BIEN GRAND ». J'étais anéanti, et l'amour me consumait. Je ne pouvais comprendre pourquoi Jésus me vouait tant d'amour, puisque j'en étais si indigne, et je me sentais prêt à tout, à mourir pour Lui.

« C'est à grand'peine que j'ai pu assister au dîner avec la communauté. Après la sieste, je me levai plus maître de moi, et dans un état d'âme plus libre. Je restai ainsi jusqu'au moment du Salut où, sans encore y penser, Jésus s'empara de mon âme comme Il l'avait fait le matin. Je sentis de nouveau mon cœur adhérer tout à coup à Jésus dans l'Eucharistie et se fondre en Lui. Je vis dans une lumière subite et inaccoutumée, l'amour immense de Jésus pour les hommes au Très Saint Sacrement. Je ressentis une indicible impression d'amour à la vue si claire de l'amour presque effrayant de Jésus dans l'Eucharistie ; et je l'entendis me dire : « MON AMOUR POUR LES HOMMES EST IMMENSE, ET VOIS COMME ILS ME TRAITENT ».



« Jésus me fit comprendre le besoin qu'Il a d'âmes qui Le comprennent, L'adorent et Le consolent dans son Eucharistie ; et j'entendis à moitié ces paroles qu'Il semblait m'adresser : « Et toi ? TOI, AU MOINS, NE SERAS-TU PAS MON AMI ? NE ME RENDRAS-TU PAS AMOUR POUR AMOUR ? »

« Tout ceci fut de courte durée, l'espace de six ou sept minutes. Ces grâces de la part de Jésus m'enflamment et me jettent dans un religieux ravissement. Je ne comprends pas comment Jésus puisse se manifester ainsi à moi, quand je me vois si misérable. Cet amour de Jésus me devient un mystère, et je me demande même si je ne serais pas victime de l'illusion. Cependant, cela m'est bien difficile à croire, et quelquefois même impossible, tant il m'est évident que c'est bien Jésus qui parle et agit en moi.

« O Jésus de l'Hostie, ô Dieu d'amour, je vous désire sans limite, d'un désir que je voudrais pouvoir rendre infini. Otez-moi tout si vous le voulez, même vos dons et vos faveurs, pourvu que vous me restiez, Vous.

« Mes adorations ne sont plus qu'une pure contemplation. Je n'ai même pas le temps de penser à la Présence adorable de ce doux Maître, que déjà Il s'est emparé de ma pauvre âme et que je suis tout perdu en Lui. La grande vérité de sa Présence au Très Saint Sacrement se manifeste à moi dans un jour effrayant ; c'est une manifestation lumineuse, toute d'amour éniyant. Jamais je n'avais tant compris la Présence réelle ; ce n'est plus de la foi, je vois cette Présence adorable, je la touche. Je suis en elle, elle est en moi. Mon âme, mon esprit, tout mon être se noie, est comme plongé dans cette

douce vision. Je verrais Jésus des yeux du corps que cela ne m'en dirait pas plus, bien moins même. »

### Sous-Diacre.

Le 18 décembre 1886, il écrit <sup>1</sup> :

« Ce matin, dans la Basilique de Saint-Jean-de-Latran, j'ai fait le grand pas. J'ai avancé en tremblant, accablé sous le poids de mon indignité et brûlé d'amour. »

Le 22 décembre, à ses parents : « Je suis sous-diacre, le Consacré de Dieu pour toujours, attaché à Dieu par une chaîne de plus, la plus forte. Les grâces de son amour pour moi se multiplient et deviennent de plus en plus terribles. Avec les grâces viennent les obligations. Priez pour que je sois un saint sous-diacre... et plus tard un saint prêtre.

Dans toutes ses lettres, il supplie avec larmes et feu tous les siens de s'approcher de l'Eucharistie, en même temps qu'il est dominé par la pensée que bientôt il sera prêtre.

« Je serai diacre le Samedi-Saint, écrit-il le 12 février 1887. Mon pauvre cœur en est malade, je ne sais que dire à Dieu. Je me tais et j'adore. Je suis tout à l'action et au dévouement pour notre chère Société, pris par mille occupations matérielles.

« Vous me chargez, ô Jésus, je courbe les épaules, pour votre amour... Votre volonté... je suis prêt à tout, à la mort même. » <sup>2</sup>

<sup>1</sup> Notes intimes. — <sup>2</sup> Id.

**Diacon.**

Il reçoit le Diaconat le 9 avril 1887, et écrit à ses parents le 25 : « Bien des fois déjà j'ai eu le bonheur d'exercer mes fonctions de Diacon en portant l'ostensoir. Dans quarante jours je serai prêtre ! Je me sens entrer dans un autre monde ! »

Le 22 avril<sup>1</sup> :

« Je suis saisi par un quelque chose qui ne vient pas de moi, et qui n'est pas en moi. Je me sens sous l'influence d'une main inconnue, ravi et guidé par un amour qui vient d'en haut... Jésus me ravit sans que je puisse savoir comment. La pensée du Sacerdoce m'électrise, et me jette dans une adoration profonde et dans des sentiments subits et impérieux d'attendrissement et d'amour.

« Après l'Eucharistie et la Sainte Vierge, rien ne m'a jamais tant touché, tant ravi, tant enflammé que la dignité, la grandeur, la presque divinité du prêtre, vu sa ressemblance avec Jésus et son incomparable et insondable pouvoir de consacrer l'Eucharistie.

« Hier, Dieu qui se plaît à répandre ses grâces parmi les misérables, s'est emparé de moi pour me perdre en Lui. Une seule pensée remplissait mon esprit et mon âme : Le Sacerdoce. J'ai fini avec peine la récitation de « Matines ». Après un instant d'adoration, je voulus sortir pour aller à mes devoirs. Je m'arrêtai dans la chapelle de la Sainte Vierge. Je vis Marie me regarder avec amour comme le futur prêtre de son divin Fils. »

---

<sup>1</sup> Notes intimes.

**La Grande Retraite.**

Du 25 mai au 4 juin 1887<sup>1</sup> :

« Prêtre dans neuf jours ! La grande retraite de ma vie est commencée ; chaque heure, chaque minute même redouble l'intensité de la grâce et de l'amour. Mon âme, tout mon être est subjugué par une action d'amour véhément, ineffable. Je ne vis plus, quelqu'un vit en moi : c'est Jésus. Mon pauvre cœur est tout en feu. Je brûle et je souffre car tout mon être est devenu comme un désir ardent d'amour...

« Hier soir, à peine fus-je au pied du Très Saint Sacrement, au moment de la Bénédiction, que mon cœur est devenu tout embrasé. J'éprouvais des ardeurs tellement fortes que mon cœur bondissait dans ma poitrine. L'amour bouillonnait dans mon âme, je ne savais plus comment me mettre. Je descendis le Très Saint Sacrement : c'en était assez. J'étais tout en feu. En portant Jésus, j'étais perdu en Lui. Souvent j'ai cet ineffable bonheur de toucher l'ostensoir, de descendre et de monter Jésus sur son trône. Quand je tiens ainsi Jésus, souvent ce doux Maître me perce le cœur d'un dard enflammé. Je perds presque la sensibilité et l'esprit, ravi dans des accès d'amour indicible. Je me demande souvent ce que fera mon pauvre cœur au jour céleste de ma première Messe. Je ne puis y penser sans tressaillir.

« Après l'âme de Marie, rien n'est beau comme l'âme du Prêtre : c'est Jésus en petit, l'Infini sous les dehors de la créature.

---

<sup>1</sup> Notes intimes.

« Vous vous êtes coulé en mon âme et Vous m'avez coulé en Vous. Je suis devenu un charbon embrasé, que l'amour fait vivre et que l'amour anéantit. Mon âme s'est liquéfiée en Vous ; Vous l'avez toute pénétrée. Elle s'est évaporée en Vous et il n'en est plus resté qu'un point embrasé perdu dans l'océan de votre amour.

« O Jésus, Vous êtes un feu dévorant... Vous parcourez le monde, les cloîtres, pour faire des victimes. Vous êtes la céleste flamme qui s'élance sans cesse dans les airs et qui se répand par le monde en mille étincelles tombant sur les âmes et y allumant de nouveaux foyers. L'âme du prêtre ! Vous êtes en elle comme Vous êtes en Vous ! C'est comme un double ciel où Vous vivez éternellement. »

Le 2 juin : « Prêtre dans deux jours ! Oh ! que mon cœur bat fort ! et qu'il me fait souffrir ! Je suis dans une fournaise embrasée, l'amour me tourmente, mon âme est dans le feu.

« Hier soir, pendant mon adoration, mon cœur battait avec une telle violence qu'il m'enlevait la respiration. Il me brûlait ; j'avais la poitrine tout en feu. J'en étais tout en sueur ; je ne pouvais détacher mes regards de l'adorable Hostie, tout mon être y tendait. Je n'en pouvais plus.

« Il me semble Vous entendre me dire, avec un amour véhément, que Vous ne pouvez comprimer : « Je veux te combler et te rendre méconnaissable par les dons de mon amour. Mon amour t'a choisi. Je veux me donner à toi, m'imprimer et m'incruster en toi. Tu seras mien : je veux que nous soyons unis pour toujours. Tu vas être mon Prêtre : je veux que tu sois ma copie fidèle, que tu sois un

foyer d'amour, et que tu te consumes comme moi et pour moi dans un amour que seul j'aurai mis en toi et dont seul je connais les limites que j'ai résolu de lui donner. Je suis Amour, tu seras Amour ; je suis feu, tu le seras à ton tour, tu le seras par moi et pour moi. Ta vie, je me la réserve ; je m'emparerai tellement de toi, que tu ne seras plus libre d'aimer les créatures ; je te transformerai en moi, tu vivras en moi.

« Laisse-moi opérer en toi, sans t'inquiéter de rien ; ce ne sont pas tes mérites qui m'attirent, mais mon pur amour. Ce qui se passe en toi, tu n'y es pour rien, tu le sais bien ; de quoi es-tu capable par toi-même ? Je continuerai à agir en toi, jusqu'à ce que je t'aie rendu parfaitement agréable à mes yeux. Je mettrai en toi mes complaisances, comme dans l'objet de mon amour. Mon amour te façonnera ; je me servirai de toi pour brûler et enflammer les âmes ; tu seras mon porte-amour, l'émissaire et l'incendiaire de mon Sacrement de feu. Mais laisse-moi faire ; sois docile à mon action, et à mes divines leçons : sois fidèle, sois fidèle, car je t'aime, et si tu me restes attaché, j'ai résolu de te consumer dans un feu d'amour, dont tu ne connais pas encore l'intensité et l'efficacité. »

« Oh ! que ces paroles de Jésus me vont au cœur et m'embrassent : Il me les répète ; ce matin encore, à l'adoration, il m'a intimement parlé au cœur. Pendant près d'une heure, j'ai été immobile, et ravi sous l'impression de cette voix adorable. J'ai entendu des paroles d'un incroyable amour ; je ne puis les rendre, je ne trouve rien dans le langage qui puisse en exprimer la force et l'amour. »

Le 3 juin : « Je ne suis plus maître ni de mon esprit ni de ma volonté, ni de mon cœur surtout.

Le ciel tomberait sur ma tête, qu'il me semble que je ne serais pas arraché à votre union.

« Jésus me transforme en Lui d'une manière qui me fait peur, tant tout ce que je ressens est grand, divin, au-dessus de ce que j'ai jamais ni vu ni pensé.

« Pendant la messe de communauté, Jésus me fit entendre des paroles tellement fortes et tellement sensibles que tout mon être en fut comme enveloppé. « JE VIENS PRENDRE POSSESSION DE TOI, me dit Jésus ; TU M'APPARTIENS. » Ces dernières paroles surtout furent comme un coup de foudre. J'ai rarement senti si intimement l'action de Jésus. J'étais ravi en Lui, enveloppé dans un manteau de feu. Jamais Jésus ne me fit sentir aussi sensiblement sa Présence. Je sentis visiblement qu'Il s'emparait de moi, que j'étais dans son entière possession, qu'Il me pénétrait jusque dans le plus intime de mon être, qu'Il me possédait d'une manière ineffable, que j'étais anéanti en Lui, et que Lui seul vivait en moi. Ces paroles de Jésus prononcées avec tant de force, et accompagnées d'un feu d'amour d'une vivacité et d'une intensité aiguës et pénétrantes, produisirent dans tout mon être une violente commotion, comme si quelqu'un m'arrachait à moi-même et me plongeait dans un abîme de feu et de vie, où règne l'amour avec une union incompréhensible à Dieu ; union qu'on ne peut pas comprendre, et qu'on ne définira jamais. C'est un mystère, un état où l'on ne se retrouve plus, où tout est Dieu, tout est amour, tout est ineffable ; c'est un monde nouveau, tellement élevé que l'âme par elle-même ne peut jamais y atteindre, où il n'est pas en son pouvoir de parvenir, mais où seul Dieu peut nous

ravir, où son action toute puissante et son amour infini nous élèvent et nous tiennent. C'est comme un bain où l'âme est toute plongée en Dieu ; elle se volatilise dans la Divinité et demeure perdue dans l'immensité. L'illusion n'est plus possible alors ; sans le secours et l'action immédiate de Dieu, on ne peut pas monter si haut et surtout y demeurer ; on ne peut même pas en avoir l'idée. La créature est trop petite pour pouvoir par ses seules forces naturelles voler à de telles hauteurs.

« Je demeurai sous cette influence toute puissante pendant toute mon action de grâce. Jésus était en moi, et je n'étais plus qu'en Lui. De temps en temps je me sentais inondé de nouveau par les paroles de Jésus en moi : « JE TE POSSÈDE. J'AGIRAI ET JE VIVRAI EN TOI ». Chaque fois, c'étaient des étincelles de feu qui ravivaient encore davantage le foyer d'amour immense que Jésus avait mis et entretenait en moi par sa présence. J'étais tout entier en ce divin Maître je le sentais vivre en moi.

« En m'agenouillant au pied de la statue de Marie, après l'action de grâces, cette tendre Mère me fit entendre à son tour ces paroles : « SOIS FIDÈLE, SOIS FIDÈLE. » Je compris, je le promis et la suppliai de me soutenir. Cela doit profondément m'humilier, me rendre vigilant, et me rappeler sans cesse que je suis capable de tout faire. »

#### **L'Ordination.**

« Oh ! quel jour que le 4 juin ! Que de grâces ! Que d'amour ! Je suis allé à l'Ordination comme une victime au sacrifice. Je sentais Jésus tout autour de moi, et n'attendant que le moment de l'onction sacrée pour fondre en moi et me transfor-



mer en Lui. Je ne pouvais me distraire de cette pensée amoureusement ineffable : je voyais Jésus tout haletant à l'approche du grand moment de la consécration sacerdotale. L'amour de Jésus me brûlait, mais surtout après la communion. Je me suis senti dès lors tellement changé, tellement divinisé, que je perdis comme toute liberté et personnalité propre. J'étais comme identifié à Jésus, comme personnifié en Lui. J'étais à moi-même un objet de respect et d'amour ; je ne voyais plus que Jésus en moi. Je sentais cette vérité avec une telle force que je ne pouvais plus la perdre de vue ; elle me tenait dans un silence d'admiration mêlé d'adoration et d'amour...

« Le Père Eymard dit quelque part qu'au jour de l'Ordination, l'ange gardien passe à la gauche du prêtre lui laissant ainsi la place d'honneur à laquelle il a droit en vertu de la consécration sacerdotale. Pendant l'Ordination, cette pensée m'a singulièrement frappé ; mais j'ai éprouvé de plus avec une conviction bien forte, qu'alors aussi la Très Sainte Vierge venait se placer à la droite du Prêtre comme pour être dès ce moment sa gardienne spéciale, son guide, sa compagne inséparable. Cette pensée s'est comme imposée à mon âme, et m'a profondément touché. J'ai en effet senti bien sensiblement cette présence de Marie à mon côté droit. Cette tendre Mère m'a accompagné pendant toute la cérémonie ; et j'ai vivement senti les liens étroits et nouveaux qui dès lors s'établissaient pour toujours entre Elle et mon âme de prêtre. Sans doute que ce qui attire ainsi cette tendre Mère, c'est entre Jésus et le Prêtre, c'est la présence de son divin Fils dans le Prêtre. »

la fusion qui se fait au moment de l'Ordination

Le Père Prévost fut ordonné Prêtre à Saint-Jean-de-Latran par S.E. le Cardinal Parocchi, Vicaire de Rome. Le lendemain, en présence de ses frères en religion, il célébrait sa première Messe dans l'église Saint-Claude.

### **Frascati.**

Un si grand feu d'amour ajouté au surmenage des études, examens, économat, à l'époque des grandes chaleurs à Rome avait mis notre nouveau Prêtre dans un état qui fit craindre pour sa vie.

Ses Supérieurs l'envoyèrent à Frascati s'y reposer et y respirer l'air frais des montagnes.

Ses Notes du 22 juin donnent toujours les mêmes échos du ciel : « O mon Dieu, où suis-je ? La terre a disparu pour moi. Jésus m'a arraché à mon être tout entier, et m'a comme enseveli en Lui. Je repose en Lui dans une intimité étonnante, perdu en Lui jusqu'à un degré qui approche du mystère. Je ne suis plus ce que j'étais ; tout mon être est passé en Dieu, mais dans une union effroyablement étroite. Je me sens plongé dans un amour qui me consume et me fait mourir.

« Cette présence si intime de Jésus en moi brûle et consume le peu de vie qui me reste. Je me meurs consumé par un feu intérieur d'une ardeur mystérieuse. Cette action de Jésus est trop forte, pour que je puisse la supporter bien longtemps. O mon Dieu, je ne puis plus vivre, si vous ne cessez de me dévorer avec tant d'ardeur ! Je n'ai plus qu'une chose à faire, mourir d'amour ! »

L'Abbé Cousineau, son confrère d'étude à Rome, écrivait le 7 juillet 1887 : « Le Père Prévost n'est pas bien... Vilain battement de cœur, ses impres-

sions de retraite, la nouvelle que sa mère a failli mourir n'ont pas peu contribué à aggraver son état. Le Père parle de la mort comme d'une grâce que le bon Dieu lui ferait. Peu de Prêtres sont aussi résignés ! »

Le Père lui-même écrivait aux siens le 25 septembre : « J'ignore si je pourrai vivre longtemps sur cette terre ; ma vie se consume... et je voudrais en mourir !

« Que Jésus-Hostie vous dise ce que ma plume ne peut vous faire comprendre. Le bon Dieu est le Maître, servons-Le fidèlement, aimons-Le avec passion : c'est le nécessaire, et ça suffit. »

## CHAPITRE IV

# L'APÔTRE DES PRÊTRES

(1887-1893)

### **Mûr pour l'Apostolat.**

Malgré des études incomplètes et une santé inquiétante, il est jugé mûr pour l'apostolat et appelé à la Maison-Mère à Paris.

« Le Père Maréchal, Procureur Général et Supérieur à Paris, avait écrit au Père Tenaillon, Supérieur à Rome, de m'envoyer le plus tôt possible. Le Père Tenaillon trouvait que je ne pouvais pas partir si vite et les laisser sans avoir initié un remplaçant à l'économat. C'est alors que le Père Maréchal a télégraphié qu'il fallait m'envoyer. J'ai dû partir, c'était un mois après mon Sacerdoce, en juillet 1887 ; on me confiait la Direction générale de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs.

« En me remettant cette Œuvre, le Père me dit : « Installez-vous comme vous voulez, je vous laisse toute liberté. » Il avait fait préparer une salle et construire tout un étage. J'ai étudié mon affaire, fait faire des meubles à classification. On m'a donné des secrétaires. Après que tout fut installé, le Père n'a plus voulu me renvoyer à Rome. »

Dès novembre 1887, au Chapitre Général de la Société, le Père Prévost est nommé Consultant Général.

Estimé, aimé de tous, « compté parmi les meilleurs d'entre nous », écrivait le P. Tesnière, en 1890, on fonde sur lui les plus belles espérances.

De Rome, son confrère, l'Abbé Cousineau, en témoigne aussi dans une lettre d'octobre 1887 : « Le Père Prévost, écrit-il, s'est rendu à Paris où il dirige avec grand succès l'Œuvre des Prêtres Adorateurs. On ne conçoit pas tant de courage et de zèle sous une si frêle enveloppe. Il est évident que le Bon Dieu le soutient et que la communion donne à son cœur et à son corps ce que les médecins ne pourront jamais lui procurer. Au mois de juillet, nous nous séparions en pleurant, croyant ne nous revoir qu'au ciel. Je l'aimais comme un frère. Son départ me cause beaucoup de peine. Nous espérons pourtant qu'il reviendra à Rome en décembre. Il est déjà un des meilleurs sujets de la Société. Nous ne voyons plus maintenant cet ange de modestie sur le prie-Dieu, cette figure joyeuse et sympathique dans la conversation, ce sage conseiller qui inspire à tous l'esprit de mortification et l'amour du Très Saint Sacrement.

Apôtre des Prêtres ! Il s'humilie mais son cœur tressaille. Dans son âme, il entend toujours les paroles pleines d'émotion de son Fondateur : « Les Prêtres ! Les Prêtres ! Je laisserais tout pour les Prêtres ! » Et ces autres de la fin de sa vie, au Père Tesnière, le 26 février 1868 : « Tenez, écoutez : je veux prendre les Prêtres, c'est notre apostolat principal »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Le Bx Pierre-Julien Eymard », par Jean du Cénacle, page 68.

**Un petit coin de son âme.**

Jésus l'avait préparé. En 1886, au milieu de ses études, il avait écrit à son Supérieur : « Mon Père, il y a un petit coin de mon âme que je ne vous ai pas fait connaître. Je sens maintenant le besoin de le faire. C'est ce que je ressens pour les Prêtres, pour leur sanctification, leur dignité, leur vocation. J'éprouve un besoin immense de me sanctifier pour eux, de me sacrifier pour eux, de réparer tout spécialement pour leurs outrages, leur indifférence envers Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. C'est là encore une de mes plus grandes souffrances ; et après la Personne de Notre-Seigneur et la Société, rien ne me fait plus souffrir que cet amour pour les Prêtres. C'est presque à l'état de passion chez moi ; leur conduite vis-à-vis de l'Eucharistie m'est un vrai mystère, mais un mystère effrayant de souffrance. Je suis dévoré du désir de les voir saints, mais surtout de les voir comprendre leur sublime mission vis-à-vis du Dieu de l'Eucharistie. Voilà pourquoi je ressens un zèle si ardent pour notre belle Œuvre des Prêtres Adorateurs, et pourquoi j'éprouve des joies indicibles rien que de compter une heure d'adoration de plus faite par un Prêtre.

« Dieu a daigné me donner bien des lumières sur cette Œuvre qui me paraît être la continuation, l'incarnation de la Société parmi le Clergé, comme nous sommes l'incarnation de la foi et de l'amour des peuples envers l'Eucharistie, et par conséquent, un foyer immense de consolations pour Jésus-Hostie et le salut du monde par la sanctification des Prêtres. Je sens toutes les ardeurs de mon zèle et tout mon besoin de faire connaître, aimer et adorer le

Très Saint Sacrement se concentrer toujours davantage sur ce plus sublime des apostolats.

« Parler à un Prêtre, parler d'un Prêtre, écrire à un Prêtre, penser à un Prêtre, cela m'enflamme, et le seul nom de Prêtre produit sur mon âme un effet magique, presque autant que les Noms de Jésus, d'Eucharistie, de Société du Très Saint Sacrement ; et de suite je vois le Prêtre dans l'Eucharistie, dans ses rapports avec l'Eucharistie. Je ne puis séparer l'idée du Prêtre de l'idée de l'Eucharistie. »

#### **Les Prêtres Adorateurs.**

Durant treize ans, à l'exception de deux années passées à Marseille, il va consacrer au développement de cette Œuvre, toutes ses forces, toute sa vie, s'y donnant plus que de raison.

Les Prêtres ! Ce sont des multiplicateurs ! « Que la Sainte Eucharistie devienne le centre de leurs pensées, le but de leurs travaux ; ils auront là le moyen le plus efficace de conversion et de sanctification pour leurs peuples »<sup>1</sup>.

Fidèle aux grâces reçues et à la pensée de son Fondateur, il se met au travail. On lui reconnaît un remarquable talent d'organisation et un tempérament de chef.

Le 20 août 1887, l'Association des Prêtres Adorateurs recevait de Rome son érection canonique et comptait environ six mille membres en France.

Le 11 septembre, il écrivait à sa famille : « Le Bon Maître prend toutes mes minutes ; en dehors

---

<sup>1</sup> « Le Bx Pierre-Julien Eymard », par Jean du Cénacle, page 18.

dés heures du ciel que je passe à ses pieds et qui font la sainteté et le bonheur de ma vie, tous mes moments sont employés pour l'Œuvre si belle dont son amour m'a chargé. Après Dieu, rien n'est grand et divin comme le Prêtre ! C'est avec lui que je m'occupe tout le jour, pour lui que je travaille, pour le rapprocher du Dieu de l'Eucharistie, le sanctifier par le Sacrement de vie ».

Le 25 septembre (aux mêmes) : « Je passe mes journées à écrire aux Prêtres et aux Evêques. C'est une grande grâce que d'être chargé d'une telle Œuvre ; c'est l'Œuvre du salut ».

Le 7 mai 1888 (aux mêmes) : « Je ne m'appartiens plus. Notre Seigneur dispose de moi, sans me laisser le choix. Les Œuvres sublimes dont il a chargé mes faibles épaules m'occupent tout le jour et une partie des nuits. Il y a souvent tant de Prêtres qui auraient besoin d'un mot de consolation, d'encouragement, d'un petit conseil ami ; mais je ne puis arriver à leur écrire à tous. Il y a dix mille Prêtres Associés ; pensez à la besogne. Priez bien pour moi. Le Bon Dieu m'a donné une mission bien grande : sanctifier les Prêtres lorsque je suis si misérable ! Mais la verge de Moïse faisait des miracles, tout petit morceau de bois qu'elle était, parce que Dieu faisait tout en elle ».

Deux mois auparavant, le 4 mars, il avait écrit à son Supérieur Général comment Jésus avait daigné lui donner un jour, de vives lumières sur cet apostolat : « Quand je vis que je devrais, selon toutes les probabilités, me charger de l'Œuvre de l'Exposition mensuelle, j'ai senti comme un lourd fardeau peser sur moi. Au plus fort de ma souffrance, je sentis Notre-Seigneur qui me pressait



d'accepter et de ne plus faire de résistance. Lorsque j'entendis ces paroles : « TU SERAS DÉBORDÉ, OUI, MAIS QUE T'IMPORTE, PUISQUE C'EST MOI QUI REMPLIRAI TES JOURNÉES. JE VEUX ME SERVIR DE TOI POUR L'ŒUVRE DE MON AMOUR. SOIS AVEUGLE, ET LAISSE-MOI FAIRE ». Je sentis mon être se briser et se plonger dans un abîme insondable de souffrance.

« Mais je ne doutais plus ; je me rappelai en même temps ces paroles inoubliables que Notre Seigneur m'adressa au moment de mon Sacerdoce, et quelques semaines par conséquent avant que je fusse chargé de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs : « JE VEUX ME SERVIR DE TOI COMME D'UN FOYER ARDENT POUR BRULER LES AMES ET LES PORTER A MON AMOUR ». Je ne comprenais pas alors, mais Jésus m'a clairement fait comprendre depuis et à plusieurs reprises, qu'Il avait alors en vue surtout les Prêtres.

« Je vis dans une lumineuse clarté que les instruments ne sont rien dans la main de Dieu, et qu'il était absolument indifférent d'être employé aux ministères les plus élevés comme aux offices les plus bas, et qu'une âme, du moment qu'elle était donnée à Dieu pouvait être employée aux missions les plus sublimes ; car elle n'est plus rien, et c'est parce que Jésus est libre d'agir en elle qu'Il peut faire de grandes choses. Je compris tellement cette vérité, que je crois qu'il est radicalement impossible dans cet état d'avoir une seule pensée d'amour-propre. L'âme ainsi pénétrée et ainsi possédée de Dieu, peut faire des miracles, sans qu'il y ait raison de s'en étonner et de l'en louer, puisque c'est Jésus qui fait tout en elle. Je suis tellement convaincu de la puissance et de l'action unique de Dieu dans les Œuvres surnaturelles, que je serais prêt à accepter

les missions les plus au-dessus de mes forces, me confiant uniquement en Lui, et sachant que l'instrument dans les mains de l'artiste peut produire les plus beaux chefs-d'œuvre. »

#### **Fondation du Canada.**

Le 6 février 1890, Mgr Labelle, Curé de Saint-Jérôme, est à Paris. Après une visite au Père Prévost, il écrit à la famille : « Mon cher Docteur, j'ai vu Eugène en parfaite santé. Je l'ai fait rire comme dans le bon vieux temps. Le calme, la quiétude rayonnent dans sa belle figure. On y voit déjà l'aurole du saint. Seize mille prêtres sont agrégés à son Œuvre. Que vous devez être heureux d'avoir donné un tel fils à Dieu et à l'Eglise !

« Nous avons parlé d'une fondation au Canada avec le Père Supérieur. Il est décidé à venir, et je ne doute pas qu'Eugène l'accompagne. Cette fondation réussira parce que trop d'âmes pieuses font assaut au ciel pour son succès. La meilleure place est à Montréal.

« Ce n'est pas un petit chrétien que ce bon Eugène. Il est si zélé pour le Saint Sacrement qu'il fait enrager le diable au plus haut point. Il aurait bien voulu, cet animal, retarder la fondation du Canada. Le voilà vaincu, terrassé, abîmé. Les prières ont été plus puissantes que les obstacles qu'il a suscités. Gloire à Dieu au Saint Sacrement. »

Dès les premiers jours de son arrivée à Bruxelles, nous avons vu qu'Eugène Prévost s'occupe avec ardeur d'une fondation de sa Congrégation au Canada. Il y pense dans la prière, en cause à ses Supérieurs, écrit et fait aussitôt des démarches. Voici deux lettres qui révèlent son activité.

Rome, le 14 janvier 1884.

A Monsieur le Curé de Saint-Jérôme,

« Il doit y avoir Chapitre Général de notre Congrégation à Paris, au mois de juillet prochain. La question du Canada y sera traitée et elle a bien des chances de succès. Pour cela, il faut que nous puissions offrir au « Chapitre » la certitude d'avoir une chapelle ou une église (au Canada) déjà toute prête à nous recevoir, mais sans qu'il soit besoin de déboursier beaucoup d'argent pour commencer.

« C'est pourquoi, cher M. le Curé, c'est à vous que je m'adresse comme à mon Père et à celui des Religieux du Saint Sacrement, pour vous faire l'avocat et l'interprète de la cause de Jésus-Hostie. Vous avez été choisi pour être notre co-fondateur. Il faut que Notre-Seigneur règne en Roi et Maître sur la terre de piété et de foi du Canada ! Il en a tous les droits, et à tous les titres.

« Je vais m'adresser à une personne pour nous avancer les fonds nécessaires à l'achat d'une église, si vous en trouvez une, ou pour le paiement du loyer, si vous n'aboutissez qu'à louer.

« Que le Bon Dieu vous bénisse dans vos démarches et vous donne plein succès... Si cela réussit, le Chapitre acceptera sans doute, et puis à l'automne, Jésus-Hostie planera sur Montréal du haut de son ostensor.

« Que le Saint Sacrement soit avec vous, cher M. le Curé ; vous réussirez, j'en ai l'espoir. Il nous faut une maison au Canada ! Je voudrais mourir pour la mériter. Ne tardez pas à m'écrire. Merci d'avance au nom de Jésus-Hostie. Vous êtes mon Capitaine, je suis votre soldat. »

De Rome, encore, le 22 janvier 1884.

« Mon cher Papa,

« Je voudrais pouvoir quêter, le sac sur le dos, pour trouver les moyens pécuniaires de cette fondation. J'irais partout, dans toutes les familles, chez les amis, chez tous les riches ; et je dirais à l'un : « Tenez, il nous faut des ressources pour payer le luminaire du Saint Sacrement, cela coûte \$ 1.000 par année. Vous êtes riche, donnez cela à Notre-Seigneur. » A l'autre je dirais : « Il faut que les religieux vivent ; assurez leur provision de beurre. » A un troisième : « Vous, leur viande ». A un quatrième : « Vous, leur pain de chaque jour ». A un cinquième : « Vous, vous prendrez la charge d'habiller tel ou tel religieux ». A un sixième : « Nous avons besoin d'être chauffés, vous nous en donnerez les moyens cet hiver ». A un autre : « Il nous faudra peut-être un cheval, vous nous le donnerez ». Et puis, « vous, ce sera la voiture, vous, ce sera une vache, pour avoir du lait et faire du beurre », etc... Ah ! comme cela serait beau ! Il me semble que j'aurais assez de front pour faire tout cela. Ce serait pour Notre-Seigneur, et ce serait le moyen d'assurer notre fondation au Canada.

Et puis, l'œuvre des Tabernacles de maman viendrait à notre secours. Comme tout serait joli si ça se faisait ! Et pourquoi pas ? »

Le Très Révérend Père Tesnière, Supérieur Général, et le Père Prévost partaient, le 8 mai 1890, de Liverpool sur *Le Vancouver*.

« Après une journée à Montréal, avait écrit Eugène à sa famille, nous filerons aussitôt à Saint-Jérôme. Notre pied-à-terre sera généralement à la

maison paternelle. Nous tâcherons d'arriver à Saint-Jérôme le soir, afin d'y donner la Bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement en arrivant. Je serais bien heureux que la fanfare put recevoir le Révérend Père Tesnière à la gare, et le conduire ainsi jusqu'à l'église. Il ne manquera pas d'être bien impressionné d'une réception aussi amicale, et il en rapportera un bon souvenir. C'est un prédicateur extraordinaire, comme il y en a peu en Europe. Vous verrez comme il saura vous remercier. Si j'étais seul, je vous dirais : Taisez-vous, et cachez-moi en arrivant. Mais pour le Père, je me sacrifie. Puissé-je avoir le bonheur de vous donner à tous la sainte communion à l'une de mes Messes ! »

Le 31 mai, ils allèrent ensemble exposer leurs projets à l'Archevêque Mgr Fabre, qui les reçut avec une grande bienveillance. Le 8 juin, Mgr leur permettait l'achat de la propriété disant qu'à partir de ce jour, il les adoptait pour ses enfants. La bénédiction de la maison eut lieu le 1<sup>er</sup> juillet à 9 heures du matin, et fut présidée par l'Archevêque qui y célébra la première messe. Etaient présents à cette cérémonie les amis de la première heure, au nombre d'une quarantaine environ.

Le Docteur Jules Prévost fut parmi les signataires du document rappelant cette bénédiction :

« Dieu soit béni de tout le succès que vous avez eu, écrivait le Père Prévost à sa mère, le 21 juin. J'ai été reçu partout à bras ouverts. On m'a beaucoup promis. M. Rodrigue Masson m'a donné l'autel en bois, un calice, le vestiaire avec tous les ornements, du linge, des vases, des chandeliers, un missel, un porte-missel. J'espère obtenir un ostensor de Mme Louis Masson, et un harmonium de quelque autre. »

« J'ai montré au Père Tesnière, écrivait-il encore le 14 novembre, le journal où maman me détaillait les objets recueillis pour notre maison de Montréal. Il a bien ri, et cela lui a montré qu'il n'a pas à s'inquiéter, que les choses sont en bonnes mains. Il faudrait maintenant obtenir que chaque famille, au moment des boucheries, envoyât une petite provision aux Pères ».

Les deux religieux revinrent sur *La Bourgogne* à la fin de juillet, et le 18 octobre, partaient les six premiers membres de la Société : trois prêtres, trois frères, pour l'ouverture de ce premier Cénacle canadien, avec le Révérend Père Estevenon comme Supérieur.

### **Lourdes.**

Le 4 août 1890, nous trouvons le Père Prévost à Eaux-Bonnes, petite ville d'eau, dans les Pyrénées, près de l'Espagne, où il est venu reprendre haleine.

« Toutes les fatigues accumulées de mon voyage (au Canada), de tant de nuits sans sommeil, de deux traversées sur mer, m'avaient enlevé beaucoup de force et ne me permettaient pas de pouvoir faire face aux nouvelles fatigues de nos Œuvres, du pèlerinage de Lourdes, de notre Chapitre Général, qui se tient du 15 septembre au 15 octobre, sans un repos préalable. Ce repos, l'obéissance me l'a envoyé chercher ici, dans un pays de montagnes, où l'air est pur et vivifiant comme au Canada, et où les eaux minérales qui ont de grandes qualités médicales, contribueront à me refaire mieux et plus vite »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Lettre à sa famille, 19 août 1890.

N'étant pas éloigné de Lourdes, il y est venu le 7 août, pour préparer le prochain pèlerinage national.

« Je n'avais pas revu la terre de Marie Immaculée depuis les grands jours où il me fut donné de voir de si près toutes les merveilles opérées par la Mère et le Fils, et où le Bon Dieu me fit la grande grâce de prendre une part si active à toutes les splendides manifestations eucharistiques qui firent du pèlerinage de l'an dernier un triomphe unique dans l'histoire de l'Eglise en l'honneur de Jésus au Très Saint Sacrement.

« On pria et suppliait Notre-Seigneur dans l'ostensoir pendant les processions, comme si on l'eût vu devant soi. Les malades se levaient sur son passage et étaient radicalement guéris. Il s'est opéré un grand nombre de miracles. Comme je guidais la procession, je les ai presque tous vus. Jamais nous ne pourrions rendre ces scènes inoubliables, où trente mille voix proclamaient Jésus-Hostie le Roi des rois, lui criaient de guérir les malades et l'acclamaient après chaque guérison par ces paroles :

« Hosanna, au Fils de David ! » C'est indescriptible. C'était comme un délire de foi et d'amour à la Présence réelle ! Tout le monde pleurait. Il faut être témoin de ces scènes pour en avoir une idée.

« A chaque procession, nous avions quarante-deux prêtres en chasubles, quatre en chapes et soixante à quatre-vingts en surplis, portant sur la poitrine un petit ostensor en bronze doré, que j'avais fait faire à Paris. Nos réunions sacerdotales ont été splendides.

« A Lourdes, où je ne passai que trois heures, je descendis à Béthanie. Béthanie ? Nom symbolique

dont une pieuse dame voulut baptiser sa maison, et qui, sans qu'elle le sût, était en effet destinée, comme autrefois la maison de Lazare pour le Sauveur, à être le pied-à-terre et le lieu de repos des amis de Jésus, de ses Prêtres.

« Cette grande maison à quatre étages, toute meublée, fut mise à notre disposition pour les Prêtres et devint comme la place forte et la vraie succursale de notre Œuvre des Prêtres Adorateurs à Lourdes, Œuvre qui compte déjà parmi le Clergé, plus de dix-sept mille Associés.

« La propriétaire, insigne bienfaitrice, m'accordant tout ce que je lui demandais, fit faire une cinquantaine de paillasses, pour pouvoir y loger le plus de Prêtres possible ; car à Lourdes, à défaut de lit, on se contente facilement d'une paille et d'une couverture.

« Je reçus ainsi l'an dernier à Béthanie, tous les Directeurs diocésains de l'Œuvre (nous en avons dans plus de soixante-dix diocèses de France), qui vinrent au pèlerinage, ainsi que quelques Prêtres amis et collaborateurs.

« Cette maison est encore à notre disposition cette année. J'y serai le 14 août »<sup>1</sup>.

Il écrit encore à ses parents le 29 août :

« Je tiens à vous écrire avant de quitter la terre de Marie Immaculée. Il y a quinze jours déjà que je suis ici ; il m'a fallu travailler peut-être un peu trop, car cela m'a fatigué. Mais je ne le regrette pas, c'était pour Jésus-Hostie et sa sainte Mère.

« Le triomphe du Très Saint Sacrement a été splendide. Nous avons fait des processions dont le

---

<sup>1</sup> Lettre à sa famille, 7 août 1890.



spectacle seul pouvait arracher des larmes. Les acclamations à Jésus-Hostie ont été un vrai délire de foi et d'amour. Jésus a répondu comme l'an dernier par de nombreux miracles qui s'échelonnaient sur le passage du Très Saint Sacrement.

« La rentrée à la Basilique et les Hosannas de vingt-cinq mille poitrines à l'Hostie sainte que l'on tenait élevée sur leurs têtes du haut du porche, était un spectacle unique.

« Ces processions grandioses suivies de ces nuits d'adorations devant le Très Saint Sacrement exposé, avec Messe solennelle à minuit, chants et prédications ininterrompus de demi-heure en demi-heure, de 10 heures du soir à 6 heures du matin ; ces réunions splendides de Prêtres, où l'on s'est trouvé au delà de 1800, ces rencontres plus intimes avec nos Associés à Béthanie, cette fraternité si touchante entre tous les Prêtres de Jésus, tout cela fait de Lourdes, en temps de pèlerinage national, un vrai coin du ciel. On se sépare souvent en pleurant, et les souvenirs que l'on emporte sont de ceux qui ne meurent jamais.

« J'ai eu à m'occuper d'une Œuvre importante pour les Prêtres que j'espère commencer bientôt, tant le Bon Dieu m'a béni. »

Les Prêtres venant à Lourdes par milliers à la fois, il s'est agi de leur construire, pour eux et à eux, une immense maison d'accueil, un vaste foyer sacerdotal. Le développement merveilleux et si rapide des Prêtres Adorateurs et leurs rassemblements enthousiastes lors des grands pèlerinages favorisaient l'urgence d'une si belle réalisation.

En accord avec les Autorités de sa Congrégation, le Père s'occupa de cette Œuvre, désirée et approuvée par tous. Il forma à cet effet un comité de patronage composé des membres les plus influents du Clergé français, obtint l'approbation de l'Evêque de Tarbes, ainsi qu'une lettre d'encouragement de Sa Sainteté Léon XIII, sans compter les sympathies universelles que cette idée rencontra dans le Clergé, et dans l'Episcopat. Mais ce projet se heurta à tant d'obstacles et de forces contraires, qu'il fallut y renoncer.

### **Cannes.**

Le 14 novembre 1890, il écrit à sa famille : « Me voilà à Cannes pour quatre ou cinq mois. Le T.R.P. Tesnière a accédé aux exigences du médecin, et a fait en ma faveur une exception qui n'a pas de précédent. Je n'ai pu me remettre des fatigues accumulées depuis trois années et complétées par celles de mon voyage au Canada. Depuis lors, je n'ai fait que me soutenir, sans pouvoir prendre le dessus à cause des nombreuses occupations qui me suivent partout où je suis. Les premiers froids de l'hiver ont fait réapparaître une bronchite, ce qui a déterminé le médecin à me faire quitter Paris et à m'envoyer passer l'hiver dans un pays chaud. Je suis ici dans une maison pour les Prêtres malades, dont le Supérieur est un Associé à notre Œuvre des Prêtres Adorateurs. Il m'a reçu à bras ouverts et il est pour moi un ami et un père.

« Le Bon Dieu m'a demandé un bien grand sacrifice en quittant le Cénacle et toutes les Œuvres qui auront à souffrir de mon absence. Mais je n'ai pas

le droit de me plaindre et tout mon bonheur est de faire sa sainte volonté, dût-il m'en coûter tous les sacrifices.

« Une magnifique promenade longe la baie ; c'est là que je vais marcher chaque matin, respirant à pleins poumons l'air de la mer, et contemplant cette immensité qui a toujours parlé à mon âme un langage si éloquent. »

Le 27 novembre : « Les forces me sont déjà beaucoup revenues. Je me permets même d'escalader les montagnes.

« Les villas, par centaines, sont échelonnées sur le penchant des montagnes avoisinant la ville ; de là nous dominons ; jardins, arbres fruitiers, plantes des pays chauds y abondent ; devant nous, la mer. J'y monte chaque jour pour méditer et penser à Dieu. Ces beautés et ces grandeurs de la nature me font rêver à l'infini et le matin le bruit des flots venant mourir sur la plage, ce va-et-vient des vagues, ce calme de la nature dont l'Océan est un des plus éloquents tableaux ; tout cela me porte vivement à Dieu et m'unit à Lui. »

Le 4 janvier 1891 : « Je vois souvent la mère d'un de nos religieux. Nous causons du Bon Dieu le plus possible ; cela ne me distrait pas.

« J'ai vu Mgr Fabre. Il est maintenant bien content de nous avoir acceptés à Montréal. Le Bon Dieu fait bien toutes choses ; qu'Il soit béni.

« J'ai des relations avec un protestant qui désire se convertir. Au moins, mon séjour à Cannes servira à quelque chose de bon. Je fais la volonté du Bon Dieu et c'est ce que j'ambitionne avant tout. »

Le 2 mars : « Mon cher papa, si vous saviez comme je pense souvent à vous ! Une fanfare de

soixante musiciens, la plus forte de France, joue quatre fois par semaine sur la grande promenade. Ah ! si vous étiez ici ! Au ciel, les louanges éternelles des anges et des élus, leurs chants de gloire et d'amour, leurs éternels cantiques à l'Agneau Immolé, nous feront tressaillir d'admiration et nous enivreront d'amour. Nous y serons, papa, nous y reprendrons nos concerts, et tous nous chanterons des chants d'amour à Celui qui sera notre éternelle félicité. »

Le 3 avril : « Ce qui m'occupe surtout de ce temps-ci, ce sont les pécheurs. Le Bon Dieu m'a mis en relations intimes avec plusieurs, et je tiens à ce que leur âme en profite. J'ai pu, avec la grâce de Dieu, en déterminer quelques-uns à se confesser.

« J'ai entrepris aussi un autre gros poisson, mais un dur celui-là. Il n'a fait que sa première communion, et il y a quarante ans qu'il a abandonné toutes les pratiques religieuses. J'ai confiance que Dieu me fera la grâce de le gagner aussi. Toutes les relations extérieures me pèsent quand elles ne tendent pas uniquement à Jésus. »

#### **Mystérieuses souffrances.**

En toutes circonstances, le Père fait aimer Jésus et crée de l'enthousiasme pour le Saint Sacrement. Dans les Œuvres divines, le bien est souvent au prix de grandes souffrances.

« Bien des fois, écrit-il le 18 décembre 1889<sup>1</sup>, et surtout à la sainte messe, Jésus m'a dit des paroles de ce genre : « JE VEUX TE FAIRE SOUFFRIR. JE VIENS

---

<sup>1</sup> Notes de Direction.

T'AIDER A SOUFFRIR. JE T'AIME, ET JE TE FERAI SOUFFRIR ».

Depuis lors, j'en n'ai pas arrêté de souffrir, mais d'une souffrance difficile à décrire, qui naît de l'amour et de l'union. A certains jours, j'ai souffert à en être malade physiquement. Rien ne me donne une vue plus claire de l'agonie de Jésus que ces terribles moments, où la nature tout entière est broyée et anéantie.

« Mais, chose étrange, plus je souffre, et plus je veux souffrir. Un véritable feu de désirs pour la souffrance s'est allumé en moi. Je ne comprends pas ce qui me pousse à souffrir ainsi ; mais, ce m'est devenu un besoin. Je ne cesse de supplier Jésus de ne pas m'épargner, mais de m'immoler, et toute ma vie.

« C'est souvent dans ces moments d'humiliation profonde qu'Il m'accorde ses communications les plus amoureuses. Moins que jamais, mon Père, je n'y comprends rien.

« Malgré moi pour ainsi dire, Jésus me ravit à Lui, et je me sens tellement à Lui au fond de l'âme, que je serais prêt à tout pour L'aimer un tout petit degré de plus, ou pour Lui faire le moindre plaisir, jusqu'à souffrir le martyre. »

Le 5 mai 1889 : « Mon Père, il me serait impossible de vous dire tout ce qui s'est passé dans mon âme depuis trois semaines. J'ai plus souffert pendant ce temps que pendant toute ma vie. C'est une agonie horrible qui me ferait mourir à certains moments, si je n'étais soutenu par Celui qui m'envoie et veut ces tourments.

« Parfois, tout mon être est dans une torture affreuse ; c'est comme si j'endurais toutes les

horreurs de la passion. Mon âme passe par toutes les scènes de ce drame épouvantable et j'éprouve par moments d'une manière terrible les souffrances de Jésus pendant son agonie. Il me tient sans cesse cette pensée devant les yeux, et il m'en fait voir et comprendre toutes les angoisses, tous les abandons, toutes les cruelles et indicibles tortures. J'éprouve alors comme un renouvellement de cette terrible agonie, dans la mesure où mes forces peuvent en supporter l'excès. La souffrance me fait perdre le sentiment de tout, je tombe épuisé, et si je pouvais crier je le ferais, tant ce que je souffre est horriblement poignant. Il y a des jours où je ne puis presque pas supporter de nourriture ; mon estomac s'y refuse et le peu que je prends me fait alors beaucoup souffrir.

« La persuasion intime que Jésus me donne et qu'Il tient gravée dans mon âme est que toutes ces choses sont voulues de Lui, qu'elles sont son Œuvre, et nécessaires à ses desseins. Notre Seigneur me fait sentir que je ne serai pas le seul à en profiter.

« L'autre jour, la souffrance m'avait abattu, et pendant deux jours, l'abandon et le dégoût avaient été si grands dans mon âme que j'en étais arrivé à un point d'indicible angoisse. Je montai au saint autel comme une victime pour être immolé (sentiment qui m'est bien fréquent). Pendant le Canon, Jésus me dit : « MON ENFANT ». Ces paroles, dites avec tant de tendresse et de compassion, me dévoilèrent subitement une assistance si amoureuse de Jésus et l'annonce de nouvelles souffrances, que je fondis en larmes. Ces deux mots m'avaient fait voir tout un monde ; j'en éprouvai une grande consolation, et je me sentis plus fort pour souffrir encore,

les souffrances de l'avenir dussent-elles m'être plus pénibles que celles du passé.

Chaque matin, en arrivant aux pieds de Jésus, ma première pensée est de m'offrir en victime pour Lui. Il m'inspire de Lui crier de ne pas m'épargner, de m'accabler, de déverser sur moi toutes les souffrances qu'Il a endurées dans sa passion ; et Lui seul sait tout ce qu'Il accumule sur mon âme en un seul jour ! Il ne me serait pas possible, mon Père, de vous dire tout ce que je souffre. Si l'agonie de Jésus et sa mort sur la croix pouvaient s'exprimer dans un langage humain telles qu'elles se sont passées, il me semble que ce n'est qu'alors que je pourrais trouver des mots pour rendre ce qui se passe en moi.

« J'ai le pressentiment que je souffrirai longtemps ainsi, que Jésus m'a choisi pour être une victime cachée, qu'Il me fera passer par les souffrances intimes qu'Il a endurées, qu'Il veut me rendre semblable à Lui.

« D'une manière confuse, je vois que Jésus a des desseins secrets en tout cela, qu'il est nécessaire que tout arrive ainsi ; mais je ne les comprends pas ni ai le moindre désir de les comprendre.

« Je sens Jésus entrer et pénétrer plus avant dans mon âme ; je Le vois alors souffrir en moi et par moi, renouveler dans mon âme les grandes tristesses et les affreux déchirements intérieurs endurés pendant sa passion. »

Le 30 mars 1890 : « Trois fois encore à la sainte Messe, Jésus m'a fait entendre ces paroles qu'Il m'a si souvent répétées : « JE VIENS T'AIDER A SOUFFRIR. PRÉPARE-TOI A SOUFFRIR ». Elles produisent en mon âme des effets incompréhensibles, elles m'arrachent

à la terre et me font vivre en Dieu, — où je tends sans cesse, poussé par une impulsion continue. »

#### **Autres épreuves.**

A ces immolations mystiques s'en ajoutent d'autres : contrariétés, oppositions, incompréhensions. Elles iront grandissantes chaque jour pendant douze ans, contribuant à l'enfantement de cette Œuvre nouvelle exclusivement vouée aux Prêtres.

Depuis trois ans, le succès a couronné le zèle de l'intrépide Directeur des Prêtres Adorateurs. Au Chapitre Général de 1890, il présente un rapport qui met en évidence le développement merveilleux de l'Œuvre.

« Au mois d'août 1887, y lisons-nous, le nombre des membres s'élevait à environ six mille. Depuis, l'Œuvre s'est accrue de douze mille neuf cent quatre-vingt-quatre nouveaux membres.

« Sur trois cent trente-deux démissionnaires, une cinquantaine se sont fait religieux. Vingt et un Prêtres Adorateurs sont entrés à notre Noviciat.

« Depuis sa fondation, plus de cent Evêques ont approuvé l'Œuvre, quarante-sept d'entre eux et trois Cardinaux en font actuellement partie. L'Œuvre compte quinze Directeurs dans quinze pays étrangers où elle fonctionne régulièrement ; et soixante-neuf Directeurs diocésains en France, approuvés par les Evêques.

« Le nombre des membres de la Garde d'Honneur du Très Saint Sacrement (dont le Père fut chargé en février 1890) est passé en six mois de trois cent quatorze à six cent soixante-cinq.

De tels progrès supposaient des aides, chaque jour plus nombreux : secrétaires, zélatrices, reli-



gieux, et exigeaient une organisation stable garantissant l'avenir. Le Père Prévost voyait l'urgente nécessité du « Tiers-Ordre » voulu à cette fin par le Père Eymard : Œuvre demi-séculière et demi-religieuse de femmes vivant en communauté et se dévouant à toutes les Œuvres de la Congrégation, complétant l'Œuvre des Servantes qui ne participent qu'à la vie contemplative.

« Cette Œuvre, écrit-il<sup>1</sup>, je pouvais la désirer, en apprécier les avantages futurs, la demander au Bon Dieu. J'ai pu inviter certaines âmes qui croyaient également à la glorification de l'Eucharistie par l'existence d'une Œuvre de ce genre, à prier avec moi pour sa réalisation future, et j'ai pu la leur faire aimer davantage en leur en faisant entrevoir les avantages et les beautés. »

Les Supérieurs jugèrent plus sage et plus prudent de modérer tant d'ardeurs. Les Œuvres, pensèrent-ils, prennent trop d'importance et d'ampleur. L'influence personnelle du Père devient trop grande.

Après le Chapitre de 1890, le Père Prévost n'apparaît plus comme Consulteur. Une décision a été prise pour contrôler et modérer le zèle du Directeur général des Prêtres Adorateurs : un Comité de trois membres a été constitué pour diriger l'association. Quand il revint de Cannes en juin 1891, on ne le vit donc pas reprendre ses activités antérieures.

Le 12 août 1891, il écrivait aux siens : « Je n'irai pas à Lourdes cette année : aucun des religieux n'ira. J'en suis bien peiné, mais il faut savoir faire toujours joyeusement la sainte volonté de Dieu. »

---

<sup>1</sup> Mi-novembre 1891. Direction.

Cette année-là, à l'Assemblée générale annuelle des Prêtres Adorateurs, en octobre, le Père Prévost était absent. Le Supérieur Général qui présidait demanda aux Prêtres présents des prières pour leur Directeur. Il avait été envoyé à la Maison de Marseille.

#### Deux ans à Marseille <sup>1</sup>.

« La perspective de n'avoir ici aucun ministère m'était quelque chose de douloureux, comme mon éloignement des Œuvres, et surtout de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs qu'à vrai dire, j'ai beaucoup aimée, comme le prolongement de l'amour et de l'action de Jésus-Hostie dans le monde et surtout dans les âmes sacerdotales.

« Le soir où j'arrivai ici, en entrant dans ma cellule, j'entendis une voix qui me dit ces simples mots : « TU SOUFFRIRAS BEAUCOUP ». Ces paroles se firent entendre avec force et se gravèrent au plus intime de mon âme. A l'impression subite et pénétrante qu'elles produisirent en moi, je ne pus méconnaître que Jésus en était l'auteur. Je me jetai aussitôt à genoux, et je récitai avec ferveur, et tout en larmes, le Pater noster, seule prière qui me dise maintenant quelque chose. Je sentis alors en moi une force nouvelle pour souffrir. Ces paroles m'avaient réconforté tout en me crucifiant. J'avais le pressentiment de l'état terrible et de la nuit obscure où j'allais entrer ; et ces paroles mêmes : « TU SOUFFRIRAS BEAUCOUP », commencèrent mon martyre. Jésus m'annonçait la souffrance, mais il m'enlevait la consolation de L'entendre me dire que cette souffrance venait de Lui. Je ressentis

---

<sup>1</sup> Extrait de sa Direction de la mi-novembre 1891.

douloureusement cette espèce d'abandon et d'obscurité dont Jésus se plaisait à entourer ses paroles.

« Depuis cinq semaines, j'endure un martyre intérieur, des heures, parfois même des journées entières dans le paroxysme de la souffrance, broyé, écrasé, affreusement torturé dans toutes les parties de mon âme. Je sens des abîmes se creuser dans mon âme et je me vois englouti dans mon propre sein, au milieu de véritables torrents d'angoisses et d'amertumes. D'épaisses ténèbres, le dégoût, l'abattement, toutes les souffrances se font sentir à la fois. Je suis étonné de ne pas mourir. Je crois que naturellement parlant, la moitié de ces souffrances serait plus que suffisante pour donner la mort. »

En décembre 1892, il s'offre en victime et en fait le vœu : « O Jésus, je suis à Vous, cela me suffit. Plus que jamais vous avez droit sur moi, maintenant que vous m'avez fait la grande grâce de m'accepter comme votre petite victime. A vous de disposer de moi selon votre bon plaisir. J'aime le calvaire maintenant que je vous y ai trouvé si abondamment. Crucifiez-moi avec Vous, pour l'accomplissement de vos desseins, pour la seule satisfaction de votre bon plaisir. »

Pendant deux années qu'il passe à Marseille, il emploie tous ses instants à l'étude de la Théologie et de l'Écriture Sainte. Une année, il est chargé par le Supérieur Général d'enseigner la Théologie aux scolastiques de la Congrégation qui se trouvent là. A cinquante ans de distance, nous entendions un de ses élèves d'alors, le Père Cambon, rappeler son souvenir plein d'admiration : « Il était toujours joyeux, aimait les taquineries, nous faisait beaucoup rire malgré ses grandes souffrances qu'il

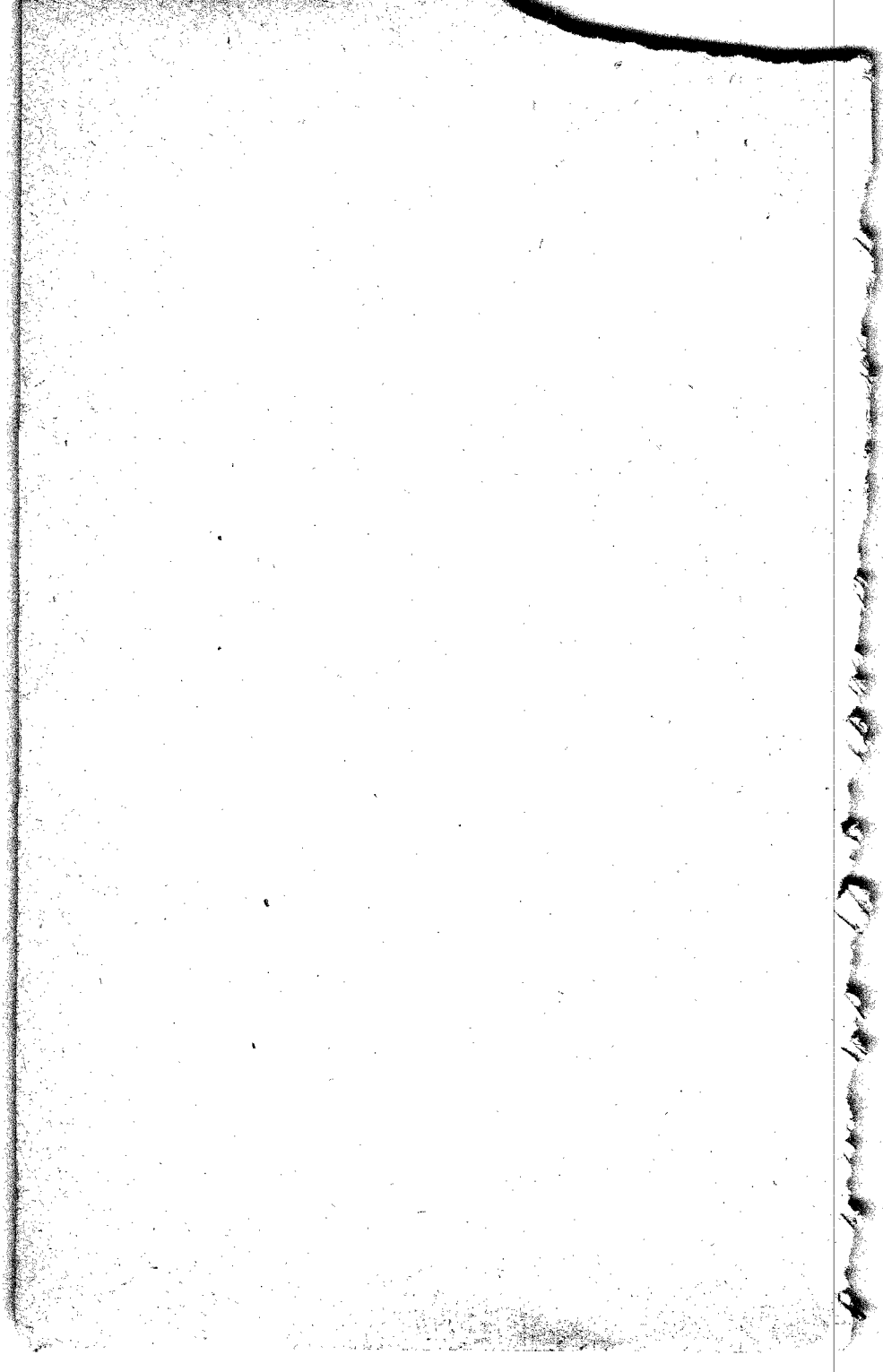
savait cacher. Il prêchait longtemps, et aux reproches de son Supérieur de dépasser les limites assignées, il savait par une aimable plaisanterie, se faire pardonner ».

Le 11 juin 1893, il renseigne ses Parents sur l'emploi de son temps : « Ici, leur écrit-il, toute ma vie se passe dans la chapelle et dans ma cellule. Je prie et je travaille. J'étudie Jésus en L'adorant, et puis je L'étudie encore en scrutant l'Écriture Sainte et en voyant d'importantes et très belles questions théologiques. Je n'ai jamais eu autant de temps pour étudier. Je ne sais ce que c'est que de perdre une seule minute. Aussi, je me rends bien compte que ces dix-huit derniers mois d'étude me valent dix ans de travail.

« C'est à Marseille que j'ai commencé à prêcher dans notre chapelle. Tous les soirs pendant l'octave de l'Épiphanie, j'ai pris pour sujet la Royauté de Jésus-Christ, et j'en ai profité pour étudier à fond ce sujet. Le mois de juin, j'ai prêché sur le Sacerdoce. Je vivais dans la solitude et l'étude ; petite vie bien ordinaire, mais bien profonde.

« Je fus délégué par la Maison de Marseille pour assister à notre Chapitre Général qui eut lieu à la mi-juillet 1893. A ce moment, le Père Tenaillon, Procureur Général et Supérieur à Rome, est passé à Marseille avant de se rendre à Paris pour le Chapitre. Il me dit la pensée qu'avaient un bon nombre des Capitulaires de m'élire Supérieur Général. Comme preuve de sa conviction que je serais élu, il me dit : « J'ai traité la chose avec la Congrégation des Religieux à cause de votre âge, et j'ai obtenu toutes les dispenses voulues. » (Mémoires).

Les desseins de Jésus étaient bien différents !



## CHAPITRE V

# LE SACRIFICE DE SA VOCATION

(1893-1900)

### Retour à Paris.

« Nos Supérieurs présents au Chapitre, lisant dans ses Mémoires, voyant que j'étais florissant de santé, pensèrent me confier de nouveau toutes nos Œuvres » ; et le 24 juillet 1893, il annonce à sa famille son retour à Paris à la Direction des Prêtres Adorateurs.

Durant six ans encore, il va s'y dépenser sans compter, fournissant du travail à une douzaine de secrétaires, présidant des assemblées qui réunissaient des centaines de Prêtres, leur faisant des conférences ou prêchant des retraites.

« J'organise des réunions générales de Prêtres dans les diocèses, écrit-il en juin 1894 ; cela produit un grand bien. J'espère avoir cette année, à Lourdes, près d'un millier de Prêtres en surplis et une centaine en chasuble. Tous les jours, il m'arrive en don : surplis, étoles, aubes, chasubles, etc... Il y a tant de générosité en France ! »

Pour la gloire de Jésus et le rayonnement de sa Congrégation, il contribue puissamment à la fondation des *Annales* et du *Petit Messenger*<sup>1</sup>, il en

<sup>1</sup> Deux Revues mensuelles. *Les Annales* étaient l'organe de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs. *Le Petit Messenger* avait pour but de répandre parmi les fidèles la dévotion et le culte envers le Très Saint Sacrement.

assume la rédaction, les répand parmi les fidèles et le clergé.

Il reçoit les Prêtres avec affection, pour les confesser, les conseiller, les aider, se privant pour eux de ses récréations et exercices de communauté, n'épargnant ni démarches ni fatigues pour ceux qui sont dans un plus grand besoin. Il est obligé de vivre dix jours en un, comme il l'écrit le 24 mars 1894, et il ne peut arriver à tout faire. « Il faudrait que mes journées aient quarante-huit heures »<sup>1</sup>.

Non seulement la prudence, mais l'impossibilité absolue l'obligeaient parfois au repos complet.

Ainsi, le 10 août 1896, il écrit de Luchon : « Il faut se reposer. Un travail trop assidu a fait se multiplier mes crises rhumatismales qui se portent surtout à la tête. Le médecin a recommandé le repos absolu pendant un mois ».

Le 15 septembre le retrouve au poste : « Je vais me remettre à l'ouvrage avec une vraie joie, car c'est pour Lui que je travaille, pour Lui que je vis et que je veux mourir. »

#### **Lettre à M. Delavigne.**

Cette lettre du 26 novembre 1899, à M. Delavigne, Sulpicien, Supérieur du Grand Séminaire de Montréal, précédant de quelques mois sa sortie de la Congrégation, mérite que nous la citions presque en entier, tant elle reflète sa vie, son âme et son Œuvre jusqu'à cette date.

---

<sup>1</sup> 19 décembre 1895.

Il était allé, en septembre de cette année-là, aux Noces d'Or de ses vieux parents à Saint-Jérôme<sup>1</sup>.

« J'ai joui en revoyant mon cher grand Séminaire. J'y ai revécu les plus belles années de ma vie, après celles de ma vie religieuse. J'y ai repassé en pleurant les grâces sans nombre que Jésus m'y a faites, et j'ai savouré avec délices les vieux souvenirs de l'amour de mon Dieu.

« Oh ! que la marche ascendante de Jésus dans une âme est mystérieuse et ensoleillée d'une miséricorde infinie !

« Le Séminaire m'a ouvert les portes du ciel, en me plongeant dans les abîmes de l'amour !

« J'y ai entrevu Jésus et je L'ai aimé ! Son amour m'a transpercé, et cette blessure que sa

<sup>1</sup> « Fêtes inoubliables, où, enfants, petits enfants, parents éloignés, amis et concitoyens furent unanimes dans la prière et les agapes pour commémorer les cinquante années de pratique médicale et les Noces d'Or de mariage du Docteur et de Mme Jules Prévost ; de même que les cinquante années d'existence de la fanfare de Saint-Jérôme, fondée et toujours dirigée par le vénérable Jubilaire. A cette occasion, oncle Eugène était venu de Paris, chargé de colis précieux, porteur d'une bénédiction papale pour les chers vieux parents. Il y eut quatre jours de réjouissance : fête de famille, fête officielle et fête musicale.

A la Messe d'Action de grâces, une allocution, qui fit verser des larmes d'attendrissement, fut prononcée par le R.P. Eugène Prévost. Il avait pris pour texte : « Bienheureux ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies, car la crainte de Dieu est la gloire des vieillards, et leurs enfants, leur couronne. » C'est un cœur de fils et de prêtre qui parlait. »

(Extrait d'un article de Mme Cécile Prévost Lamarre, intitulé « La vieille maison grise ».)

Cette vieille demeure ancestrale, la piété filiale des Religieux de la Fraternité Sacerdotale l'a fait transporter et reconstruire absolument la même, dans leur propriété de La Pointe-du-Lac, près Trois-Rivières, Canada.



tendresse miséricordieuse m'a faite au cœur, je voudrais la faire saigner toujours davantage et la rendre béante pour enflammer les âmes et surtout les âmes sacerdotales.

« J'aurais été heureux de redire, avec ma faible voix, à vos Séminaristes, ce que vous leur avez si souvent et si saintement répété, aux jours de l'inoubliable passé : « Il faut aimer pour devenir saint. Le Prêtre doit être pétri d'amour, car il doit être un saint ».

« Vous pourrez intéresser vos Séminaristes en leur disant qu'il y a actuellement quarante-six mille membres actifs dans l'Œuvre des Prêtres Adorateurs. Le Canada en compte treize à quatorze mille, et les Etats-Unis trois mille quatre cent deux sur environ neuf mille prêtres qui composent le clergé américain. Environ trente Evêques en font partie aux Etats-Unis, et dans le monde entier, neuf Cardinaux et cent quarante-cinq Archevêques et Evêques.

« L'Œuvre est répandue dans toutes les parties du monde, jusqu'en Chine et au Japon ; et chaque mois elle offre à Notre-Seigneur plus de deux cent mille heures d'adoration faites par des Prêtres.

« Près de mille deux cents diacres et sous-diacres en font également partie, et en France l'Œuvre fonctionne officiellement dans quarante-six diocèses.

« Le mouvement eucharistique dans le monde est sans contredit dû en grande partie aux Prêtres Adorateurs. Des Congrès, comme celui des Etats-Unis, (où assistaient douze Evêques, le Cardinal Gibbons et le Délégué Apostolique, Mgr Martinelli),

se tiennent un peu partout, jusque dans les Indes Orientales, où se sont trouvés réunis il y a quelques mois, quatre Evêques et une centaine de Prêtres.

« Je ne parle pas de nos splendides réunions de Lourdes au moment du pèlerinage national, où nous avons déjà réuni mille huit cents Prêtres.

« Veuillez prier et faire prier vos Séminaristes pour l'Œuvre, pour les Prêtres du monde entier et aussi pour l'indigne Directeur d'une si belle Œuvre. »

Quand le 20 août 1937, à l'occasion du premier cinquantenaire de l'érection canonique de l'Œuvre des Prêtres Adorateurs, l'Eminent Secrétaire d'Etat, le Cardinal Pacelli adressait des félicitations « pour l'enthousiasme constant et le progrès toujours soutenu de l'Association durant le demi-siècle », le pauvre Directeur de jadis pouvait humblement en prendre sa part.

**« M'envoyer au Canada ».**

Au sein de sa Congrégation, le Père Prévost est estimé et aimé. Nous en trouvons la preuve dans cette pensée qu'avaient eue un bon nombre des Religieux de le nommer Supérieur Général, et d'avoir voulu lui confier la fondation d'une maison à Mexico.

« De tout temps, a-t-il écrit lui-même, en 1900, les Religieux m'ont traité avec une grande confiance, non seulement ceux de la maison de Paris, mais tous ceux des autres maisons de passage à la « Maison-Mère ».

On le tient pour un religieux fervent, dévoué et charitable. Jamais on ne l'entend critiquer, ni mur-

murer. Il est aimable, joyeux et plein d'entrain. Le succès accompagne son zèle. Il jouit d'une grande influence.

C'est précisément ce qui inquiète ses Supérieurs. Les Œuvres sacerdotales, si belles qu'elles soient en elles-mêmes, ne prennent-elles pas trop d'ampleur ? Ne vont-elles pas nuire à d'autres obligations de la Règle, comme l'adoration nocturne ? Le Père Eymard, il est vrai, a entrevu et désiré toutes les Œuvres sacerdotales. On ne le conteste pas. Mais l'heure est-elle venue de les réaliser ? Ne vaut-il pas mieux attendre ? « Il s'agissait sans doute d'un projet touchant, écrit Mgr Trochu en parlant de l'Œuvre d'accueil pour les Prêtres âgés et infirmes, mais d'une exécution dispendieuse, délicate et difficile, qui eût exigé des locaux, un personnel et un règlement appropriés »<sup>1</sup>.

Sous l'empire de cet amour extraordinaire de Jésus où nous l'avons vu, héritant du Père Eymard « son culte du Prêtre », recevant sans cesse lui-même des lumières particulières et une impulsion divine dans ce sens, sollicité et conseillé par Mgr Jourdan de la Passardière, Evêque auxiliaire de Paris, par les Chanoines de Bretagne et Odelin, et par d'autres qu'il appelle « des hommes de Dieu », pressé par des besoins urgents qu'il touche du doigt dans ses contacts quotidiens avec les Prêtres, le Père demande à ses Supérieurs la permission de s'occuper de diverses Œuvres sacerdotales. Cette permission lui est refusée.

« Dans une formule rédigée par Mgr Jourdan de la Passardière, qui fut mon Directeur de

<sup>1</sup> « *Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard* », page 423.

conscience en toute cette grave affaire, j'ai demandé au Conseil Général de notre Congrégation, l'autorisation d'aller à Rome consulter le Pape. Le Conseil a refusé. C'est alors que je me suis remis sans condition entre les mains de mes Supérieurs qui avaient déjà décidé de m'envoyer à la Maison de Montréal. C'était le dernier sacrifice : abandonner toutes les Œuvres. On m'a dit qu'il fallait partir et m'en aller à Sarcelles jusqu'au départ pour le Canada »<sup>1</sup>.

#### **Sarcelles :**

« Je suis donc allé à Sarcelles, dix jours avant de partir. J'y suis resté dans le silence et comme en retraite. En marchant autour du sanctuaire, j'ai été frappé, et me suis mis à écrire.

« Il y a deux grands Sacrements qui s'appellent mutuellement, inséparables l'un de l'autre : l'Eucharistie et le Sacerdoce.

« L'Eucharistie est tout dans l'Eglise, car Elle est Jésus. Après l'Eucharistie, rien ici-bas n'est grand et digne de respect et d'amour comme le Prêtre. Honorer le Prêtre, c'est honorer Jésus, c'est honorer le Saint Sacrement pour lequel le Prêtre existe.

« Dès lors, après les œuvres qui ont pour objet la Personne sacrée de Jésus au Très Saint Sacrement, rien n'est beau, rien n'est enviable, rien n'est digne comme le dévouement et le zèle au service du Sacerdoce.

« Des œuvres de tous genres se sont fondées à la gloire du Très Saint Sacrement, et les efforts

<sup>1</sup> Extrait des Mémoires du Père. Sarcelles où était le Noviciat des PP. du SS. à 20 kilomètres de Paris.

<sup>2</sup> Archives de la Fraternité Sacerdotale, Notes de Sarcelles.

communs tendent à donner de plus en plus à Jésus-Eucharistie la place qui lui revient dans les âmes et dans la Société.

« Il semble qu'un mouvement semblable, proportion gardée, devait se produire en faveur du Sacerdoce, et qu'à côté des œuvres eucharistiques, devaient naître des œuvres sacerdotales. Et pourtant, il n'en a rien été !

« En effet, toutes les classes de la Société, enfants, vieillards, pauvres, malades, orphelins, infirmes, ont des corps religieux qui leur sont consacrés, le Prêtre n'en a pas. Aucun n'est particulièrement consacré aux Prêtres. Aucun ne fait de la sanctification et du salut des Prêtres, — sous toutes ses formes, — son objet spécial, immédiat et constant. Aucun ne se constitue officiellement l'appui, le secours des Prêtres. Aucun ne se consacre par vocation au soulagement des Prêtres malades, infirmes, vieillards, retirés du ministère et vivant dans l'isolement.

« En un mot, ce qui existe pour tous n'existe pas pour le Prêtre. Il manque une Congrégation qui en fasse son but spécial et qui assure à toutes ces œuvres sacerdotales, le développement et la perpétuité.

« Le temps n'est-il pas arrivé de la fonder ? Il semble que oui. Cette Œuvre serait le couronnement de bien d'autres. »

#### **Le grand sacrifice.**

« Je me suis alors aperçu que je venais de faire le sacrifice de ma vocation. Je suis allé à la tribune aux pieds de Jésus.

« Jamais je n'oublierai ces jours de silence, de souffrance, de paix, d'amour et d'union passés à Sarcelles. Cette lumière douce et calme que Vous fîtes alors pénétrer en mon âme, ô Jésus ! Elle ressemble à une vision qui frappe sans cesse mes regards et m'empêche de vaciller à droite ou à gauche.

« Depuis le jour où j'ai compris qu'il me fallait passer par ce calvaire pour arriver à l'Œuvre de votre amour, j'ai senti en moi une force inconnue et surhumaine. J'ai dit OUI avec l'élan impétueux du martyr qui meurt pour vous, et jamais l'ombre d'un doute et d'une hésitation n'a depuis effleuré mon âme. Je vole au-devant de ce sacrifice.

« Vous savez que je suis prêt à tout. Après ce sacrifice de ma chère et tant aimée Société, ô mon Dieu, vous pouvez tout me demander. Je suis à vos ordres ; frappez, crucifiez-moi, mais vos Œuvres d'amour, ô Jésus, suscitez-les dans votre Eglise. Vos Prêtres ! Oh ! sanctifiez-les, sauvez-les ! Faites-moi longtemps vivre, et beaucoup souffrir, si je puis vous servir à les sauver et à en faire des saints »<sup>1</sup>.

#### Montréal.

Le 10 janvier 1900, le Père Prévost arrive à la Maison de Montréal, « inter alumnos » comme simple religieux. Jusqu'au dernier jour, il sera à tout ce qu'on lui demandera : la garde, le confessionnal, la prédication.

Le 25 février il écrivait<sup>2</sup> : « O mon Dieu, que vous êtes grand dans vos Œuvres ! Divinement

<sup>1</sup> Notes intimes. — <sup>2</sup> Id.

adorable dans vos miséricordes ! Que d'événements dans ma vie depuis quelques années ! Quelle marche mystérieuse de la grâce et des attrait de Jésus dans mon âme ! Mais depuis deux mois que la grande épreuve m'a frappé, quelle vie, ô mon Dieu ! Cela me rappelle un peu les grâces de mon Sacerdoce. Le monde a comme disparu à mes yeux. La solitude m'a transplanté dans la vie en Dieu. Je ne me rends pas encore compte des lieux, des personnes et des choses. On dirait un petit enfant endormi dans le sein de Dieu. Jésus seul est toute ma vie. Je ne respire que pour Lui, je ne pense qu'à Lui, je ne sens et ne vois que Lui, je vis en Lui.

« Sans cesse j'entends ces douces paroles résonner à mes oreilles : « DEMEURE EN MOI, DEMEURE DANS MON AMOUR ». Je ne suis bien qu'aux pieds de Jésus. Je passerais ma vie à regarder la sainte Hostie. Je ne parle pas, je ne pense pas ; je regarde Jésus, Il est là, je Le vois, je Lui adhère, et je vis ainsi calme, heureux, abandonné.

« Quand la souffrance m'étreint trop fort, c'est encore Jésus que je regarde, contemple et aime.

« Quand la douleur m'accable et que mon âme jetée dans le vide est torturée par le sentiment de l'abandon universel et par les terribles angoisses de l'agonie spirituelle, oh ! c'est encore Jésus que je cherche et qui est mon unique pensée.

« O mon Dieu, Vous l'avez voulu, que votre sainte volonté soit faite et non la mienne, Vous savez, Vous, ce que cette séparation me coûte de larmes et de sang. Les hommes ne comprendront jamais la grandeur de mon sacrifice. Ils me jugeront sans doute très sévèrement. Oh ! s'ils savaient

ce que je souffre et la grandeur de l'immolation que m'impose votre amoureuse volonté. »

#### **La dispense.**

Le 4 avril 1900, il demande à Mgr Bruchési, Archevêque de Montréal, de vouloir bien l'accueillir dans son diocèse.

Le Jeudi-Saint, 12 avril, il écrit à son Supérieur Général :

« Depuis quatre mois j'ai de nouveau beaucoup réfléchi et prié. Dans le silence et la solitude, j'ai cherché à m'unir le plus intimement possible à Notre-Seigneur et à connaître ses volontés sur moi.

« L'attrait qui depuis longtemps me porte vers les Prêtres et qui a tant grandi ces dernières années, n'a fait que se fortifier dans mon âme, au point de prendre pour moi le caractère d'une vraie vocation.

« Je me croirais coupable en conscience de ne pas y répondre ; et c'est pour être fidèle à ce que je crois formellement être l'appel de Dieu, en me consacrant exclusivement aux Œuvres sacerdotales, que je me détermine à vous demander la dispense de mes vœux.

« Mgr l'Archevêque de Montréal me reçoit volontiers dans son diocèse.

« Je ne fais cette démarche, mon T.R. Père, qu'après avoir consulté des hommes de Dieu sages et éclairés, et après avoir supplié Notre-Seigneur de ne pas me tromper et de ne faire en tout que sa sainte volonté. La paix profonde qui habite mon âme depuis que j'ai pris cette grave détermination m'est une nouvelle indication des volontés divines.



« Je n'en fais pas moins aujourd'hui le plus grand sacrifice de ma vie, et Jésus seul sait quelle immolation il m'impose, en me demandant de quitter la chère Congrégation du Très Saint Sacrement, à laquelle je resterai attaché de cœur et dévoué jusqu'à ma mort.

« Je demande à Jésus, le Souverain Prêtre, mon Révérendissime Père, de vous faire comprendre tout la pureté de mes intentions, et je vous prie de vous souvenir de moi au saint autel.

« Le 1<sup>er</sup> août 1900, anniversaire de la mort du Père Eymard, la dispense de mes vœux accordée par Rome arrivait à Montréal. Il y avait dix-neuf ans que j'avais quitté la famille et le Canada pour le Noviciat de Bruxelles.

« Le 2, je trouvais le Document à la porte de ma cellule avec une lettre de M. le Chanoine Archambeault, chancelier de Montréal et plus tard Evêque Fondateur du diocèse de Joliette. « Je ne puis que vous engager à poursuivre jusqu'au bout votre noble entreprise, m'écrivait-il de Rome, le 20 juillet. Je puis vous dire que la chose sera probablement accueillie ici avec faveur. On sent qu'il y a un vide dans les œuvres de charité et que seul le prêtre est mis de côté dans ces œuvres. Ce vide, cher ami, le bon Dieu vous appelle à le combler. Vous aurez sans doute à surmonter de graves difficultés : courage, Dieu sera avec vous et vos efforts seront finalement couronnés de succès ».

« Je suis allé la lire au pied du Très Saint Sacrement dans la tribune du fond. Mon sacrifice était consommé. J'allais quitter la chère Congrégation du Très Saint Sacrement que j'avais tant aimée et où j'avais heureusement tant souffert !

« Oh ! j'en suis sûr, Jésus a compris alors le langage de mes larmes, et Il ne me les a pas reprochées.

« J'étais pourtant heureux, très heureux, et rempli d'une paix suave. C'était l'heure de l'accomplissement des desseins de Jésus. Je l'aimais cette heure, comme Jésus aimait celle de son agonie. J'allais entrer dans la dernière phase de ma vie, celle qu'avaient préparée vingt années de vie religieuse et qu'allait illuminer l'amour passionné de Jésus et du Prêtre !

« C'était la fête d'un grand fondateur et serviteur amoureux de Marie, saint Alphonse de Liguori. Je le priai beaucoup.

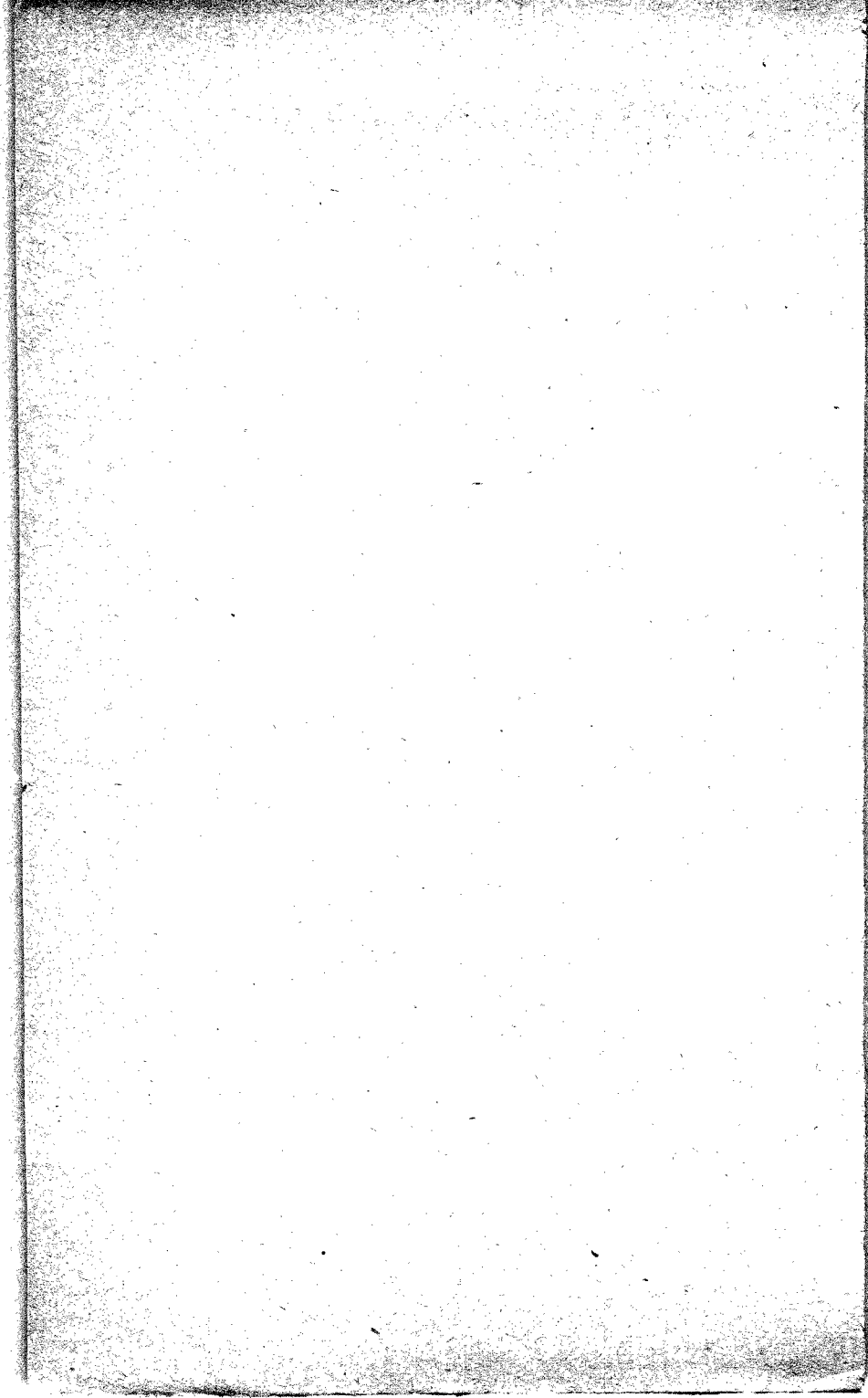
« Le lendemain, je faisais mes adieux et m'arrachais à ma Congrégation. Les hommes n'ont pas su alors tout ce qui se passait dans mon âme.

« Quelle mort m'a coûtée le sacrifice suprême dont la pensée m'arrache chaque fois des larmes !

« O mon Dieu, vous l'avez voulu, « que votre sainte volonté soit faite, et non la mienne »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Extrait des Notes intimes.



**DEUXIÈME PARTIE**

**LE FONDATEUR**

**(1900-1925)**

**Rescrit d'approbation de S.S. Léon XIII<sup>1</sup>.**

« Votre projet, Cher Fils, semble répondre aux Volontés du Dieu très miséricordieux qui vous appelle à Vous dévouer tout entier au bien des Prêtres... Aidé des compagnons que Vous réunirez, entreprenez donc avec confiance et avec prudence cette Œuvre, qu'il nous plaît d'appeler du Nom de Fraternité Sacerdotale.

« Une Œuvre de cette importance exige de Vous et des Vôtres une grande humilité et une grande charité : vertus qui découlent toutes pures, toutes vivifiantes du Cœur Sacré de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Par une prière assidue, implorez-les auprès de Lui et nourrissez-les en vos âmes. Gardez-les invincibles en face des difficultés et des critiques...

« A cet effet, soyez assistés par l'Immaculée Vierge Mère de Dieu, et accompagnés de la Bénédiction Apostolique, que nous accordons très amoureusement dans le Seigneur à chacun de Vous, et à tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, auront, par leur concours, bien mérité de l'Œuvre. »

Palais du Vatican, 11 février 1901.

---

<sup>1</sup> Extrait.

## CHAPITRE PREMIER

# UN NOUVEAU THÉÂTRE

(1900-1901)

« Un Fondateur, lisons-nous dans la vie de saint Joseph Calasant par Timon-David, a toujours dans la tournure de son esprit quelque chose d'original, parfois d'excessif ; s'il était comme tout le monde, il ne ferait jamais rien de saillant. Rarement il a une absolue prudence, il sort des voies battues, puisque son Œuvre répond à des besoins nouveaux. Il a besoin de quelque indépendance pour suivre l'idée qu'il a seul et que les autres, le plus souvent, ne peuvent bien comprendre, parce qu'ils n'ont pas reçu de Dieu cette idée. »

### **Voix de Dieu.**

« Ma vie religieuse dans la Congrégation du Très Saint Sacrement n'a été qu'une voie d'acheminement, ce n'était point le terme. Jésus a voulu que je m'en sépare. Cette volonté est claire pour moi comme le soleil. La Congrégation de la Fraternité Sacerdotale; voilà ma vie, ma destinée, la cime de mon bonheur, le couronnement suprême des miséricordes du Seigneur à mon égard, la pleine réalisation des mystérieux desseins de mon Jésus sur ma profonde misère »<sup>1</sup>.

« C'est à Jésus Lui-même que j'ai obéi et je le proclamé bien haut. Peu importe ma misère : je

---

<sup>1</sup> Notes intimes.

la connais, elle est réelle. Mais je ne puis méconnaître ni la voix de Dieu, ni les lumières qui ont ébloui mon âme »<sup>1</sup>.

Il vient de quitter de belles Œuvres, fruits de son zèle : quarante-six millè Prêtres-Adorateurs, deux cent mille heures d'adoration mensuelle, des revues prospères. Il laisse beaucoup d'admirateurs et d'âmes qui lui sont attachées et le vénèrent.

« Sur son prie-Dieu, à sa messe, au confessionnal, en chaire, rien que de le voir autant que de l'entendre nous faisait aimer Jésus, produisait en nous un enthousiasme divin »<sup>2</sup>.

Jésus lui a demandé de tout abandonner, pour recommencer à zéro, seul, comme le grain de froment qui tombe en terre pour mourir, ne germer et produire qu'après un long et dur hiver.

La souffrance l'a depuis longtemps mûri. Il sait que l'enfantement d'une Œuvre est très douloureux, plus encore s'il y en a deux. Le Père Eymard lui a appris « qu'il doit être prêt à mourir sur la croix ». Les ennemis, les croix, l'enfer, c'est prévu.

#### Sa prière.

Chaque matin, après sa messe, il fait la prière de saint Jean de la Croix : « O Jésus, Vous aimer Vous seul, souffrir et être méprisé pour Vous ».

Après la fondation, il ajoutera : « Tout Vous appartient, ô Jésus ; je Vous abandonne tout ! Régné en Maître absolu sur nous, sinon, détruisez-nous ! Il faut que Vous puissiez prendre en nous vos complaisances. Pour cela, ne craignez point de

<sup>1</sup> Lettre circulaire, 17 fév. 1927.

<sup>2</sup> Témoignage de Sr Marie du Cénacle, dans le monde. Marie-Louise Dorion, de Montréal.

briser, de crucifier, d'immoler. Faites de nous de vraies victimes, pour le salut et la sanctification de vos chers Prêtres. La sainteté ou la mort !

« Je tiens tant, dira-t-il encore, à ce que nos Œuvres aient toujours un caractère sérieux et surnaturel. J'aimerais mieux n'en fonder aucune s'il devait en être autrement.

« Je voudrais qu'il ne se fasse rien dans nos Œuvres, qu'il ne se dise ni se pense rien, s'il était possible, qui ne soit voulu de Vous, qui ne soit à votre plus grande gloire et à notre sanctification. Non, non, rien d'humain, rien pour nous.

« Toute mon ambition est d'être un petit instrument bien docile entre les mains de Jésus ; ma récompense, être le fumier dont le jardinier a besoin pour féconder sa plante. »

#### **Frère et Sœur.**

Le 4 octobre 1900, le Père quittait Montréal avec sa sœur Léonie se dirigeant vers Rome par la France.

« Je savais depuis longtemps qu'elle devait partager ma vie et marcher avec moi dans la même voie d'amour, de souffrance, d'épreuves, d'apostolat et de sainteté »<sup>1</sup>.

En 1895, alors qu'elle n'avait que vingt et un ans, venue à Lourdes en pèlerinage, elle était restée à Paris comme zélatrice des Œuvres de l'avenue Friedland, attirée par la même grâce eucharistique que celle de son frère. Leur commun idéal de dévouement aux Prêtres avait pris, pour elle aussi, le caractère d'une vraie vocation.

Leur ressemblance physique attirait partout l'at-

<sup>1</sup> Le Père.



tention. Dans le monde religieux, ils rappelaient le Patriarche des Moines et la vierge Scholastique. A Rome, Léon XIII, Pie X, plusieurs Cardinaux firent ce rapprochement. Leur commune vocation va cependant transformer leurs relations qui ne seront plus seulement celles d'un frère et d'une sœur, mais, comme le soulignait le Père en lui écrivant le 31 décembre 1901, « d'un frère que les desseins mystérieux de Jésus ont fait ton père dans la foi. Oh ! oui, j'aime en toi ma coopératrice dans l'Œuvre, la première et plus chère Oblate du Très Saint Sacrement. Je te sens plus mon enfant que ma sœur, plus la vierge de Jésus et ma petite Oblate que la benjamine aimée de notre belle et chère famille.

« Le jour où Jésus dans son amour unissait nos destinées, nous montions dans des sphères supérieures, nous changions en quelque sorte de pays ; notre demeure s'établissait en Jésus et nos cœurs fusionnaient dans une union qui n'est pas de la terre. Jésus devenait le foyer où nos âmes se devaient consumer dans un même passionnant amour pour Lui et pour ses Prêtres. Transplantés dans un monde nouveau, nous devons comprendre de plus en plus que l'unique bonheur de la vie est d'aimer Jésus et de souffrir pour Lui. »

#### Les « Histoires ».

Le 12 octobre, ils arrivent à Paris et sont reçus chez l'abbé Pottier, un ami dévoué, premier vicaire à Sainte-Marie-des-Batignolles.

Depuis un an la situation a changé.

« Première histoire<sup>1</sup> : M. Pottier nous apprend qu'un ami laïc lui avait dit, en me plaignant, que,

paraît-il, avant de quitter Paris, j'avais prêté quarante mille francs, que j'avais été trompé et que j'avais tout perdu. On me plaignait !

« L'abbé de Bretagne me reçoit amicalement comme par le passé, trouve mes plans très beaux, me donne de sages conseils. Il avait entendu parler de moi, cette fois c'étaient mes relations avec les âmes qu'on critiquait, surtout avec ma sœur.

« D'autres amis que je vais voir m'apprennent qu'on répand sur mon compte toutes sortes de faussetés et d'appréciations mauvaises avec une incompréhensible animosité, à un tel point que je passe partout pour un mauvais religieux et presque un mauvais Prêtre. On a, paraît-il, déjà pensé à écrire dans les mauvais journaux contre moi. On dit en propres termes que je suis un halluciné, que c'est le diable qui me fait agir, que je peux faire beaucoup de mal, qu'il faut se méfier. Jusqu'où va la malice humaine ! Que Jésus leur pardonne, ils ne savent ce qu'ils font.

« A 6 heures arrive une autre amie des anciens jours. Elle apporte à son tour les appréciations ineffables qui ont cours à mon sujet. Je passe même pour un escroc. J'ai volé, pris l'argent dans les Œuvres, etc... Je suis heureux d'être ainsi jugé par les hommes. Dieu me suffit.

« Epreuve plus grande que les autres, elle-même a perdu la foi en l'Œuvre ! Elle, si dévouée, si bonne, si heureuse auparavant ! C'est bien le naufrage. Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

« Je retrouve Mgr Graffin aussi dévoué et attaché. Il admire, mais doute un peu du succès.

---

<sup>1</sup> Extrait du Journal de la Fondation, écrit par le Père lui-même au jour le jour.

« Et ainsi chaque jour nous arrivent les échos de la tempête : on critique, on blâme ma sortie. Je suis un illuminé, un charlatan, un hystérique, un insoumis, un exalté, un écervelé, une tête brûlée, un ambitieux. On raconte même que j'ai été chassé. Mêmes mensonges, effet toujours d'une machination fort bien montée afin de me perdre dans l'estime de tous, et d'indisposer mes meilleurs amis et toutes les personnes qui pourraient m'être favorables. Je n'en connais point les auteurs, mais leur acharnement ressemble à un aveuglement sans nom.

« Au Canada, il se fait également des histoires comme ici. Oh ! les hommes, qu'ils sont parfois petits ! Mais c'est Jésus qui veut tout cela. Quel bonheur de souffrir pour Lui et sans rien dire !

« Reçu chez le Chanoine Morin, nous causions de l'Œuvre, quand tout à coup il m'interrompt et me dit : « Comment a-t-on pu vous représenter à mes yeux comme un homme à illusions, dont toutes les idées ne sont que de pures utopies, qui prétend recevoir sa direction immédiatement de Dieu et qui méprise tous les conseils humains ! Au contraire, maintenant que je connais un peu vos plans, mais je les admire, il n'y a rien de plus pratique et de plus nécessaire ».

« O vanité des affections humaines ! Les amis sont parfois les pires ennemis. L'amitié des hommes vacille comme le vent. Il la faut apprécier, mais ne pas compter sur elle. Omnis homo mendax. »

#### Consolations <sup>1</sup>

Mgr Odelin, Vicaire Général de Paris, admire l'action de la Providence dans les événements.

<sup>1</sup> Du journal de la Fondation.

« Vous pouvez en toute certitude et vérité dire au Pape et aux Autorités Romaines que le Cardinal de Paris est très favorable à votre projet, qu'il vous recevra dans son diocèse, qu'il sera très heureux de vous voir fonder une telle Congrégation ».

« L'Abbé Grenet, Curé d'Ormesson, diocèse de Versailles, m'accueille avec joie et m'offre de plus sa propriété de la Malmaison, dans des conditions exceptionnelles.

« Je vais déjeuner avec l'Abbé Séméraire, saint homme, tout en Dieu et très surnaturel. Il me dit très sérieusement et d'une manière qui me toucha, que je réussirais certainement, que j'aurais beaucoup d'épreuves, mais que le Bon Dieu permettrait toujours que je fasse les pas nécessaires pour assurer le succès de l'Œuvre, et qu'après, l'ennemi me disputerait le terrain.

« Le 31 octobre, nous allons à Lisieux, accueillis comme des frères par la Mère Agnès de Jésus, Sous-Prieure. C'est en 1899, sur le bateau, en revenant des Noces d'Or de nos parents, que nous avons lu *l'Histoire d'une âme*, et nous étions arrêtés pour la première fois au Carmel. De ce jour, j'éprouvai pour la Petite Thérèse un amour de tendresse. Quelque chose d'extraordinaire se passa entre nous, dont l'avenir nous donnera l'intelligence. Oh ! que cette enfant de l'éternelle Patrie m'est chère et que ses sœurs du Carmel me tiennent au cœur ! Oui, Jésus a passé par là, en compagnie de sa petite vierge aux ardeurs séraphiques. Il y a du ciel et du divin dans cette amitié.

« Nous parlons de Jésus, de son amour, des Prêtres surtout. A cette occasion, les quatre sœurs

de sainte Thérèse<sup>1</sup> et leur cousine, Marie de l'Eucharistie, se consacrèrent spontanément et entièrement aux Œuvres sacerdotales et offrirent à Jésus tous les mérites de leur vie dans cette intention, tout particulièrement pour le succès de mes démarches dans les fondations que je vais entreprendre.

« M. Guérin nous reçut comme un père. Il ne cessait de louer la beauté et la nécessité de l'Œuvre nouvelle.

« Nous envoyâmes des gâteaux pour le dîner de la Communauté, avec une perdrix et une bouteille de bon vin pour la Mère Prieure malade. »

C'est bien à dessein que le Père en route pour Rome a voulu s'arrêter en France pour y préparer la naissance du nouvel Institut. Il en parle avec tant de cœur et de foi à tous ceux qui l'approchent qu'il crée de l'admiration pour cette Œuvre dont on redit après lui la beauté, l'utilité et l'urgence. Ainsi, il éclaire, dissipe les nuages, calme la tempête.

A Lourdes, il recommande à la Vierge Immaculée ses grands projets, toutes les âmes que Jésus lui a envoyées et lui enverra.

Il s'arrête à Lyon, Toulouse, Albi, Agen, La Rochelle, jusqu'à Saint-Sever, dans les Landes, où il rencontre l'abbé Darracq qui sera son premier et plus fidèle disciple. Depuis vingt ans, ce saint Prêtre couche sur la dure et prie pour les Prêtres : « Mes projets l'enchantent ; il y voit la pleine réalisation de tous ses attraits ; il voit même comme une préparation du Bon Dieu dans sa demi-surdité qui

---

<sup>1</sup> Les trois Carmélites et Léonie, Visitandine à Caen.

l'a obligé de se retirer du ministère actif. En principe, sa vocation est décidée ; il viendra au printemps.

« Un bon moment à l'église du village, — j'y fus frappé de l'état de Prêtre de Jésus au Saint Sacrement. Une hostie, une victime : c'est toute la raison d'être de Jésus. Il est venu pour remplacer tous les sacrifices anciens. S'immoler, c'est tout Jésus. Et c'est Lui qui s'immole : c'est le Grand-Prêtre. Le Sacerdoce, c'est le plus beau titre de Jésus dans l'Eucharistie.

A Grenoble, je vais saluer le bon Chanoine Michel, ami émerveillé. Il lit mes Notes écrites à Sarcelles. Je lis les siennes : nos idées pour les Œuvres sacerdotales sont absolument les mêmes. Il a toujours pensé qu'une Congrégation seule pouvait faire ces Œuvres de Prêtres. Voulant se joindre à moi, il m'offre sa propriété où il a déjà dépensé 200.000 francs. »

#### **Le Cardinal Svampa. <sup>1</sup>**

« Le 17 décembre, nous arrivons à Bologne. Le Cardinal Svampa, à qui j'avais télégraphié, m'accueille avec affection, m'embrassant comme un ami et un frère.

« Ne connaissant pas le motif de mon voyage à Rome, je lui dis brièvement l'histoire des deux dernières années. Il me dit aussitôt que le Pape se réjouirait de mes projets, ajoutant : « Votre sortie de la Société du Très Saint Sacrement s'imposait. Il faut une Congrégation distincte pour répondre à tous les besoins du Clergé ».

---

<sup>1</sup> Du journal de la Fondation.

« Vint la question des vocations et des ressources matérielles. Je répondis d'un mot qui dit tout le fond de mon âme : « Si Jésus veut l'Œuvre, comme je le crois, il m'enverra les vocations et les ressources qui me seront nécessaires ». J'ajoutai que déjà Jésus m'avait manifesté sa volonté sur ce point. Je lui racontai mon voyage dans le Midi de la France. Il fut frappé de cet ensemble et y vit l'accomplissement des desseins de Jésus — ce qu'il me dit à deux reprises.

« Avant le dîner, j'eus le temps d'aller faire mon pèlerinage au tombeau de saint Dominique.

« Vers 5 heures, je retournai chez le Cardinal et je passai près de deux heures avec lui. Nous étions véritablement à l'unisson sur toute la ligne.

« Le Cardinal me demanda alors de lui-même, comment j'avais espéré arriver jusqu'au Pape. Je lui dis tout simplement que j'avais compté sur lui. Il y avait déjà pensé. Il me dit aussitôt qu'il écrirait à Mgr Tarozzi, son grand ami, secrétaire des Lettres Latines, et intime du Pape, pour lui recommander mon affaire, et insister sur sa grande importance. Je causerais de tout avec Mgr. qui en entretiendrait le Pape et me ménagerait une audience privée.

« Le Cardinal me répéta qu'il croyait à une approbation formelle du Saint-Père, qu'il était prêt à faire tout ce qui dépendrait de lui pour cela.

« Je fus grandement consolé de cette entrevue. J'allais passer, comme la veille, un long moment aux pieds de Jésus, l'âme toute pleine d'action de grâces.

« Le 19 décembre, à 10 heures, je retournai chez le Cardinal qui avait déjà préparé sa lettre à Mgr Tarozzi. Me montrant qu'il y avait mis son



Portrait autographié remis au Père par S. S. Léon XIII lui-même,  
après l'audience au 17 Février 1901.





Les Cardinaux protecteurs de l'Œuvre.

sceau, il me dit en riant que ni lui ni moi ne devions voir cette lettre. Je compris qu'il l'avait écrite sous l'inspiration du Bon Dieu et ne voulait point la relire.

« Avant de me congédier et après m'avoir béni, le Cardinal fut très explicite sur son sentiment intime relativement à l'Œuvre sacerdotale ; pesant chacune de ses paroles, il dit : « J'ai beaucoup réfléchi à tout ce que vous m'avez dit. J'ai d'abord été effrayé, car vous entreprenez une Œuvre terrible. Mais j'ai prié, et après avoir causé avec vous et avoir vu tout ce que le Bon Dieu a déjà fait, je crois que l'heure est venue de susciter dans l'Eglise cette Œuvre si nécessaire, qui sera le couronnement de toutes les Œuvres de charité. »

« A Lorette, nous passons la matinée en prière et dans une suave méditation, agenouillés sur le parvis de cette demeure trois fois sainte où vécurent Jésus, Marie, Joseph ! Que de sentiments se pressaient en nos âmes et se traduisaient par nos larmes. Nous baisions ces pierres avec respect ; je me sentais en Dieu. Nous fîmes toucher plusieurs objets aux murs sacrés de la sainte maison.

« Le soir, nous couchions à Ancône, pour nous envoler le lendemain à Rome. »

#### **Mgr Tarozzi.**

« Rome ! J'avais retenu nos chambres chez les Sœurs de la Présentation, via Milazzo. Voulant confier à Jésus notre séjour et nos importants travaux, nous commençons par aller passer une bonne heure à ses pieds à la chapelle.

« Notre première visite fut à Saint-Jean-de-Latran, Eglise Mère de toutes les Eglises, Eglise de

mon Ordination. Je revis avec une vive émotion le chœur, ma place dans les stalles, où j'éprouvai le sentiment si fort de la présence de la Sainte Vierge à ma droite. Quels souvenirs !

« Le 27 décembre, fête de saint Jean l'Évangéliste, j'avais choisi ce jour pour aller voir Mgr Tarozzi au Vatican. On lui remet la lettre du Cardinal Svampa, et après dix minutes, Mgr arrive. Air très bon, doux, pieux, tout intérieur et très surnaturel, il me fit une excellente impression. Comme j'ai béni Jésus d'avoir encore mis sur ma route un tel homme de Dieu ! Mgr communiquera la lettre au Saint-Père. Il fut question d'un Mémoire que je préparerais sur l'Œuvre pour Léon XIII. Auparavant, Mgr le verrait et le corrigerait au besoin. Il me dit que le Pape chargerait peut-être un Cardinal d'examiner la question. Je lui fis observer que mon seul désir était seulement que le Pape connut ma pensée et la bénit.

« Mgr exprima sa confiance dans le succès de l'Œuvre, ajoutant avec une grande impression de piété qu'il y était aussi intéressé que moi.

« Je fus très heureux de cette visite et j'allai à Saint-Pierre remercier Jésus.

« 31 décembre 1900 ! C'est la fin du siècle ! A 11 heures je m'en vais aux pieds de Jésus.

« A minuit, j'ai remercié, j'ai demandé pardon. Je me suis offert à Jésus corps et âme pour son Œuvre d'amour. C'est dans ce siècle qui commence, qui sera le siècle de l'Eucharistie et du Sacerdoce, que l'Œuvre sacerdotale dans ses deux branches verra le jour, grandira, et couvrira le monde.

« Que Jésus me garde sa sainte grâce et me dirige dans ses voies. J'aurai des ennemis, mais je ne crains rien, Jésus est avec moi.

« Je serai accablé de croix, mais Jésus sera ma force, et mon âme débordera d'allégresse au milieu de mes tribulations. L'enfer se soulèvera contre moi et contre mes Œuvres, mais Jésus a vaincu Satan et l'enfer.

« Jésus seul sera mon appui et ma victoire.

« O Jésus, Souverain Prêtre au Saint Sacrement, en Vous je vis, pour Vous je veux mourir !

« Vous seul, ô Jésus, au Saint Sacrement et dans les âmes sacerdotales. »

### **Le Cardinal Vivès.**

« Le 8 janvier, pour la première fois, j'allai voir le Cardinal Vivès, Préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. Je ne pouvais être ni mieux reçu, ni mieux compris. Le Cardinal exprima absolument les mêmes sentiments que j'ai dans l'âme : la foi en cette Œuvre voulue de Dieu, les miséricordes de Jésus envers ses Prêtres, l'amour qu'il faut leur porter, la nécessité d'une Congrégation nouvelle, exclusivement vouée au Clergé. Il voulut que j'aie voir le soir même, Mgr Gennari, Archevêque et Assesseur du Saint-Office.

« Le Cardinal semble faire la chose sienne. Je crois pouvoir compter entièrement sur lui. Il m'a demandé de lui apporter mes Notes<sup>1</sup> et ses dernières paroles après m'avoir béni ont été celles-ci : « Il faut marcher sérieusement, mais quand même vous hâter de commencer cette Œuvre à Paris, pendant que le Cardinal Richard vit encore ».

« Cette visite m'a profondément touché tant j'y vois le doigt de Dieu. Le Cardinal semble avoir été

<sup>1</sup> Notes écrites à Sarcelles.

préparé par Jésus au rôle qu'il va jouer maintenant dans cette grave affaire ; j'en ai l'âme toute remplie de reconnaissance et d'une sainte joie. O mon Dieu, je n'en suis pas digne.

« Les épreuves viendront ensuite, il me faudra payer la bénédiction du Pape. Je suis prêt, ô Jésus, avec votre sainte grâce.

« J'allai donc voir Mgr Gennari, — qui devint Cardinal quelques jours après, — il me laissa exposer mon projet, puis l'approuva entièrement, me répétant à plusieurs reprises que Dieu voulait cette Œuvre, qu'elle était nécessaire et que certainement Léon XIII l'approuverait.

« Voilà un beau couronnement à notre première neuvaine qui se terminait le soir même. Le lendemain, nous en commençons une autre au Saint-Esprit.

« De son côté, Mgr Tarozzi a entretenu le Pape de l'Œuvre et lui a communiqué la lettre du Cardinal Svampa. Le Saint-Père s'est montré aussitôt très favorable et a de suite chargé Mgr Tarozzi et le Cardinal Vivès d'examiner cette grave affaire.

« Vous aurez un mot-écrit du Pape, me dit le Cardinal Vivès ; et si le Pape écrit qu'il approuve et bénit l'Œuvre, laissant à la sagesse et à la prudence du Cardinal de Paris de prendre les moyens les plus sûrs pour en faciliter l'établissement, croyez-vous que cela suffira ? »

« Je ne demande rien d'autre, répondis-je. »

« Venez me voir quand vous voudrez, me dit encore le Cardinal, mais le soir de préférence, afin que nous soyons plus tranquilles. Quelquefois, vous pourrez sortir avec moi en voiture, à l'heure de la promenade, et nous pourrons causer sans être dérangés. »

**La supplique.**

Selon les recommandations du Cardinal Svampa, le Père a préparé sa Supplique au Pape. Il l'a écrite à la chapelle sous le regard de Jésus. Le Cardinal Vivès et Mgr Tarozzi l'ont examinée.

13 février<sup>1</sup> : « Ce matin, Mgr Tarozzi m'attendait et me réservait une des plus grandes joies de ma vie ! Il a communiqué ma Supplique à Léon XIII qui s'est montré très satisfait du fond et de la forme.

« Le Pape a été très content, manifestant sa joie en disant : « Très bien, très bien ».

« De plus, ajouta Mgr, je puis vous dire qu'il est très rare que le Pape approuve aussi totalement une Œuvre. Presque toujours il fait quelques remarques et apporte quelques modifications ; tandis que pour votre Œuvre, le Saint-Père l'a trouvée belle en tous points, et cela dès la première fois que je lui en ai parlé. De plus, vous verrez dans Sa Lettre quels encouragements il vous donne et comment il apprécie l'Œuvre, puisqu'il va jusqu'à indiquer les vertus que devront avoir ceux qui s'y dévoueront. Faites-moi un autre exemplaire de votre Supplique où je copierai également la Lettre du Pape et que je déposerai dans les Archives des Lettres Latines de Sa Sainteté, de sorte que si jamais une contestation s'élevait à ce sujet, on pourrait toujours contrôler le texte dans les Archives vaticanes ».

« J'étais vraiment heureux de marcher ainsi pas à pas sous l'œil vigilant et paternel du Vicaire de Jésus-Christ.

« L'Œuvre de Jésus sera inscrite à son aurore dans les Archives les plus vénérables du monde.

---

<sup>1</sup> Journal de la Fondation.

comme elle l'est déjà au ciel au-dessus des trônes réservés aux élus de la chère Congrégation de l'avenir.

« Le soir, j'étais chez le Cardinal Vivès. Nous causâmes une grosse heure de spiritualité, de l'amour du Bon Dieu, de Jésus à faire connaître et à faire aimer aux âmes, surtout aux Prêtres. Le Cardinal a absolument la doctrine du Vénérable Père Eymard sur l'amour. De plus, nous avons, d'une manière frappante, les mêmes vues, le même esprit, la même méthode de spiritualité. Je me demande si j'ai jamais rencontré quelqu'un qui me comprenne autant.

« Parlez de Jésus, de son amour, me disait-il, nommez-Le, ayez toujours son Nom dans la bouche. Saint Paul l'a bien prononcé quatre cents fois dans ses Epîtres. « Soyez tout d'amour », et il ajoutait en souriant : « Soyez du sucre, il faut qu'on vous mange ».

## CHAPITRE II

# LES BÉNÉDICTIONS DU VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST (1901)

### Aux pieds de Léon XIII.

17 février 1901 ! « Grand jour ! Jour longtemps désiré, mais plus beau et plus lumineux que je ne l'avais rêvé. Mes espérances devaient être dépassées. La bénédiction du ciel par le Vicaire de Jésus-Christ devait descendre plus abondante et plus solennelle encore sur ma pauvre tête et sur l'Œuvre bénie qui en ce jour allait recevoir une consécration officielle et solennelle.

« A 10 heures nous<sup>1</sup> étions au Vatican. Léon XIII avait déjà demandé à ses camériers si nous étions arrivés. Il s'était fait revêtir de son grand manteau rouge de cérémonie en disant : « Je veux donner de la solennité à cette audience ».

« Dès que je fus à ses pieds, le Saint-Père me parla longtemps des Prêtres, de leur mission dans le monde, de leurs besoins, avec un accent que je n'oublierai jamais. Il exprima sa grande consolation de voir que nous allions faire en France cette Œuvre si nécessaire. Faisant des vœux pour son plein succès et songeant à sa réalisation prochaine,

---

<sup>1</sup> Le Frère et la Sœur.



le Pape demanda : « Avez-vous des ressources pour commencer votre Œuvre ? — Non, Très Saint-Père, je n'ai rien. J'ai une maison à ma disposition, près de Paris, mais je n'ai aucune ressource ».

Léon XIII devint pensif, et après une pause : « Mais il faut beaucoup de ressources pour une Œuvre semblable : ce n'est pas tout d'avoir une maison, il faut la meubler, etc... — Oui, Très Saint-Père, il me faudra une vingtaine de mille francs pour commencer, mais je compte exclusivement sur la divine Providence qui m'enverra ce qui me sera nécessaire. J'ai en cela une absolue confiance. — Si vous avez une telle confiance, reprit Léon XIII, oui, oui, le Bon Dieu vous aidera et vous trouverez en France les ressources qui vous seront nécessaires ».

« Il m'è parla de la grande charité de la France, de la large part qu'elle avait dans le denier de Saint-Pierre. Et, prenant ma Supplique sur une petite table qu'il avait à sa droite, il dit en souriant et en me faisant comprendre quelle faveur il me faisait : « Nous avons préparé le Rescrit, et je l'ai signé de ma main ». Il me montra le Rescrit et sa signature. Le rapprochant alors de ses yeux à une très faible distance, le Saint-Père le lut tout entier, très lentement, me regardant à tous les trois ou quatre mots et me fixant dans les yeux, appuyant sur certains mots pour m'en faire mieux comprendre le sens par ses gestes et inflexions de voix.

« Je le regardais avec amour, fixant mon regard dans le sien, me contentant de faire des signes de la tête, lorsqu'il semblait chercher sur ma figure un signe d'approbation. Je le regardai d'ail-

leurs ainsi tout le temps de l'audience. Ce fut pour moi comme une visite au Saint Sacrement, tant je voyais en son auguste personne Notre-Seigneur-Jésus-Christ Lui-même. Je me sentais calme, paisible et heureux comme au pied du tabernacle. Mon attitude, (j'étais à genoux), répondait pleinement aux sentiments de mon âme.

« Quand le Saint-Père consacra de son Autorité suprême le Nom de la future Congrégation, par l'appellation de « *Fraternité Sacerdotale* », je fus saintement joyeux. Après avoir lu tout le Rescrit, le Saint-Père me le mit entre les mains, puis me regardant avec une bonté touchante, il me dit en souriant : « Eh bien, êtes-vous content ? »

« Très Saint-Père, je suis heureux, je vous remercie de toute mon âme. Votre auguste bénédiction sera pour moi une force nouvelle et assurera ma persévérance dans l'établissement de cette Œuvre sacerdotale, qui reçoit à cette heure l'Approbation Apostolique.

« Je portai le Rescrit à mes lèvres et baisai avec respect et reconnaissance la signature du Vicaire de Jésus-Christ. Léon XIII paraissait tout aussi heureux que moi, ajoutant : « Je prierai pour vous, et je causerai souvent de votre Œuvre avec le Cardinal Vivès. Il faudra écrire souvent au Cardinal Vivès et le tenir au courant de tout ce que vous ferez, et il me le dira ».

« Le Saint-Père me dit ensuite : « Vous avez une sœur ? et en même temps il touchait un bouton électrique : « Faltes entrer la sorella », dit-il au camérier qui se présenta. Pendant qu'elle s'avancait, il lui disait en faisant signe de la main : « Approchez, approchez ». Lui ayant présenté sa

main à baiser, il lui demanda : « Que voulez-vous, mon enfant ? — La volonté du Bon Dieu, Très Saint-Père. — La volonté du Bon Dieu, répéta-t-il lentement en se renvoyant en arrière sur son fauteuil. Puis en me regardant : « Est-ce la dernière de vos sœurs ? — Très Saint-Père, c'est la dernière de quinze enfants, elle est consacrée au Saint Sacrement ; depuis l'âge de seize ans elle a fait vœu de virginité, elle s'est vouée à l'Œuvre sacerdotale que Jésus m'a inspirée et que Votre Sainteté vient de bénir et d'approuver ; elle voudrait consacrer sa vie, en compagnie d'autres pieuses âmes, à la prière et à l'immolation pour la sanctification des Prêtres. Ces âmes vivant de sacrifice se consacraient en outre au travail manuel par la confection des ornements, linges, vêtements, pour l'entretien des maisons sacerdotales.

« Et le Saint-Père donna de nouvelles marques d'approbation. Puis, se tournant vers la petite sœur : « Vous voulez, dit-il, vous consacrer à cette Œuvre ? — Oui, Très Saint-Père, c'est tout mon désir depuis des années. — Alors vous ne voulez ni du monde, ni du mariage ? — Non, Très Saint-Père. Rien que le Bon Dieu ».

« Le Saint-Père sourit alors et leva les yeux au ciel ; sa figure était rayonnante et il répétait : « Rien que le Bon Dieu, c'est si beau ! »

« Pendant tout ce temps, il tenait sa main droite sur la tête de la petite sœur ou sur son épaule, ou sur ses mains. Il était touchant de paternité et de tendresse. Le Saint-Père me demanda si j'allais maintenant quitter Rome. « Pas encore, Très Saint-Père, je voudrais y rester pour travailler mes Constitutions et les soumettre à son Eminence le

Cardinal Vivès. — Très bien. Restez à Rome tout le temps que vous voudrez pour travailler vos Constitutions ».

« Puis le Saint-Père nous bénit tous deux, ajoutant ces mémorables paroles qui sont la consécration la plus officielle des deux Œuvres dont Jésus me demande l'établissement : « Je viens de donner une grande mission à votre frère, (dit-il en me regardant, puis se tournant vers elle) et à vous, je vous donne une petite mission. Accomplissez-la fidèlement, comme lui devra l'accomplir fidèlement ».

« En nous retirant, nous entendions Sa Sainteté nous répéter : « Adieu ! adieu ! ».

« J'étais resté quarante-cinq minutes avec le Saint-Père dont trente-cinq seul. Quelle consécration, mon Dieu, de la pure et surnaturelle affection qui nous unit, ma sœur et moi ! Quelle lumière jetée sur notre vie à tous deux ! Quel splendide couronnement de tout un passé annonçant un si sublime avenir ! C'est le sceau posé solennellement sur nos âmes, unissant le passé et l'avenir et nous confondant dans une même mission pour la gloire de Jésus et la sanctification de ses Prêtres.

« Une fois de plus, c'est bien visible que Jésus ne trompe pas et ne peut tromper. Comment après cela crier encore à l'imagination, aux illusions, aux utopies, à l'hallucination ! Jésus aurait-Il fait tant de choses, si cette Œuvre n'était pas absolument voulue de Lui ? Ma misère et mon indignité demeurent ; oui, et je le comprends plus que qui que ce soit ; mais la volonté de Jésus sur son Œuvre est évidente, — et d'autant plus évidente que l'instrument est plus misérable. Il va falloir souffrir et faire face aux obstacles et aux épreuves

de tous genres que l'enfer va susciter. Ne craignons rien, Jésus est avec nous ; mais soyons fermes, courageux, magnanimes, tout de feu pour Jésus et ses Prêtres ! C'est le sang qui consacre les victimes. »

### **Sainte Joie.**

Ce grand jour est pour le Fondateur celui d'une radieuse Pentecôte. Voyons comment il en parle encore après vingt-six ans : « Entendez-la cette parole, messagère des volontés divines et gravez-la dans votre cœur, écrit-il à ses fils, le 17 février 1927. Quel programme, et quelle parole autorisée que celle-là ! Quel langage sous la plume d'un Pape ! Quelle authenticité donnée à notre naissance ! Quelle sécurité d'avenir ! Quel gage de fécondité !

« A l'origine, un sceau quasi divin est mis sur notre Œuvre. Au lieu d'un ange, Jésus nous envoie son Vicaire pour nous exprimer ses volontés et nous prendre en quelque sorte par la main, afin de nous introduire officiellement dans la voie royale de l'amour et du sacrifice au service des Prêtres.

« La parole du Pape est la voix céleste qui devra toujours dominer les bruits de la terre et la clameur de nos ennemis ; l'étoile étincelante qui devra sans cesse briller à notre firmament en perçant les nuages amoncelés des misères et des épreuves d'ici-bas ; le labarum qui devra nous rendre intrépides dans les difficultés et les contradictions inévitables d'une Œuvre aussi sainte et aussi délicate que la nôtre.

« Le Pape semble tenir l'étendard des volontés divines et marcher devant nous pour nous aguerrir au combat et nous porter à l'assaut de tous les obstacles et de tous les périls qui s'opposent à la

sanctification et au salut des Prêtres. Jésus les aime, le Pape nous le crie. Jésus veut les sauver, le Pape nous supplie d'y travailler sans relâche. Jésus les veut saints, le Pape nous consacre à la vie d'amour crucifié qui fera de nous des victimes et, par nos immolations d'amour, des sauveurs d'âmes sacerdotales. »

Les jours qui suivirent cet inoubliable 17 février 1901, on vit souvent le Père en prière dans la Basilique Vaticane ou en adorations prolongées à Saint-Claude<sup>1</sup>. Il grava dans son âme les paroles du Rescrit, et les apprit par cœur. A la demande du Cardinal Vivès, il fit imprimer le précieux document à la typographie secrète du Vatican, en envoya des copies à tous les personnages intéressés.

« Votre Œuvre, me dit le Cardinal Vivès, dans ses deux branches, est fondée aujourd'hui ; le Pape les a fondées et vous devez célébrer solennellement chaque année dans vos Maisons ce jour anniversaire ».

« Mgr Tarozzi m'exprima la joie de Léon XIII. De lui-même, le Pape rappelait encore le souvenir de l'audience un mois après. Il était tout joyeux en parlant de nous, préoccupé de nous faire plaisir, nous faisant préparer son portrait à l'huile pour nous en gratifier. Ce qui l'a frappé, c'est que nous ne voyons tous deux que le bon Dieu et que nous ne voulons que sa gloire. Puisse Jésus nous faire la grâce de toujours vivre ainsi.

« Mgr Gennari, fait Cardinal, homme de Dieu, très surnaturel, doux et bon, me dit : « Il est évident que le Saint-Esprit a inspiré et éclairé le Saint-Père, que le bon Dieu vous a choisi et que

<sup>1</sup> Eglise des Pères du T.S. Sacrement, à Rome.

ette Congrégation fera un bien immense dans l'Eglise ».

Pr. Le Cardinal Richard me fait écrire : « Je m'occuperai du projet du bon Père Prévost quand il sera arrivé à Paris, et ferai de mon mieux pour aider à répondre au désir du bon Pape Léon XIII ».

C. « Le Cardinal Svampa écrit : « que le Saint-Père lui a clairement fait entendre qu'il avait confiance dans le succès de la nouvelle Institution », et il ajoute en faisant allusion à l'accueil favorable du Cardinal de Paris « que l'on peut considérer cette aurore naissante comme devant être suivie d'un beau soleil de charité et de sanctification ». En souriant, il disait : « Vous avez fait dix mille lieues en deux minutes ».

« M. Guérin, de Lisieux, m'écrit une lettre digne d'un Père de l'Eglise. Il remercie le Seigneur avec effusion pour les grandes bénédictions reçues et prie tous les jours pour l'Œuvre.

« Mgr Bruchési se réjouit. Il trouve tout cela vraiment providentiel et me fait des vœux de succès.

« M. Lepoupon, directeur du Séminaire de Philosophie à Montréal, à la réception de ma lettre lui annonçant l'approbation du Pape, fait chanter un Magnificat à la chapelle par toute sa communauté.

« Mgr Cloutier, Evêque des Trois-Rivières, au Canada, à qui je faisais une visite le lendemain de l'audience, s'intéressa vivement, me manifestant son désir de me voir fonder une Maison dans son diocèse. Il désire suivre la marche de l'Œuvre.

« En haut lieu au Canada, on pense à une Maison de l'Œuvre à Montréal, tout le clergé est sympathique. Il me semble que nous sommes destinés à

couvrir le monde. Il y a des Prêtres partout. Nous serons grands par Jésus Souverain Prêtre, par Sacerdoce auquel nous sommes consacrés, par notre amour et notre dévouement pour les chers Prêtres de Jésus.

« Soyons fidèles à notre sublime vocation, et Jésus fera par nous des merveilles. Restons toujours dépendants dans ses mains, consomons-nous d'amour pour Lui, aimons passionnément les Prêtres, et Jésus agira, fécondera, universalisera.

« Avant tout, soyons des saints par l'amour et l'esprit d'immolation, et tout le reste nous sera donné par surcroît.

« O mon Jésus, remplissez-moi de votre esprit. Que je ne parle, ne pense, ne désire, n'agisse que par Vous, en Vous, pour Vous. »

#### **Jusqu'à la mort.**

C'est le jour du Jeudi-Saint, 4 avril 1901, au Vatican, dans le petit Oratoire de Mgr Tarozzi, entre les mains du Cardinal Vivès, représentant le Pape, qu'il se consacre officiellement à sa nouvelle vocation.

Ce matin-là, le Père avait obtenu le privilège de célébrer la sainte messe et de communier sa sœur dans la chapelle privée de Mgr Tarozzi. Ce sanctuaire allait devenir le berceau de la Congrégation naissante.

« Que de choses je dis à Jésus pendant cette messe servie par Monseigneur !

« La messe terminée, le Cardinal Vivès venu exprès pour cette cérémonie, monta à l'autel revêtu du surplis et de l'étole et reçut nos engagements.



« Je lus le premier, à genoux, ma consécration dans laquelle je me redonnais à Jésus Souverain être, par les mains de Marie, Reine du Clergé de Saint Joseph, Père nourricier du Prêtre Eternel, pour travailler jusqu'à ma mort au bien, au salut et à la sanctification des Prêtres dans la Congrégation que le Souverain Pontife venait de fonder. Ma sœur vint ensuite pour les Oblates du Saint Sacrement, puis un troisième qui abandonna quelques jours après.

« Durant ces instants solennels, l'angélique Mgr Tarozzi, le front incliné, les mains jointes sur sa poitrine, était perdu dans une céleste oraison. Le Père Rupert, secrétaire de Son Eminence, prosterné de l'autre côté de l'autel, priait.

« Le Cardinal nous adressa une touchante allocution, rappelant nos obligations sacrées : Que nous devons être des âmes eucharistiques et d'une grande humilité. « Mieux vaut, dit-il, être un moucheron en faisant la volonté du bon Dieu qu'un séraphin du ciel en dehors de cette volonté ». Et encore : « Nous sommes comme des bâtons que le bon Dieu habille de ses grâces, et souvent le bâton est piqué ou pourri ». Il nous exhorta à être très dévoués aux Prêtres, pleins d'amour pour le Pape et d'une grande soumission à tous les conseils qui nous viendraient de Rome, disant que la Consécration que nous allions refaire tout à l'heure à Saint-Pierre devait avoir ce caractère de nous fonder sur la Papauté. »

Les jours suivants, le Père fit plusieurs visites de propagande, une conférence aux élèves du Collège canadien, et se préoccupa des ressources. Sur la recommandation du Cardinal Vivès, il tendra la main à la Grande Chartreuse. Mgr Tiberghien lui

Cénacle Saint-Joseph  
à La Malmaison (S.-&-O.)



Cénacle de la Reine du Clergé à Paris  
(Maison-Mère de la fondation).



Morr Jourdan de la Passardière en visite à La Malmaison.

donnera 1.000 francs. « Premier grand don, note-t-il, une pierre de fondation. J'étais tout heureux à la pensée que c'était pour les Prêtres ! »

**Premiers abandons.**

« Le premier compagnon consacré avec moi au Vatican vacille, doute, puis renonce. Je prie pour lui, le cœur plein de larmes. Mais je veux tout ce que Jésus voudra. Cela me fait entrevoir ce par quoi il me faudra passer dans l'avenir.

« Je serais seul, sans un sou, sans un ami que je serais encore heureux et que je ne broncherais jamais. Dieu me préserve des demi-vocations, des âmes à moitié données et livrées, pour qui Jésus et ses Prêtres ne remplacent pas absolument tout. « Voyez-vous, me dit le Cardinal, c'est comme des os qui ne sont pas à leur place, ça vous fait toujours mal ».

« Je reçois beaucoup de belles lettres au sujet de l'Œuvre. Par ailleurs, plusieurs vocations de Prêtres sur lesquels je comptais plus ou moins me font défaut. Les uns ont des empêchements réels, les autres semblent moins décidés qu'auparavant. On dirait que le bon Dieu a voulu qu'ils soient si catégoriques dans leur dire au commencement pour que je puisse compter sur quelques vocations ; et j'en suis maintenant à me demander si Jésus ne permettra pas que les premiers n'arrivent pas au port et soient remplacés par d'autres sur lesquels je n'ai point compté, mais qu'Il connaît Lui et qu'Il a choisis dans son amour. Ceci me frappe, mais je ne veux que ce que Jésus veut. Je n'ai pas l'ombre d'un désir en dehors des siens.

« Je fis remarquer au Cardinal que je me trouvais seul de mon côté et que ma sœur était seule

du sien. « Vous en aurez trop de vocations, me dit-il ; il faut que vous en perdiez, surtout au commencement ».

« Chaque jour, dès le mois d'avril 1901, à côté des bénédictions, viennent les épreuves ; naufrage, abandon, éloignement d'âmes sur qui j'aurais pu fonder des espérances. Une est hésitante : je lui rends sa liberté. Une autre m'avait promis son assistance ; elle était prête à me donner un million et demi avant que je vienne à Rome. Elle m'écrit le 7 mars « de ne plus compter sur elle dans l'avenir ». Elle ne se croit plus appelée, c'est un adieu. Jésus le veut. Je le bénis de cette nouvelle croix. Des ennemis l'ont influencée, puis illusionnée, trompée et enfin indisposée contre moi. Ainsi des hommes ! Mon Dieu, Vous seul, et cela me suffit ! »

#### **Les Constitutions.**

Le 20 avril 1901, le Père, en compagnie de sa sœur, arrive à Frascati pour y travailler dans la solitude durant cinq semaines aux Constitutions des deux Œuvres.

Il a obtenu la permission de loger dans une pauvre habitation abandonnée, non loin du Palais Rasponi, dans le parc de la magnifique villa Aldobrandini.

« Il y avait quatorze ans, raconte-t-il, que je n'avais revu ces lieux pleins de charme et de doux souvenirs. La nature est grandiose ! Les bois, les vignes, les champs d'oliviers, les pâturages avec leurs troupeaux de brebis, les concerts de milliers d'oiseaux, les fleurs, le beau soleil, et le ciel bleu avec le vent dans les grands arbres, la solitude, le calme, la paix.

« On vient nous ouvrir la maison. Nous y trouvons une table et une moitié de lit. Nous prenons une paille à Rasponi. La femme du garde nous prête des draps, couvertures et essuie-mains ; en une demi-heure, nous avons deux chambres meublées.

« Je m'entends avec cette brave femme pour qu'elle nous apporte nos repas trois fois par jour, à raison de 5 francs. A 6 heures, nous étions installés dans notre solitude que nous avons surnommée « l'ermitage de la paix ». Nous y vivons comme des solitaires, travaillant, priant, chantant des cantiques, tout d'amour, contemplant et méditant.

« Nous ne voyons personne et personne ne nous voit. Le matin, je vais dire la sainte messe au château ; nous revenons en disant le premier chapelet de notre Rosaire. Nos repas champêtres sont meilleurs que ceux des rois. La nature nous fait extraordinairement aimer le bon Dieu.

« Nous avons découvert dans une charmille, à sept minutes de notre ermitage, une statue en faïence de Notre-Dame du Bon Conseil. Nous y allons deux fois par jour prier et chanter des cantiques. Nous faisons notre lecture spirituelle en nous délectant dans la vie et les suaves poésies de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais il nous manque le Très Saint Sacrement, et quel vide ! Nous L'adorons de loin ! »

28 avril : « Je travaille activement sans perdre un instant. Jésus m'assiste. Je le sens près de moi. La solitude m'est toute une prière. Je supplie Jésus de bénir mon travail, mieux son travail, car que suis-je pour faire d'aussi grandes choses ? Lui seul peut m'éclairer, me guider, me permettre de faire

déjà donnés.

« Nous sommes revenus à Rome à midi, le jour de la Pentecôte. Nous avons chanté une dernière fois à la Sainte Vierge, comme chaque matin : « Je te bénis, douce Vierge Marie. Ah ! bénis-nous de ta divine Main ! » et un peu émus, après avoir fleuri son image nous nous étions éloignés. Dans la matinée, j'avais fait disparaître ma longue barbe que j'avais laissée pousser afin de gagner du temps. Quel souvenir embaumé que ces cinq semaines de paix et de douce solitude !

« J'allai porter mes Constitutions à Saint-Pierre, au Très Saint Sacrement d'abord, à la Confession ensuite. Un jour de Pentecôte, offrir les Constitutions à Jésus Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement et les déposer auprès du tombeau du Chef des

son Œuvre. Je Le prie encore de bénir et de donner à l'avance ses grâces à tous ceux qui deviendront dans l'avenir les enfants de son Œuvre Sacerdotale, et devront trouver dans le livre des Constitutions leur Evangile vivant et le code de leur perfection. Que tous ne vivent que d'amour pour Jésus et pour les Prêtres !

« Nous gelons parfois, nous mangeons à la façon des paysans, nous buvons de la bonne eau de source, nous humons du bon air à pleins poumons, nous chantons dans notre âme avec les petits oiseaux qui nous réveillent dès 4 heures du matin. Nous faisons descendre le ciel dans notre cœur en contemplant la voûte étoilée. Tout nous fait prier, aimer et bénir Jésus.

« La Très Sainte Vierge a sa grande part, nous l'aimons tant !

Le 5 mai : « Je termine les Constitutions de la Fraternité Sacerdotale. Nous récitons un bon Magnificat et nous en commençons la lecture.

Pourrais tant voulu inaugurer l'Œuvre à Paris

Apôtres, afin de les appuyer en quelque sorte sur l'Eglise et sur l'autorité du Souverain Pontife, quelle grâce ! Le Saint-Esprit aura ainsi une plus grande part dans les fondements de l'Œuvre Sacerdotale : les Constitutions. »

« Câteries du bon Dieu ». »

3 juin 1901 : « Au sujet de la messe dans la chapelle du Pape, j'espérais peu, tant cette faveur est extraordinaire. Dès que Mgr Tarozzi eut parlé de la chose à Léon XIII, le Pape en a été très content. Il a permis que la petite sœur Agnès de Jésus assiste, se chargeant lui-même de prévenir son chapelain, qui y dira la messe avant moi, afin que je puisse la célébrer à 8 heures.

« Je regarde cette faveur insigne comme une grande grâce et particulièrement le 5 juin, jour anniversaire de ma Première Messe ; j'en remercie Jésus de toute mon âme. »

5 juin : « A 7 heures, nous partions pour le Vatican. Nous montâmes aussitôt jusque dans la salle des Tapisseries, à côté de la chapelle du Pape. Mgr Marsolini, chapelain de Léon XIII, y achevait sa messe. On nous y introduisit ensuite. J'ai beaucoup prié pour Léon XIII et l'Eglise.

« A la fin de notre action de grâces, tous deux agenouillés sur le marchepied de l'autel, nous avons fait les prières de l'Œuvre et la consécration à Jésus Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement.

« Un Camérier secret nous fit visiter les appartements du Pape ; tout à coup il nous dit : « Quelle faveur extraordinaire vous avez eue de dire la messe dans la chapelle du Pape ! C'est là une chose très rare et très difficile ! ».

« On vient nous ouvrir la maison. Nous y trouvons une table et une moitié de lit. Nous prenons une paille à Rasponi. La femme du garde nous prête des draps, couvertures et essuie-mains ; en une demi-heure, nous avons deux chambres meublées.

« Je m'entends avec cette brave femme pour qu'elle nous apporte nos repas trois fois par jour, à raison de 5 francs. A 6 heures, nous étions installés dans notre solitude que nous avons surnommée « l'ermitage de la paix ». Nous y vivons comme des solitaires, travaillant, priant, chantant des cantiques, tout d'amour, contemplant et méditant.

« Nous ne voyons personne et personne ne nous voit. Le matin, je vais dire la sainte messe au château ; nous revenons en disant le premier chapelet de notre Rosaire. Nos repas champêtres sont meilleurs que ceux des rois. La nature nous fait extraordinairement aimer le bon Dieu.

« Nous avons découvert dans une charmille, à sept minutes de notre ermitage, une statue en faïence de Notre-Dame du Bon Conseil. Nous y allons deux fois par jour prier et chanter des cantiques. Nous faisons notre lecture spirituelle en nous délectant dans la vie et les suaves poésies de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais il nous manque le Très Saint Sacrement, et quel vide ! Nous L'adorons de loin ! »

28 avril : « Je travaille activement sans perdre un instant. Jésus m'assiste. Je le sens près de moi. La solitude m'est toute une prière. Je supplie Jésus de bénir mon travail, mieux son travail, car que suis-je pour faire d'aussi grandes choses ? Lui seul peut m'éclairer, me guider, me permettre de faire



son Œuvre. Je Le prie encore de bénir et de donner à l'avance ses grâces à tous ceux qui deviendront dans l'avenir les enfants de son Œuvre Sacerdotale, et devront trouver dans le livre des Constitutions leur Evangile vivant et le code de leur perfection. Que tous ne vivent que d'amour pour Jésus et pour les Prêtres !

« Nous gelons parfois, nous mangeons à la façon des paysans, nous buvons de la bonne eau de source, nous humons du bon air à pleins poumons, nous chantons dans notre âme avec les petits oiseaux qui nous réveillent dès 4 heures du matin. Nous faisons descendre le ciel dans notre cœur en contemplant la voûte étoilée. Tout nous fait prier, aimer et bénir Jésus.

« La Très Sainte Vierge a sa grande part, nous l'aimons tant !

Le 5 mai : « Je termine les Constitutions de la Fraternité Sacerdotale. Nous récitons un bon Magnificat et nous en commençons la lecture.

« J'aurais tant voulu inaugurer l'Œuvre à Paris dans le mois de la Sainte Vierge ! Mais je crois que Jésus me demande de faire, avant tout, le travail complet des deux Constitutions. Le Cardinal me fait écrire que « je ne dois pas descendre de mon Sinaï sans avoir les deux Tables ».

« Le 9 mai, je commence mes pieux pèlerinages à la chapelle des Capucins pour corriger aux pieds de Jésus mon travail. De 9 heures 1/4 à midi 3/4, j'oublie la terre et me plonge en Jésus. On faisait le lavage de la chapelle. N'importe, je m'installe dans le sanctuaire, sur le marche-pied de l'autel de saint Joseph, et malgré le tapage que devaient faire ces dix ou douze religieux lavant et frottant, je n'entends plus rien.

« J'ai essayé de laisser passer Jésus en moi. J'espère qu'il aura guidé mon crayon, tout autant qu'il remplissait mon esprit et mon cœur.

« La petite sœur Agnès de Jésus<sup>1</sup> commence à les transcrire dans un cahier pendant que j'entreprends les Constitutions des Oblates.

Le 24 mai : « Nous partirons demain après cinq semaines d'heureux séjour loin du monde, dans la prière, la solitude, et la paix.

« Nous avons souvent donné l'aumône et fait du bien aux pauvres gens. Les bergers de la montagne nous connaissent tous. Une fois nous avons voulu les régaler. Je suis allé à Frascati acheter diverses choses pour eux : des œufs cuits, biscuits, fruits, du vin et même du tabac. C'était charmant de voir leur joie. Ils nous montraient à l'envi les chapelets, médailles et images que nous leur avons déjà donnés.

« Nous sommes revenus à Rome à midi, le jour de la Pentecôte. Nous avons chanté une dernière fois à la Sainte Vierge, comme chaque matin : « Je te bénis, douce Vierge Marie. Ah ! bénis-nous de ta divine Main ! » et un peu émus, après avoir fleuri son image nous nous étions éloignés. Dans la matinée, j'avais fait disparaître ma longue barbe que j'avais laissée pousser afin de gagner du temps. Quel souvenir embaumé que ces cinq semaines de paix et de douce solitude !

« J'allai porter mes Constitutions à Saint-Pierre, au Très Saint Sacrement d'abord, à la Confession ensuite. Un jour de Pentecôte, offrir les Constitutions à Jésus Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement et les déposer auprès du tombeau du Chef des

<sup>1</sup> Nom de religieuse de sa sœur.

Apôtres, afin de les appuyer en quelque sorte sur l'Eglise et sur l'autorité du Souverain Pontife, quelle grâce ! Le Saint-Esprit aura ainsi une plus grande part dans les fondements de l'Œuvre Sacerdotale : les Constitutions. »

« Câteries du bon Dieu ». <sup>1</sup>

3 juin 1901 : « Au sujet de la messe dans la chapelle du Pape, j'espérais peu, tant cette faveur est extraordinaire. Dès que Mgr Tarozzi eut parlé de la chose à Léon XIII, le Pape en a été très content. Il a permis que la petite sœur Agnès de Jésus assiste, se chargeant lui-même de prévenir son chapelain, qui y dira la messe avant moi, afin que je puisse la célébrer à 8 heures.

« Je regarde cette faveur insigne comme une grande grâce et particulièrement le 5 juin, jour anniversaire de ma Première Messe ; j'en remercie Jésus de toute mon âme. »

5 juin : « A 7 heures, nous partions pour le Vatican. Nous montâmes aussitôt jusque dans la salle des Tapisseries, à côté de la chapelle du Pape. Mgr Marsolini, chapelain de Léon XIII, y achevait sa messe. On nous y introduisit ensuite. J'ai beaucoup prié pour Léon XIII et l'Eglise.

« A la fin de notre action de grâces, tous deux agenouillés sur le marchepied de l'autel, nous avons fait les prières de l'Œuvre et la consécration à Jésus Souverain Prêtre au Très Saint Sacrement.

« Un Camérier secret nous fit visiter les appartements du Pape ; tout à coup il nous dit : « Quelle faveur extraordinaire vous avez eue de dire la messe dans la chapelle du Pape ! C'est là une chose très rare et très difficile ! ».

---

<sup>1</sup> Journal de la Fondation.

« Voilà les gâteries du bon Dieu. Mais ce n'est pas perdu ; car mon amour pour le Pape et pour l'Eglise a reçu ce matin un accroissement nouveau.

« Nous allâmes ensuite à Saint-Pierre. Il me semble que toute l'Eglise est là ! J'y passerais des jours et des semaines. En y entrant, je me sens aussitôt recueilli et mon âme monte vers Dieu. »

17 juin : « Messe à Saint-Pierre, à l'autel du Saint Sacrement. J'étais heureux et ému. J'aime tant Saint-Pierre. J'y vivrais et j'y mourrais ! »

6 juillet : « Mgr Tarozzi me remit le portrait de Léon XIII. Le Pape y a écrit son nom d'une main tremblante. Quel précieux souvenir ! et quelle nouvelle marque d'intérêt et de bienveillance pour l'Œuvre de la part du Vicaire de Jésus-Christ !

« Nous fîmes différents pèlerinages : à Notre-Dame de Pompéi, au Mont-Cassin, sur la tombe de saint Benoît et de sainte Scholastique, à saint Louis de Gonzague, à Assise. Quelle pure joie nous avons goûtée dans ce lieu béni ! Tout y parle du séraphique saint François.

« Au retour, j'avais une lettre de Mgr Tarozzi, du 14 juillet, qui me disait : « Le Saint-Père consent volontiers à ce que l'Eminentissime Cardinal Vivès bénisse et impose l'Habit religieux à la première Oblate du Très Saint Sacrement, de la manière et dans le temps que, dans sa prudence, il jugera le plus opportun ».

« C'était le couronnement ! l'accomplissement de nos plus chers désirs. Le Pape lui-même entrait dans ces détails ! A vrai dire, je n'en revenais pas. Le Cardinal Vivès passa par les mêmes sentiments lorsqu'il prit connaissance de cette carte, il ne put s'empêcher de dire : « Vous êtes les enfants gâtés du bon Jésus. Comme vous devez être heu-

reux ! » Il était rayonnant ; il comprenait notre joie et il était touché de cette bonté toute paternelle de Léon XIII pour nous. Il ne cessait de dire : « C'est extraordinaire ! ».

« Nous réglâmes aussitôt le jour et les points importants de la Vêture. Ne trouvant point de fête de la Sainte Vierge, nous choisîmes le 26, fête de sainte Anne.

« La chapelle du Collège Canadien fut proposée pour la cérémonie. Le Supérieur du Collège, M. Clapin, se montra heureux de notre choix, se réjouissant à l'avance de recevoir le saint Cardinal Vivès.

« Je reçois une lettre du cher abbé Darracq. Son Directeur lui a écrit : « Dieu vous appelle à la vie religieuse. Il vous a fait attendre jusqu'à présent parce qu'il vous voulait dans la Fraternité Sacerdotale. Entrez sans crainte dans cette Congrégation. Allez travailler à cette Œuvre que j'appelle admirable. Elle est destinée à régénérer l'esprit de tout le Clergé ».

« Voilà enfin ma première vocation libre ! Merci, mon Dieu. Faites que ce soit un saint ! »

#### **Vêture de la Première Oblate.**

« 26 juillet 1901 ! C'est le grand jour de la vêture de la première Oblate du Très Saint Sacrement, à Rome, des mains du Cardinal Vivès, avec l'autorisation du Pape ! Et cette première Oblate, c'est ma petite sœur, plutôt mon enfant que j'ai donnée à Jésus il y a onze ans, qui a grandi dans cette espérance, qui a eu sa part de persécutions et d'épreuves pour rester fidèle à sa vocation, qui a partagé ma vie depuis six ans et qui aujourd'hui va recevoir dans sa personne l'immense bénédiction que Jésus

accorde à l'Œuvre pour laquelle j'ai tant souffert !  
Comme Dieu est mystérieux dans ses voies et  
admirable dans ses Œuvres !

« Nous n'osions tant espérer, ô Jésus, nous  
craignons de trop demander ; alors nous nous  
sommes abandonnés, laissant les événements mani-  
fester votre volonté, et Vous nous avez donné tout  
ce que nous avons désiré. Vous semblez avoir pris  
à cœur, depuis que nous sommes dans la Ville  
Eternelle, de nous exaucer dans le moindre de nos  
désirs ; il n'y en a aucun que Vous n'ayiez réalisé.  
Nous reconnaissons que c'est sans aucun mérite  
de notre part. C'est l'Œuvre que vous bénissez en  
nous ; mais l'Œuvre, c'est notre vie, notre unique  
passion, bénir l'Œuvre, c'est nous bénir ; et pour  
nous, aimer l'Œuvre, c'est Vous aimer !

« La cérémonie eut lieu à 6 heures de l'après-  
midi. Le Cardinal avait amené son Maître de  
Cérémonies en soutane de soie violette, et son  
camérier en cravate blanche, comme pour les  
grandes circonstances. Le Père Pie de Langogne,  
Capucin, grand ami du Cardinal, confesseur de  
sœur Agnès de Jésus qui l'avait invité, était déjà  
arrivé. Le Père Rupert, la Supérieure des Sœurs  
Adoratrices Espagnoles et la Sœur Casta, cousine  
du Cardinal, ainsi que M. Clapin, étaient aussi  
présents.

« La petite sœur prit place sur un prie-Dieu près  
du sanctuaire. Elle était en robe blanche, portait  
un long voile blanc et avait sur la tête une jolie  
couronne blanche de roses et de lys : tout parlait  
de virginité. Le Cardinal agenouillé devant l'autel  
récita le « Veni Creator » alternant avec l'assis-  
tance. Il monta ensuite à l'autel pour y bénir  
l'habit, le voile, l'anneau et la couronne d'épines

posés dans des plateaux d'argent. Je l'assistais  
mon Maître de cérémonies.

Eminence vint ensuite s'asseoir dans un  
faux tabernacle au bas des degrés de l'autel, et adressa la  
parole à la jeune petite Novice qui tout le temps  
de la cérémonie tint à genoux. Puis elle sortit de la chapelle  
pour se revêtir du saint Habit. J'allai la chercher,  
je la conduisis sur son prie-Dieu et l'assistai tout le  
reste de la cérémonie. Elle entra revêtue de son  
vieux costume : robe noire, scapulaire blanc sur  
lequel rayonne une Hostie argentée portant gravé  
le Nom adorable de Jésus. Le Cardinal lui imposa  
la voile noir des Professes, lui mit sur la tête la  
couronne d'épines et me donna l'anneau pour le  
lui mettre au doigt.

« Tenant son cierge à la main, elle lut alors à  
haute voix sa consécration. J'étais à genoux à ses  
côtés ; le Cardinal était debout, tourné vers l'autel.  
Il s'approcha ensuite de l'autel et récita le  
« Te Deum » en alternant avec les assistants.

« Nous ayant donné à chacun notre crucifix, il  
monta à l'autel et donna la Bénédiction solennelle  
à toute l'assistance.

« Après la cérémonie, le Cardinal nous parla  
familièrement au salon et parut très heureux. Mais  
quels sentiments intimes de joie et de reconnais-  
sance remplissaient nos âmes, à ma petite vierge  
et à moi ! Voilà un des plus beaux jours de notre  
vie ! Nous envoyâmes une dépêche au Carmel de  
Lisieux pour annoncer la grande nouvelle. »

« Allez, je vous bénis ! »

« Le 10 août 1901 ! Voir encore le Vicaire de  
Jésus-Christ ! C'est le couronnement de toutes les  
grâces dont Jésus nous a comblés dans la Ville

Eternelle. Il est si difficile de voir le Pape ! Et nous l'aurons vu deux fois.

« Notre audience fut tout à fait privée. A 11 h. 20, Sœur Agnès de Jésus, revêtue de son beau costume, et moi, montions la Scala Nobile du Vatican. Introduits dans la salle des Tapisseries, nous aperçûmes les militaires en grand uniforme, échelonnés dans les diverses salles jusqu'à la porte du petit salon d'audience du Saint-Père, le même où nous vîmes Léon XIII, le 17 février.

« Personne autre n'attendait. Nous demandions à Jésus de bénir pour sa plus grande gloire cette dernière audience du Pape. C'était son Vicaire que nous allions revoir et qui allait de nouveau nous manifester ses saintes volontés. Nous ravivions notre foi, nous recommandant à la Très Sainte Vierge. Le Maître de cérémonie ouvrit la porte du petit salon d'audience et nous annonça au Saint-Père, faisant avec nous la première génuflexion.

« Léon XIII était au fond du salon, tout en blanc à l'endroit même où nous eûmes le bonheur de lui parler si longtemps lors de notre première audience. Il nous dit avec bonté : « Approchez, approchez ! J'ai désiré vous revoir, avant votre départ pour Paris, et vous renouveler la bénédiction que je vous ai déjà donnée ». Et avec une paternité touchante, il s'informa si nous avions des compagnons pour commencer, ce que nous allions faire tout d'abord : maisons pour les Prêtres malades, âgés, retirés du ministère. Léon XIII nous redit sa joie de la fondation d'une telle Œuvre, appuya sur les besoins du Prêtre qui sont grands et sur le choix que le bon Dieu avait fait de moi pour les secourir. Il me demanda si j'avais une Maison à Paris. « Et quant aux ressources », en



me regardant avec un sourire aimable, il me dit :  
« vous comptez toujours sur la divine Providence ? — Oui, Très Saint-Père, ma confiance est toujours la même. Jusqu'à présent, j'ai reçu 1.000 francs. — 1.000 francs ! » reprit-il en riant

à tout son cœur et longtemps. Il semblait dire :  
« Est-ce que 1.000 francs pour une telle Œuvre ! »

« Il parla de nos Constitutions que j'avais sous le bras et que le Cardinal Vivès avait fini d'examiner le matin même, puis des Oblates. Regardant la petite Sœur Agnès de Jésus avec une véritable tendresse, il lui dit lentement, en appuyant sur les mots et avec une certaine solennité : « Votre costume vous portera bonheur. Il vous conduira à la bienheureuse éternité, si vous êtes bien fidèle ». (En lui posant la main sur la tête et regardant le ciel) : « Votre récompense sera grande au ciel ».

« Léon XIII souriait angéliquement. J'en fus frappé, et davantage encore quand la petite sœur m'eut dit ce que ces paroles avaient opéré dans son âme.

« Quand j'eus dit que nous allions quitter Rome dans deux jours, le Pape reprit en forme de doux commandement, comme Jésus donnant à ses Apôtres leur sublime mission : « Allez ! Allez ! Ite ! ».

« Puis subitement, au souvenir de la France qu'il aime tant, Léon XIII nous dit avec un air triste : « Voyez tout ce qui se passe en France ; l'enfer fait tout ce qu'il peut contre l'Eglise. Mais au moment où les Congrégations religieuses sont persécutées et vont être chassées, la divine Providence vous envoie fonder une Congrégation nouvelle. Le bon Dieu vous a choisi comme son instrument pour établir cette Œuvre si nécessaire.

« Je vous bénis tous les deux, dit-il avec une grande bonté, je bénis les deux Congrégations et

chacun de leurs membres pour que les desseins du bon Dieu s'accomplissent sur vous et sur vos deux Œuvres ».

« Il nous donna une longue et touchante bénédiction où l'on sentait qu'il mettait tout son cœur, pendant que nous nous inclinions profondément devant celui qui pour nous était presque Jésus-Christ en personne.

« Je présentai ensuite les deux cahiers des Constitutions à Léon XIII qui y posa la main à plusieurs reprises en disant : « Je les touche, je les touche ». Nous mettant à chacun une main sur l'épaule, nous rapprochant l'un de l'autre en même temps qu'il se penchait vers nous, il nous dit en souriant et avec une réelle tendresse ces dernières paroles : « Allez ! Je vous bénis ! » Emus, et pleins de reconnaissance, nous entendions Léon XIII nous dire encore de loin : « Adieu ! Adieu ! ».

« Le Vicaire de Jésus-Christ venait de nous confirmer notre mission. En nous la donnant de nouveau, il avait semblé nous dire de ne rien craindre puisque Jésus était avec nous. Le rapprochement fait par Léon XIII lui-même entre la persécution contre les Congrégations religieuses en France et la fondation de l'Œuvre à Paris, me sera toujours un encouragement et une force. Le Pape veut que je fonde à Paris, malgré la haine de l'enfer. Rien ne pourra m'ébranler avec la grâce de Dieu.

« O Jésus, souffrir pour Vous, souffrir par amour, c'est le plus efficace moyen de travailler au salut des âmes sacerdotales ! Oh ! prenez notre vie, répandez notre sang, brûlez, consommez ! Tout est à Vous, nous sommes vos victimes, pour vos Prêtres.

Vous nous avez trop aimés, nous vivrons et nous mourrons pour Vous.

« Le 14 août, le train nous emportait loin de la Ville Eternelle, devenue pour nous la Ville des divines bénédictions.

« Dès mon retour à Paris, Mgr Jourdan de la Passardière approuva mon plan de campagne et crut mon retour très opportun. C'est étonnant comme tous m'encouragent à commencer sans se soucier de la loi de mort contre les Congrégations. Les plus grandes Autorités de l'Eglise, — Léon XIII, le Cardinal Richard, — agissent comme si c'était un temps de paix et de prospérité. Le bon Dieu veut faire naître la vie de la mort. C'est l'histoire du salut du genre humain, histoire de l'action providentielle de Jésus dans son Eglise à travers les siècles.

« O Jésus, Vous seul faites de grandes choses ! Pour vos Prêtres, faites des merveilles, des miracles s'il le faut ! Sauvons, sauvons des âmes de Prêtres, et mourons à la tâche ! J'ai senti que j'avais des entrailles de mère pour les Prêtres. Je crois que je ne pourrai jamais en voir de malheureux sans faire les plus grands sacrifices pour les consoler : c'est ma vocation.

« Le 21 août 1901, nous étions à Paris. »

### CHAPITRE III

## LES COMMENCEMENTS A PARIS

(1901-1904)

« C'est une histoire d'amour qui commence, mieux, qui se continue, écrit le Père, à la première page de son V<sup>e</sup> volume du Journal de la Fondation, le 1<sup>er</sup> septembre 1901. Je pressens des merveilles et des grâces sans nombre. Je suis tellement pénétré et persuadé de la volonté de Jésus sur son Œuvre sacerdotale que je serais prêt à donner ma vie pour l'affirmer. Depuis dix jours, Jésus nous continue ses bénédictions de la Ville Eternelle. Je Le sens à mes côtés dirigeant mes pas, éclairant ma voie, écartant les obstacles et mettant sur ma route les moyens les plus efficaces d'arriver promptement au but. »

Au chapitre premier des Règles que le Fondateur a écrit pour ses fils, nous lisons : « La Congrégation de la Fraternité Sacerdotale est née de l'amour et des besoins du Prêtre.

« Pour remplir auprès du Clergé les divers ministères spirituels et temporels qu'il réclame, il a semblé nécessaire de fonder une Congrégation religieuse composée d'hommes dévoués et pleins d'amour pour le Sacerdoce, qui se consacrent généreusement et entièrement au soutien, à la sanctification et au salut des Prêtres »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Const. ch. I, 1.

L'Œuvre féminine est un complément de la première. « A côté de l'Institut d'hommes, une autre Congrégation s'imposait, composée de vierges dont les incessantes prières au pied de l'Eucharistie, et le zèle dévoué, attireraient les bénédictions du ciel sur les Œuvres sacerdotales »<sup>1</sup>.

#### **Cénacle de la Reine du Clergé<sup>2</sup>.**

« Le 21 août au matin, écrit-il, après la sainte messe, nous allons à Montmartre et à Notre-Dame des Victoires, consacrer les deux Œuvres au Sacré-Cœur de Jésus et à notre très douce Mère du ciel.

« A mon retour, j'avais une lettre de l'Archevêché me disant que le Cardinal m'attendait. Je fus reçu très paternellement. Son Eminence lut en entier ma Supplique au Pape et le Rescrit pontifical dont je lui avais apporté l'original. Elle me fit remarquer l'exception qu'elle faisait pour moi, puisque jamais l'autorité diocésaine ne recevait à Paris pour fonder une Œuvre quelconque, un religieux ayant appartenu à une communauté de Paris.

« Je craignais que le Cardinal ne m'imposât de nous établir dans un quartier excentrique de Paris. Je lui dis ce que je venais de trouver au 199, boulevard Péreire, une maison qui me paraissait admirablement appropriée pour nous. M'ayant demandé le prix de location, le Cardinal m'autorisa aussitôt à louer et me donna la permission d'y dire la sainte Messe et d'y conserver le Très Saint Sacrement.

« Qui dira mon bonheur ! Après le Pape, le Cardinal de Paris m'ouvrait les bras ! Et en dépit

<sup>1</sup> Constitutions des Oblates, ch. I.

<sup>2</sup> Le Père appellera « Cénacle » chacune des maisons de sa Congrégation, suivant en cela l'exemple du Bx P. Eymard.

des hommes et des lois persécutrices, l'Œuvre de Jésus allait se fonder.

« Je signai aussitôt le bail de location. Mais Jésus qui conduit toutes choses avec sagesse, me réservait une surprise significative. Je m'aperçus que j'allais succéder d'une manière immédiate dans cette maison à un Evêque hérétique, « vieux catholique », Mgr Vilatte<sup>1</sup>. Il y a un an et demi que le Personnage est disparu pendant la nuit et s'est sauvé en Amérique. Depuis, la maison n'a pu être louée. Jésus nous y conduit comme pour réparer. Je trouve dans une armoire des livres et même des lettres pleines de haine contre le Cardinal et contre Rome.

« On commence aussitôt à faire dans la maison les réparations voulues. Puis je dresse les listes des divers objets qui nous sont nécessaires et les envoie aux quelques amis, Prêtres ou communautés, que je connais. En moins de quinze jours, Jésus nous a tout envoyé ce qui était nécessaire. Je n'ai acheté que les lits, chaises et tables pour meubler cinq chambres, afin d'habiter la maison sans retard. Je n'ai rien demandé et tout est venu comme par enchantement. Et, chose digne de remarque, Jésus a inspiré toutes les personnes qui m'ont donné, de ne point donner la même chose, et cela sans qu'elles le sachent.

« Ainsi, le Père Darracq avait apporté un ornement blanc ; la Visitation de Caen m'envoie un ornement rouge, et une communauté de Paris me donne un ornement noir. J'avais reçu un calice de la Visitation de Caen. Il me manquait un ciboire, et pourtant il fallait bien que Jésus m'en envoie

<sup>1</sup> Nous parlerons plus loin de ce personnage et raconterons comment le Père Prévost eut le grand bonheur de le convertir en 1925.

un. Deux jours avant la fondation, l'abbé Machado m'en apporte un. La veille du 8, n'ayant point d'aube, j'en emprunte une ; mais dans l'après-midi, je reçois une caisse de province et j'y trouve une aube. Nous n'avions qu'un surplis, et nous étions trois prêtres. Le 7 au soir, on m'apporte encore un paquet de province ; il y avait deux surplis. Je n'avais point de petits chandeliers pour la messe. Je me rappelle qu'avant de partir pour Rome, Mme Dupuis-Gauthier m'avait donné un paquet d'objets divers. Je l'ouvre et j'y trouve deux petits chandeliers. C'est ainsi que me sont arrivés : nappes, aubes, purificatoires, corporaux, chandeliers, encensoir. Il ne nous a manqué qu'un porte-missel ! De même, on nous a donné des draps, serviettes, taies d'oreillers, tabliers, rideaux, tapis, etc...

« Ainsi, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, j'eus le bonheur de célébrer la première messe dans notre premier Cénacle dédié à la Reine du Clergé. Nous sommes à jamais les enfants de Marie. Quel bonheur d'avoir pris naissance en cette fête ! Jésus avait tout conduit et fécondé. La Bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ portait ses fruits ! C'était le commencement de la réalisation de tant de beaux rêves.

« Au-dessus de l'autel, nous avions placée la statue de la Sainte Vierge, Notre-Dame du Très Saint Sacrement. Les ouvriers étant encore dans la maison, nous ne pûmes y venir coucher et nous y installer définitivement que le 10. Notre cuisinier n'étant pas encore arrivé, j'allais faire les achats dans les épiceries voisines et nous nous débrouillions le mieux possible. Le 12, fête du saint Nom de Marie, nous mîmes le Très Saint Sacrement dans le Tabernacle. Jésus ne devait plus nous quitter. »

**Vie des premiers temps.**

« C'est presque dans les Catacombes que nous sommes venus au monde », écrivait le Père le 3 septembre 1911.

Le 21 octobre, il se fait inscrire comme étranger à la Préfecture de Police, prend une patente pour tenir pension et s'inscrit au bureau de la Police des Garnis. On lui donne un livre à souches dans lequel il devra inscrire les noms de tous les Prêtres de passage. Un Inspecteur viendra vérifier chaque mois. « Ceci, note-t-il, m'a paru le meilleur moyen de détourner l'attention. Je serai un hôtelier, les autres, des pensionnaires.

« Nous vivons comme des moines. Mes religieux me prennent beaucoup de temps et j'en suis heureux ; c'est à eux avant tout que je me dois. Je les vois longuement en direction, m'occupe activement de l'organisation générale et des emplois comme du règlement de chacun. Je voudrais que dès le commencement nous prenions un bon pli.

« Nous avons béni solennellement la statue de la Très Sainte Vierge dans le vestibule de la chapelle qui nous servira de petit Oratoire.

« Nous allons commencer de suite les travaux à la Malmaison, y préparer le Cénacle des Prêtres Retraités. Il me faut à cet effet : rateaux, bèches, pioches, pelles, haches, scies. J'ai acheté le principal ; Jésus saura bien nous aider comme Il l'a déjà fait. »

8 novembre : « C'est un tel enchaînement de grâces et de merveilles depuis la fondation que la reconnaissance m'oblige à les relater.

« Ainsi, Mme C... nous a donné l'ostensoir, 150 francs pour meubler une chambre et un joli



tapis pour la chapelle. Elle a pris l'Œuvre très à cœur. Mme F... de Marseille m'envoie 40 litres de vin de messe, sans que je les lui aie demandé et 100 francs. J'en ai été ému, car ce billet vient à temps. Il me reste bien encore 1.000 francs, mais c'est le montant de notre loyer pour janvier, et je voudrais bien ne pas y toucher.

« De plus en plus, je vois que ceux sur qui j'aurais pu compter me font défaut les uns après les autres. Je jubile de voir que bientôt Jésus seul me restera, — sauf une ou deux saintes âmes à qui Il a inspiré d'être de vraies protectrices pour l'Œuvre.

« La bonne Mme Chanel me fait envoyer 1.000 kilos de charbon pour nous chauffer.

« Je sens visiblement la protection de la Sainte Vierge. L'émotion me gagne souvent à ses pieds, dans son pieux petit Oratoire.

« Saint Joseph aussi a une place d'honneur dans notre cœur. La petite lampe qui brûle constamment devant sa statue, dans le corridor du second, lui dit notre amour et notre confiance. J'y ai mis un prie-Dieu, afin que chacun y vienne souvent faire une petite prière. »

20 novembre : « Vive Jésus ! Les ressources vont nous manquer. Hier, pour payer un compte j'ai dû emprunter. Je ne voudrais pas toucher aux 1.000 francs de notre loyer. C'est l'heure de prouver notre confiance au bon Dieu. J'ai une foi absolue que Jésus va venir à notre secours.

« Le Père Darracq me demandait hier ce que j'allais faire. Rien, lui dis-je ; nous abandonner et avoir confiance. Comment ! le bon Dieu nourrit les petits oiseaux, et Il n'aurait pas soin de nous ? »

21 novembre, Présentation : « Que Jésus est bon ! Son secours ne s'est pas fait attendre ; et Il a choisi pour cela un jour de fête de la Sainte Vierge. Quelle délicatesse !

« Ce matin, je reçois une lettre chargée : valeur déclarée, 500 francs. J'ouvre et je trouve un billet de 1.000 francs. C'était la réponse de Jésus. Le Supérieur Général des Chartreux répondait ainsi charitablement à ma lettre dans laquelle pourtant je le mettais seulement au courant de ce que nous avions déjà fait, et sans rien lui demander. »

8 décembre, Immaculée Conception : « Journée belle et suave entre toutes ! Jésus, pour la première fois dans l'Œuvre, a rayonné tout le jour dans son ostensor, de 5 heures du matin à 9 heures du soir. Le bonheur semblait répandu dans l'air. On sentait la présence vivante de Jésus. Quelle journée du ciel ! A 7 heures, j'ai chanté la grand'messe, — la première dans la Congrégation. Nous fîmes chacun trois heures d'adoration dans la journée. »

30 décembre : « Une très belle lettre du Cardinal Svampa apporte ses encouragements et ses conseils :

« La sainteté, écrit-il, plus encore que la science est nécessaire dans le Prêtre de l'Œuvre Sacerdotale, et non pas seulement une sainteté ordinaire et commune, mais une sainteté de choix, fondamentale, exemplaire. Ils doivent avoir une foi vive, une espérance sans borne, une charité parfaite, une patience inaltérable, une prudence très judicieuse, une entière mortification, une chasteté sans tache, et par-dessus tout une très tendre piété envers Jésus Prêtre et Victime et envers la Reine du Clergé. »

**Pauvreté.**

28 décembre 1901 : « J'ai reçu du linge de sacristie, aubes, surplis, pour Noël. Mais l'argent ne vient pas. Je n'ai pas 40 francs dans mon porte-monnaie et je n'attends rien. Je suis presque heureux de cette grande pauvreté. Qui sait, nous aurons peut-être pour étrennes le dénuement complet. Mais nous aurons Jésus et nous pourrons L'aimer, cela nous suffit. »

31 décembre : « Nos petites ressources s'épuisent, mais ma confiance augmente. Je suis sorti pour acheter des pantoufles au Père Darracq. J'aurais voulu faire une petite fête demain pour faire oublier un peu la peine de ne point se trouver dans sa famille. Mais je n'avais que 20 francs en tout. Je n'ai donc acheté que pour 2 fr. 10 de fruits. Si j'avais été moins pauvre, j'aurais acheté pour une fois des bonbons et des marrons glacés, pour nous réjouir fraternellement dans la joie des saints. Encore deux jours, et nous étions au pain sec. Je jubilais, mais je souffrais aussi pour mes chers compagnons. J'avais déjà prévenu le Père Econome que nous changerions notre régime ; et au lieu de manger de la viande nous aurions chanté des cantiques.

« Cependant Jésus nous regardait. Mon émotion fut grande en entrant, de trouver une lettre du pieux abbé D... qui venait de partir en me laissant un billet de 100 francs. 100 francs ! c'était une petite fortune pour nous ! J'ai été vite remercier Jésus. Une demi-heure après arrive une lettre chargée de Mme G... disant que demain elle recevra ses enfants à dîner, et qu'elle ne peut penser que pendant qu'elle sera dans l'abondance, nous serons

peut-être dans la détresse, et elle m'envoie 50 francs.

« Au dîner du Premier de l'An, petite surprise. Je trouve à ma place un colis arrivé il y a dix minutes. C'est une boîte de bonbons et de marrons glacés que nous envoie la bonne Mme C... Comme Jésus est délicat ! Hier, moi qui aurais voulu en acheter ! »

Le 4 janvier 1902 (lettre à sa sœur) : « Tu ne saurais croire la joie que j'éprouve de dépendre ainsi au jour le jour de Celui que j'aime uniquement et en qui j'ai une folle confiance. Je Le verrais prêt à me transpercer d'un glaive, que j'espérerais encore en Lui. Tout m'est absolument égal, je ne désire rien, je ne veux que sa volonté, quelle qu'elle soit ! La mort ou la vie, ça m'est indifférent. Ainsi je n'ai jamais de déception ni de tristesse. La paix de mon âme est profonde comme l'Océan, parce que Jésus m'est tout. Je ne mérite pas d'avoir le bonheur de posséder avec tant de plénitude cette science des sciences : Jésus seul ! »

Le 12, à la même : « Ce cher et divin Maître nous protège avec une tendresse toute maternelle. Il est vrai que par économie nous ne mangeons plus de la viande qu'une fois par jour, mais nous recevons le nécessaire. Cet état de pauvreté fait mon bonheur, et tous sont comme moi. Il y a cinq jours j'avais besoin de 250 francs. Je ne savais où tourner mes regards. Aussi, je n'ai fait qu'une visite qui m'a rapporté 50 francs ; et le reste m'est arrivé de tous côtés comme par enchantement, et de la façon la plus inattendue. J'ai fait face à mes obligations ; mais nous vivons presque au jour le jour.

« Ne crains pas, je ne serai pas imprudent avec

mes locations et ameublements de maisons. Il y a bien des choses providentielles. La propriété voisine de la nôtre à la Malmaison est à louer. Cela réalise tous mes plans. Je vais louer. Et l'argent ? Je suis sûr que Jésus me l'enverra. Il est trop visible qu'Il dirige lui-même les événements. »

Le 19, à la même : « Je fais un peu de tout. Je donne mon coup de main pour fabriquer notre bibliothèque. Nous travaillons comme des menuisiers. Je passe des après-midi entières à manger de la poussière dans une chambre où sont entassés près de quinze mille volumes, que l'on met en partie à ma disposition. J'en tirerai peut-être sept à huit mille. Jésus pense à nous. Il y a d'excellents ouvrages et en grand nombre. Une bibliothèque, ce sera si précieux pour les Prêtres de nos maisons !

« Par ailleurs, Jésus nous protège comme une mère ; les faits providentiels se présentent chaque jour. Nous vivons avec quelques francs, quatre ou cinq, quelquefois deux ou trois en porte-monnaie. Il nous arrive de n'avoir rien. Il y a quelques jours, en payant le loyer, il m'a fallu emprunter 88 francs pour payer les impôts et l'enregistrement du bail. J'étais heureux d'être si pauvre, mais je savais que Jésus nous viendrait en aide. En effet, en deux jours, de sources tout à fait inattendues, j'ai reçu 90 francs, plus 5 francs pour vivre. En ce moment, nous n'avons rien, mais dans notre pauvreté nous sommes riches, nous possédons Jésus et son amour.

« J'ai écrit hier une lettre au sujet de notre installation de la Malmaison. Il nous faudrait 15.000 francs. Nous faisons à cette intention une Neuvaine à la sainte Vierge et à saint Joseph.

« La Malmaison sera magnifique au printemps. J'ai acheté pour 70 francs de graines de semence.

A la fin du mois, je peuplerai notre basse-cour de poules et de lapins.

« Que je suis heureux que nous passions par la pauvreté ! Sans cela, il nous aurait manqué un sceau divin dans la fondation. »

Le 22 janvier : « Mme G... vient me voir. Nous causons beaucoup de la Malmaison. Elle m'offre 1.000 francs. C'est Jésus qui commence la série de ses merveilles pour cette seconde maison, comme Il l'a fait pour celle de Paris.

« Mme S... offre le Chemin de Croix pour la chapelle, un Supérieur 1.000 francs, un de mes Confrères du Canada m'envoie 500 francs. Qui ne voit en tout cela le doigt de Dieu ! »

Le 31 janvier : « Visite à un pauvre Prêtre aveugle. Je le trouve dans un abandon complet, — ancien précepteur venu d'Alsace, il vivait misérablement depuis quelques années avec sa vieille mère qui vient de mourir à l'hôpital, âgée de quatre-vingt-deux ans. Il y a cinq semaines qu'il est seul. Il vit de charité. Hier, le boulanger lui a donné du pain, un boucher voisin lui a envoyé une soupe. Un de ses anciens élèves vient de lui envoyer des pommes de terre ; une femme du quartier vient lui faire un peu de cuisine par charité. Quelle misère, mon Dieu ! Et c'est un prêtre ! Il faut le voir pour le croire. Oh ! comme notre Œuvre est nécessaire ! »

#### **Génacle Saint-Joseph.**

17 mars 1902 : « L'Evêque de Versailles nous reçoit dans son diocèse, et à bras ouverts.

« Il faut maintenant meubler et monter deux maisons, vingt chambres. J'écris des listes. Cette

entrée dans un second diocèse est d'une grande importance pour l'Œuvre.

« Mme B... me donne 125 francs, prix d'un calice pour la Malmaison. Mme S... 250 francs. Mlle B... quantité d'objets de ménage. Visite dans les greniers de l'abbé G... pour y prendre tout ce qui pourrait nous convenir pour la Malmaison. J'en rapporte un petit ciboire en argent.

« Mme A... nous paie l'autel, 500 francs et en plus s'inscrit « Membre Bienfaiteur » en donnant encore 500 francs. Mme C... m'achète au Bon Marché pour 1.000 francs. Elle fait cela de si bon cœur ! Elle est admirable d'esprit de foi et de charité vraie. Mme G... m'a aussi donné : armoire, table, chaises, etc... Un Supérieur, 1000 francs. C'est Jésus qui fait Lui-même son Œuvre.

« Cette fondation prend ainsi tous mes instants : que de visites, courses, lettres, pourparlers, paquets ! Jamais encore je n'ai été aussi débordé. J'ai besoin de Jésus, de tête à tête, et que de fois depuis quinze jours je suis obligé de faire mon adoration le soir, lorsque tous sont couchés ! Je tombe littéralement de fatigue, mais Jésus voit ma bonne volonté.

« Cette fondation tient du miracle. Un jour que nous étions tous allés travailler à la Malmaison, nous dûmes y souper et il n'y avait rien. Charles va à Rueil chercher du pain et de la salade. Nos poules avaient eu soin de nous pondre quelques œufs. Nous avons aperçu de jolis poissons dans notre pièce d'eau ; la Providence nous en fit pêcher un magnifique qui nous a suffi à tous. Quel n'a pas été notre étonnement en le mangeant de voir que c'était une belle truite saumonée. Vraiment, Jésus nous traitait à la saint François d'Assise. Je

n'avais jamais fait un aussi bon souper. On aurait dit que les anges nous l'avaient préparé. »

20 avril, Patronage de saint Joseph : « La chapelle de la Malmaison avait un véritable air de fête. A 10 heures, nous chantions la grand'messe, précédée du chant du « Veni Creator ». C'est le Père Darracq qui officiait.

« Quel moment que celui de la Consécration ! Jésus descendant pour la première fois sur cet autel, venant prendre possession de ce Cénacle réservé à ses chers Prêtres ! J'avais le cœur tout en feu et ne pouvais retenir mes larmes. O Jésus, Vous savez ce que je vous ai dit alors : Vous pouvez frapper sur moi, mais sauvez vos Prêtres ! »

L'ouverture officielle de ce premier foyer rempli de Prêtres Retraités eut lieu le 6 janvier suivant. Le Père écrivait : « J'ai l'âme pleine d'action de grâces. Les chers Prêtres ont enfin leur foyer ! Combien d'autres de ce genre couvriront le monde plus tard ! O Jésus, pour l'amour de vos Prêtres, répandez-nous dans le monde entier. Je sais que nous nous multiplierons. »

#### **Voyage au Canada.**

24 juin : « L'espoir de recruter quelques vocations de Prêtres pour notre Œuvre et de recueillir des ressources me pousse à entreprendre ce voyage. Il faut aussi préparer la fondation des Oblates, et pour cela, examiner de nouveau devant Dieu les vocations que j'ai laissées au Canada il y a deux ans.

« Le 26 juillet 1902, nous<sup>1</sup> partions du Havre sur *La Bretagne*. Avant la fondation, j'avais eu la filiale audace de dire à Jésus que je voulais bien

<sup>1</sup> Avec sa sœur.



m'y consacrer tout entier à la condition qu'il se chargerait des ressources et des vocations. »

Ainsi, le Père compte sur Jésus et sa Providence, mais il doit d'abord faire tout ce qui est en son pouvoir. Il sait que de grands Ordres assurent leur subsistance soit en cultivant la terre, soit en fabriquant et vendant le produit de leur travail. Il songe que la préparation et la vente de ce qui sert au sanctuaire et au culte pourrait aider l'Œuvre naissante. « Pour les Prêtres, je ferais tous les métiers. Je me ferais même garçon d'écurie. » Durant ce voyage, il sera marchand d'encens.

Le 12 août, il écrit au Père Darracq à Paris : « L'encens marche. Il faut prévenir M.C. d'en préparer au moins deux cents autres livres. » Le 18, au même : « J'arrive de Montréal où j'ai passé cinq jours et presque tout le temps avec les Prêtres de la Retraite ecclésiastique. Ils étaient deux cent vingt-cinq Curés en retraite. Je leur ai distribué à tous une Notice sur l'Œuvre et j'y ai vendu les 100 kilos d'encens que j'avais apportés. Je viens d'écrire à M. C... de m'expédier 200 kilos en plus. La chose est lancée, et je vais en faire autant dans la plupart des diocèses du Canada.

« Je pars demain pour les diocèses de Valleyfield, Saint-Hyacinthe et Sherbrooke, où ont lieu les retraites. J'y ferai des conférences. J'espère aussi que Jésus y fera germer des vocations. J'irai ensuite à Ottawa, où Mgr l'Archevêque veut me faire prêcher, puis à Québec et à Trois-Rivières.

« En septembre, je passerai dans les Séminaires et les Collèges. Je n'ai presque pas vu ma famille encore. Mais il faut avant tout que je sois aux intérêts de Jésus, de ses Prêtres et de notre chère Congrégation.

« Vous allez recevoir bientôt de l'encens de Terre Sainte. Que M. C... hâte la fabrication. Il pourrait se faire que j'en vende ici 1.000 kilos. J'ai hâte que nous puissions le broyer nous-mêmes : cela nous ferait gagner les 15 % que je donne pour le faire broyer. »

Le 22 août, au même : « Les Evêques me font faire des conférences. Les Prêtres sont pleins d'enthousiasme pour l'Œuvre.

« J'ai déjà vendu au delà de 600 livres d'encens. J'espère arriver à 1.000. Il faudrait que M. C... m'en envoie 800 livres, et le plus tôt possible. Que ne pouvez-vous l'aider ! Recommandez-lui de bien préparer l'encens, — d'en enlever les pierres et les écorces, sans quoi, nous gâterions tout ici. Il faut que les Prêtres soient contents. »

Le 5 septembre, au même : « Je suis à Ottawa depuis six jours, travaillant pour Jésus et ses Prêtres. Jésus bénit mes démarches partout. L'encens marche. J'en ai vendu 1.200 livres. Que M. C... hâte l'expédition. »

Le 14 septembre, au même : « Moi qui n'ai jamais connu l'ennui, je me surprends parfois à m'ennuyer de vous. Ne me le reprochez pas. Il n'y a plus rien sur la terre pour moi que l'Œuvre ! J'y trouve le ciel tout entier : Jésus et ses volontés saintes sur ses tant aimés Prêtres !

« Je suis arrivé juste au moment des Retraites ecclésiastiques. J'ai pu visiter six diocèses. Partout admirablement reçu. Les Evêques sont tous dévoués à l'Œuvre ; les Prêtres sont dans l'admiration. Les conférences que j'ai faites et les entretiens que j'ai eus ont une grande portée. C'est admirable comme en certains milieux les doutes et les oppositions tacites contre l'Œuvre disparaissent comme

par enchantement dès que j'ai parlé quelques minutes. Certains bruits répandus avec de bonnes intentions, j'en suis sûr, contre l'Œuvre et ma pauvre personne, avaient suscité des nuages prenant chez les uns la forme de doute, chez d'autres l'aspect d'une froideur calculée, chez quelques-uns même la teinte d'un scepticisme exagéré.

« De tout cela il ne reste plus rien, partout du moins où j'ai passé.

« Une des meilleures preuves des excellentes dispositions de l'épiscopat à notre égard : c'est que tous les évêchés se sont chargés de prendre les dépôts d'encens pour en vendre directement à tout le Clergé. Les Evêques voient le concours pratique qu'ils peuvent nous prêter par ce moyen et ils me l'offrent d'eux-mêmes pour la plupart.

« Je viens d'avoir une crise de rhumatisme, occasionnée sans doute par la fatigue, mais qui n'a duré que deux jours. J'en ai profité pour me taire et travailler silencieusement dans ma chambre. Je prépare une tournée dans tous les petits Séminaires, ainsi qu'une propagande aux Etats-Unis.

« Quelques Evêques voudraient que je m'occupe d'une Œuvre de vin de messe. Un Prêtre de Boston, aux Etats-Unis, m'a fait dire que le jour où nous voudrions y fonder une maison, il se chargera entièrement des frais.

« Pour nos chers vieux parents, notre séjour leur fut une joie sans pareille. Pour eux, c'était comme si nous étions venus du ciel.

« Notre cher vieux père, tous les matins, servait ma messe dans notre Oratoire. Tous les soirs, il allait à l'église passer une heure, absorbé dans la méditation, les yeux et la tête baissés, immobile comme une statue.

« Malgré la grande douleur de la séparation qui, dans les derniers jours, le faisait tant de fois pleurer, il eut le courage, le matin du départ, de venir éveiller tout le monde, en criant aux portes : « *Benedicamus Domino* ».

« Notre chère vieille mère, qui a soixante-treize ans, travaille pour nous. Elle m'a fait cent deux purificatoires, cent quarante manuterges, quarante-six corporaux, trente pales, trente-trois amicts, une quantité de linge de maison. Elle aussi fut très généreuse, car à leur âge, comment ne pas craindre que ce ne soient là nos derniers adieux ! Quelle foi il leur a fallu à tous deux ! Que Jésus les garde avec tous ceux que nous aimons ! »

#### **Naissance de Béthanie.**

Sur *La Lorraine*, le 20 novembre 1902, le Père revenait en France, amenant quatre vocations d'Oblates.

« Dans le train, écrit-il, en partant du Havre, l'idée me vint de fonder la Congrégation des Oblates du Très Saint Sacrement le 21, en la belle fête de la Présentation de Marie au Temple... A la sainte messe, toutes quatre se consacrèrent solennellement.

« M. Vuillaume, saint Prêtre de Bordeaux, ayant fait depuis vingt-cinq ans le vœu de victime pour les Prêtres, assistait à la cérémonie. Impressionné, il se demanda si le bon Dieu ne l'appelait pas à venir passer le reste de sa vie avec nous. Le soir, il était décidé qu'il viendrait comme Prêtre auxiliaire.

« Voilà donc l'Œuvre des Oblates fondée, comme nous, en un jour de fête de la Sainte Vierge. Et c'est chez nous qu'elle prend naissance. Quelle grâce ! O Jésus, faites des saintes des cinq premières.

« Le 27 novembre, je trouve un bel appartement pour les Petites Sœurs, 19, rue Vernier. Malgré la richesse apparente de quelques pièces réservées au public, il respire un air de couvent par la pauvreté de l'ameublement des chambres, par le silence et le recueillement qui règnent partout. »

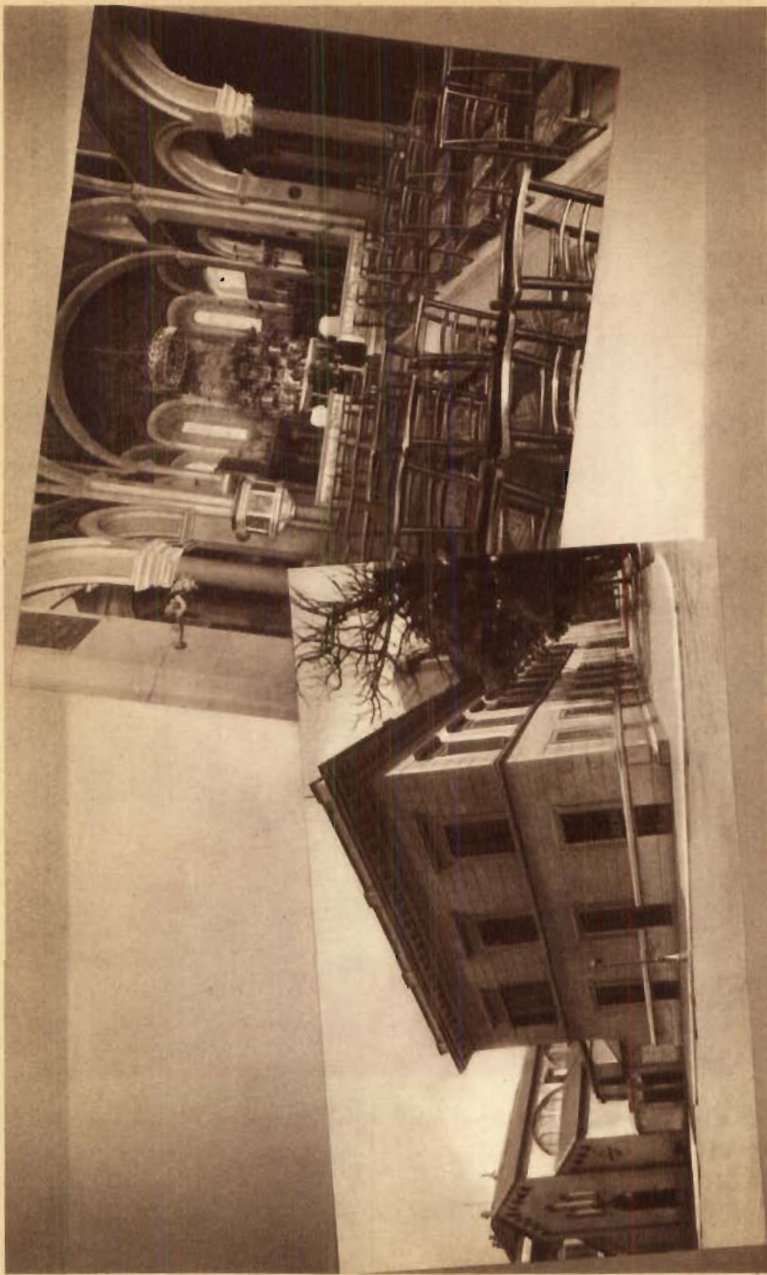
Ces chères petites enfants, dans la suite, vont faire la grande consolation de leur Père, « la seule, écrit-il, car, par ailleurs, ce ne sont qu'avalanches d'occupations, difficultés du personnel, découragements, ingratitude, déboires ». Quand, épuisé, ayant travaillé des nuits entières, endolori de rhumatismes, tombant de fatigue, il viendra souvent les visiter, sans pouvoir leur faire de conférence, elles lui chanteront des cantiques où le Nom de Jésus sera pour lui comme un baume salubre, une nourriture, un appel à la persévérance. L'âme si vaillante du Père ressemblera souvent à celle de son Maître à Gethsémani ; comme l'ange de l'agonie, elles seront sa consolation. Un jour cependant, elles l'abandonneront aussi.

« Le 14 février 1903 : voilà un gros ennui, le voisin va construire une immense maison ! C'est nous enlever toute tranquillité, nous mettre dans un véritable entonnoir. Evidemment, il faut songer à partir. Et où aller ? Qui sait si Jésus ne veut pas nous donner mieux ? Tout mon temps passe à chercher. Il nous faudrait un hôtel avec un petit jardin, à portée des moyens de communication. Je me fatigue à chercher, et ne trouve rien.

« Le 24 février, en passant au 228, boulevard Péreire, je vois l'écriteau : « Hôtel avec jardin à louer ». J'entre visiter : dix belles chambres, grands sous-sols, greniers, grandes pièces, petit jardin, grande facilité de communication. On



Dear Sir  
I hope you are well.  
Pius P. X.



Maison et église de la Fraternité Sacerdotale à Rome.

demande 6.000 francs. J'offre 5.000. Voilà qui répond au but. L'heure est venue de nous afficher davantage comme pension ecclésiastique ; pour cela il faut une assez jolie maison. Jésus nous avait réservé celle-ci.

« Le 11 mars, je signais le bail. Le 28 avril, nous y couchions. Le lendemain, Jésus venait y habiter. Le 30, dernier pèlerinage au Berceau. Je m'agenouillai dans la chapelle où Jésus avait vécu avec nous et où Il nous avait accordé tant de grâces. Je n'ai pu retenir mes larmes et je les ai offertes à Jésus comme ma meilleure action de grâces. »

#### **Au jour le jour.**

« Depuis le 1<sup>er</sup> mai nous sommes redevenus pauvres comme dans les commencements, c'est-à-dire que nous vivons au jour le jour. J'ai senti mon bonheur s'accroître quand j'ai vu que nous n'avions plus rien que Jésus et sa Providence. Quand je n'ai plus que 15 francs, alors m'arrive 20 francs, puis 100 francs par des amis ou connaissances.

« Echéance du 15 juillet. Il me fallait 4.900 francs. Je n'avais que 950 francs et personne dont je puisse espérer le moindre secours. Alors, abandon absolu. Voilà que les Petites Sœurs m'apportent une enveloppe qu'une personne inconnue avait déposée chez elles et qui contenait 4.000 francs. Pas de nom ni d'adresse.

« Pour l'échéance du 15 octobre, il nous faut 5.600 francs. Je n'ai que 800 francs. Le 14 au matin, arrive une lettre chargée : 5.000 francs de Mme P... J'en avais les larmes aux yeux. Une lettre admirable accompagnait ce don, disant qu'elle n'a pas de mérite à faire cela, puisque cet argent dormait dans



une caisse attendant les frais de sa dernière maladie et de ses funérailles, et elle termine : Tout pour Jésus par les mains de Marie Immaculée. — En pur don 5.000 francs. Nous n'avions jamais encore reçu autant !

« Le 17 octobre, nous recevons encore 2.000 francs d'une noble amie, 20 kilos de chocolat pour les Sœurs et les grands enfants, envoyés par le T.R. Père Abbé de la Trappe d'I... et 100 kilos de pommes de terre d'un inconnu. »

#### **Avalanche d'épreuves.**

En septembre 1903 il écrit : « Depuis trois mois ce sont des avalanches d'épreuves et des croix sans nombre. Notre petite Œuvre a été secouée par des vents de tempête. On dirait que Satan a reçu du Seigneur le pouvoir de nous cribler. A certains moments son influence était visible, on le sentait dans l'air.

« J'ai dû conduire le cher Père Darracq en ambulance à l'hôpital et le remplacer par M. Vuillaume, toujours découragé, voulant toujours partir, alors que sa présence m'était absolument nécessaire. Il y eut des dénonciations graves contre nous auprès des Autorités ecclésiastiques à Paris et à Versailles. J'ai été calomnié par quelqu'un qui me doit tout, que j'ai ramassé dans la rue. Il raconte que je ne dis point mon Bréviaire, n'acquiesce point les messes. Oh ! que notre vocation est belle de n'avoir en partage que la souffrance pour payer le salut et la sanctification des Prêtres du Seigneur ! Sauver une âme sacerdotale, cela ne vaut-il pas les souffrances de toute une vie ? Non, non, ô mon Jésus, nous ne quitterons jamais notre poste. Vous l'aurez, votre Œuvre sacerdotale. Tout

cela m'attache plus fortement à notre grande Œuvre de salut. Il y a des ingrats, mais Jésus peut les convertir quand même. A nous le sacrifice et la souffrance, à Jésus la miséricorde.

« Afin de parvenir jusqu'au chevet d'un cher malade en danger, écrit-il à la même époque, je laisserai même pousser ma tonsure, je me mettrai en laïc, avec une barbe postiche s'il le faut, sans quoi ma figure me trahirait. Et quand je lui dirai que je suis Prêtre et lui parlerai de son Sacerdoce, Jésus me permettra de toucher son cœur.

« Un jeune Prêtre veut entrer : quarante-deux ans, intelligent, très actif, pouvant rendre de grands services. Je lui ai montré la sainteté qu'exige de nous notre délicate et sublime vocation. Je l'ai prévenu que je l'immolerais de toutes manières, car il doit être une vraie victime pour les Prêtres. Il a compris. Il est prêt.

« O Jésus, envoyez-nous ceux que vous avez choisis ! »

#### **Fin d'année 1903.**

« C'est bien en Jésus seul que se finit cette mémorable année 1903 ! Que de grâces reçues ! Que de suaves et nombreuses souffrances ! Que de chemin parcouru !

« Léon XIII est parti pour le ciel ! Mon Vénéré Père l'a suivi ! Un câblogramme du 7 décembre m'annonçait cette mort douloureuse survenue à la suite d'une opération. Quel père incomparable le bon Dieu m'avait donné ! Quelle messe que celle dite pour l'âme de son père !

« Le 8 décembre, à 4 heures de l'après-midi, le Père Darracq et moi, après nous y être préparés,

nous faisons nos Vœux perpétuels. Les portes de la chapelle étant fermées, à voix basse et d'une façon mystérieuse comme dans les Catacombes, en présence de nos cinq petites Sœurs, devant le Très Saint Sacrement exposé, nous avons récité le « Veni Creator », puis prononcé notre formule de Vœux en surplis et en étole, à genoux sur un prie-Dieu blanc, ayant à la main le cierge qui a servi à Rome à la Prise d'Habit de la petite sœur Agnès de Jésus. La Bénédiction du Très Saint Sacrement a clôturé l'heure d'adoration. »

31 décembre 1903 : « J'ai passé une partie de la journée à faire la caisse des étrennes pour nos chers Prêtres. Chacun aura quatre objets : un beau volume, une chose utile, une friandise et un bibelot, en autant de petits paquets étiquetés que l'on doit ouvrir demain après le dîner.

« Pour le dîner, j'ai déjà envoyé une boîte de « papillotes » dorées contenant des bonnets en papier de diverses formes et couleurs variées, dont chacun se coiffe, comme on le fait le dernier soir sur les bateaux transatlantiques. Manière de les amuser et de les distraire un peu. Je voudrais tant que leur séjour dans nos Maisons leur soit ensoleillé et agréable. »

## CHAPITRE IV

# PIE X ET LA FONDATION DE ROME (1904-1906)

« Cette fondation de notre Maison de Rome est une des histoires les plus touchantes de la tendre bénédiction de Jésus sur notre Œuvre sacerdotale.

« Que je suis heureux de penser que notre Petite Œuvre va aider le Vicaire de Jésus-Christ presque directement. Nous devons chez nous tant aimer le Pape, et ne rien négliger pour venir à son secours ! Si on nous permettait un quatrième vœu, ce serait celui de servir le Pape jusqu'à la mort que nous devrions faire. »

### **A Rome.**

« A la fin de janvier, je recevais une lettre du Cardinal Svampa ; il me conseillait fortement d'aller à Rome sans tarder mettre Pie X au courant de ce que nous avons déjà fait, qu'il m'y rencontrerait. »

Le Père arrivait à Rome le 20 mars. Le 21, il avait déjà préparé pour le Pape un Mémoire qu'il avait communiqué au Cardinal Vivès et au Cardinal Svampa.

« Nous avons certainement, écrit le Père en parlant du Cardinal Vivès, comme protecteur un des Cardinaux les plus puissants et les plus éminents du Sacré-Collège, qui ferme les yeux sur

l'humilité de ma petite personne, qui me donne à chaque instant le nom d' « ami », qui a pris l'Œuvre très à cœur et qui me conduira lui-même au Pape, le soir, dans l'intimité, lorsque le Saint-Père ne reçoit plus personne. Il m'assure que Pie X va m'encourager et me comprendre. « Mais préparez-vous aux épreuves, m'a-t-il dit, votre lune de miel va passer. » Je lui ai dit qu'elle l'était déjà et que nous avons eu le bonheur de connaître bien des genres d'épreuves.

« Le Cardinal me dit encore : « Vous savez que vous avez des ennemis à Rome ! On est venu ces jours-ci déposer contre vous. Tout ce que vous me dites de vos maisons ne serait pas vrai ; vous n'avez pas de Prêtres à demeure. Vous seriez un exalté, un écervelé... Vous auriez une vertu plus que douteuse. Vous entendez faussement la perfection. Il y aurait chez vous de l'hypocrisie, puisque vous feriez le contraire de ce que vous prétendez enseigner et pratiquer. » C'était mon devoir de répondre et le Cardinal lui-même semblait le désirer. Il m'écouta attentivement pendant une heure, et parut content.

« Son Eminence me fait ajouter dans ma petite Supplique le nombre de Prêtres qu'il y a actuellement dans nos Maisons, et combien nous sommes pour travailler à l'Œuvre, afin que le Pape connaisse exactement la situation.

« J'ai tenu à mentionner aussi notre désir d'ouvrir des Maisons pour tous les besoins du Clergé, afin de faire ressortir exactement notre but qui n'est point de nous consacrer uniquement à une catégorie de Prêtres, mais aux Prêtres malades, âgés, et en général à toutes les Œuvres sacerdotales quelles qu'elles soient. Ceci me paraît

important pour ne pas dénaturer notre Œuvre en la restreignant à son apostolat le plus important.

« Nous sommes nés et nous devons continuer d'exister pour le Prêtre. Voilà notre raison d'être. Notre Œuvre est universelle comme le Sacerdoce. »

#### Audience.

13 avril : « Grand jour. Vive Jésus ! Je verrai ce soir le Successeur de Pierre et de Léon XIII. Je veux passer cette journée dans la prière et la solitude. J'irai me confesser tout à l'heure et je doublerai mes adorations. J'ai tant peur que ma si grande misère n'arrête le bras de Jésus qui voudrait nous bénir. »

Audience : « Le Pape était assis à son bureau et le Cardinal à ses côtés. En me voyant, le Saint-Père se leva et m'accueillit en souriant. Mes regards se fixèrent sur cette douce figure du Vicaire de Jésus-Christ et ne s'en détachèrent plus. Je portais le malheureux plateau de mes objets à faire bénir, dont j'aurais tant voulu n'être point embarrassé ! J'ai fait ce sacrifice pour ceux que j'aime. En entrant, je ne trouvai aucun meuble pour les déposer et je dus les porter ainsi jusqu'au bureau du Saint-Père. La première parole de Pie X me jeta bien un peu dans l'étonnement. Je venais chercher des lumières, des conseils et le Pape commença par me remercier. « Je vous remercie, dit-il, en répétant deux fois, d'avoir entrepris votre Œuvre sacerdotale et de tout ce que vous faites pour les Prêtres. » Puis il développa sa pensée, me montrant combien était grande cette Œuvre et son importance pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. « Sauver un Prêtre, me dit-il, c'est sauver cent âmes ; c'est sauver mille âmes ; c'est

sauver dix mille âmes ! » Et il appuyait sur les mots. Il m'engagea à la continuer avec courage, me promettant que j'y trouverais de grandes consolations spirituelles.

« J'avais apporté une copie de ma Supplique à Léon XIII, ainsi que l'original du Rescrit. « Je vous écrirai aussi quelque chose », dit Pie X. Le Cardinal lui donna ma nouvelle Supplique manuscrite en le priant d'y ajouter quelques paroles d'encouragement. « Oui, oui », répondit Pie X, et il déposa le tout sur son bureau en faisant un geste qui semblait dire : Je prendrai volontiers connaissance de ces documents.

« La figure de Pie X est empreinte d'une grande bonté et d'une grande douceur. Il est très simple et il met facilement à l'aise. J'étais debout, mais j'aurais voulu me tenir humblement agenouillé à ses pieds.

« J'avais des adversaires, des ennemis jusqu'à Rome. On a crié sur tous les tons que notre Œuvre est impossible, on a même osé dire que Léon XIII avait pu se tromper, — dans tous les cas, qu'il y avait trop d'extraordinaire dans nos deux Œuvres, et qu'il fallait se tenir sur ses gardes, que j'étais capable de « rouler » même le Pape. Et voilà que le Vicaire de Jésus-Christ me redit les mêmes paroles que son prédécesseur, me redonne la même mission. Ce que nous avons fait, nous l'avons fait dans l'esprit de Dieu ; ce que nous devons faire dans l'avenir, c'est de continuer sans défaillance ce que nous avons commencé.

« Il faut que notre Œuvre apparaisse bien grande à ses yeux pour que le Pape ait daigné me remercier comme il l'a fait. Le Cardinal Vivès en fut frappé comme moi.

« Une fois dans la voiture, la joie du Cardinal fit explosion. Il me dit : « Eh bien, vous êtes content, vous avez toutes les Bénédictions du Pape. » Et il se frottait les mains (ce qui n'est pas ordinaire chez lui). Il répétait : « Comme le Pape a été bon pour vous ! Il ne vous manque plus rien : vous êtes un Benjamin gâté par le bon Dieu. » Nous parlâmes très sérieusement d'une fondation à Rome. Je dois former des sujets, trouver des ressources, et venir. « Je me charge de vous faire accepter de suite », me dit-il.

« Je terminai cette journée dans la prière et l'action de grâces. « Ce jour, comme me disait le Cardinal, doit compter comme un des plus grands dans l'Œuvre. »

#### **Joies et souvenirs.**

Le 19 avril : « Je m'accordai la grande joie d'aller passer deux bonnes heures à Saint-Pierre. C'est extraordinaire l'impression que Saint-Pierre me fait à l'âme ; à certains moments je me sentais trop heureux ; et Jésus sait bien que j'aime mieux souffrir que jouir.

« Je fis mon heure d'adoration abîmé en Dieu, comme ces pierres qui tombent au fond d'un abîme, et ne bougent plus. Oh ! oui, je suis très misérable ; mais Jésus sait bien que je L'aime.

« J'allai ensuite continuer mon adoration en priant à la Confession, toujours à l'endroit même de notre Consécration, puis en allant d'un autel à l'autre, examinant plus de l'âme que des yeux et respirant cette atmosphère unique qui porte à la prière et aux choses du ciel.

« Chaque pierre, chaque colonne de Saint-Pierre, me parle éloquentement. Jésus ! L'Eglise, la Papauté,



la sainteté, le règne de Jésus dans le temps, l'éternité ! Le monde qui passe, l'Eglise qui souffre et qui triomphe, les paroles de Jésus qui demeurent, la Papauté qui domine le monde, les peuples qui affluent dans la Basilique des Apôtres, les nations qui se succèdent, les empires qui s'écroulent, les persécuteurs qui viennent se brayer sur ce roc inébranlable, la série lumineuse des saints qui brille à travers les âges, l'Eglise qui resta toujours debout et dont la puissance renaît toujours plus forte des cendres amoncelées par les royaumes qui se succèdent et disparaissent ; et Jésus, le centre divin de toute cette histoire grandiose, dont chaque époque amène le triomphe suprême dans l'Eglise du ciel par delà les misères et les vicissitudes du temps !

« Toutes ces pensées et mille autres que l'on sent sans pouvoir les exprimer, me semblent écrites sur les pierres de ce temple incomparable. J'étais ému, j'ai prié. »

Le lendemain, revenant de Saint-Jean-de-Latran, il s'abandonne encore à ses souvenirs : « Oh ! ce 4 juin 1887 ! Je ne pourrai jamais l'oublier, pendant toute l'éternité. O Marie, ma tendre Mère, je comprends que vous m'avez consacré tout entier aux Prêtres de votre Adorable Fils. Souvenez-vous de ce matin inoubliable, de ce moment solennel, de cette tutelle maternelle. Oh ! oui, je le sais bien, vous êtes à ma droite ; voilà pourquoi ma misère ne me submerge pas, voilà pourquoi le feu de l'amour ne cesse de me consumer.

« Me trouvant peu éloigné des Trappistes, je résolus d'aller faire une visite au Supérieur Général, Don Sébastien Wyart. Cet homme vit visiblement de la présence de Dieu, de l'esprit de foi,

de cette attention constante et délicate à suivre toutes les inspirations de Dieu ; nombreux points de contact avec mes propres sentiments et mes principes de sanctification. Il m'est resté dans l'esprit comme la vision d'un saint. Il m'a dit qu'il ne m'oubliera jamais dans ses prières. « Je suis accroché à votre Œuvre, me dit-il. C'est une des Œuvres les plus belles et les plus grandes de la Sainte Eglise. »

#### **Le Cardinal Gennari.**

« Le 22 avril, je me rendis chez le Cardinal Gennari qui m'accueillit très aimablement : « Eh bien, vous avez vu le Saint-Père ? — Oui, Eminence. — Lui avez-vous parlé d'une Maison à Rome ? — Non, Eminence. Notre audience fut de courte durée... — Je le regrette beaucoup, me dit-il par deux fois, il fallait en parler ».

« Je lui dis que j'avais plusieurs fois parlé de cette fondation avec le Cardinal Vivès, que vraiment nous ne pourrions pas la faire avant un an et plus, et, à cause de cela je n'avais pas cru nécessaire d'en parler au Pape. « Cela ne fait rien, reprit le Cardinal, il fallait quand même en parler au Pape. » Puis il ajouta : « Ecoutez-moi : (je le regardais attentivement) Il ne faut pas partir sans revoir le Pape. Il faut demander une audience, de ma part, et parler au Saint-Père de cette fondation. Nous avons déjà causé avec le Pape d'une Maison de ce genre. Pie X se préoccupe beaucoup de cette question. Il sera très heureux de votre offre, j'en suis certain. Il ne faudrait pas que le Pape pense faire quelque chose et que vous arriviez ensuite. C'est vous qui avez reçu cette grâce, c'est votre vocation spéciale, c'est à vous à faire cette Œuvre.

« Il faudrait quelque chose de grand... qui puisse servir pour les Retraites. Nous vous aiderons pour cela... » Et il reprenait : « Il ne faut pas partir de Rome sans revoir le Pape. »

« Je répondis que je serais très heureux de revoir le Saint-Père, de lui exprimer mes humbles désirs sur ce point et de lui offrir nos pieux efforts; mais que je ne croyais pas pouvoir faire une telle démarche sans en parler au Cardinal Vivès. Il le comprit et me chargea de dire toute sa pensée au Cardinal Vivès. »

#### **Bref de Pie X.**

« Le 27 avril, j'allais voir le Cardinal Vivès qui me dit en rentrant : « Savez-vous quelle fête nous fêtons aujourd'hui ? C'est le patronage de saint Joseph. Et vous allez voir ce que saint Joseph vous envoie ! » Puis il se dirigea vers son bureau privé. Je compris : c'était la réponse du Pape !

« En effet, le Cardinal revint tenant à la main une grande enveloppe qu'il venait de recevoir du Vatican, ainsi adressée : « Dilecto Filio Eugenio Prévost, Sacerdoti, Parisiis », et portant un cachet de cire aux armes de Pie X.

« Le Cardinal l'ouvrit et en tira une grande feuille aux bords dorés, dont deux pages étaient entièrement écrites. Ce n'était pas simplement une approbation, c'était un véritable Bref que le Pape m'envoyait.

« Le Cardinal n'en revenait pas, et me dit : « Quoique j'y aie déjà pensé, je ne m'attendais pas à autant. » Il baisa respectueusement la signature du Pape et me la fit baiser à mon tour. Puis il lut tout haut ce Bref magnifique, dont voici la traduction :

## PIE X, PAPE,

« Bien-Aimé Fils,

Salut et Bénédiction apostolique,

« Le zèle ardent qui vous anime et qui a paru avec éclat dans la préparation et la fondation d'une Œuvre honorée par Notre Prédécesseur, d'heureuse mémoire, Léon XIII, d'un éloge particulier, Nous a pénétré d'un sentiment de joie intime... Se peut-il piété ou charité plus agréable à Notre cœur ? Oh ! puisse la Bonté divine vous venir en aide, à Vous qui avez mis la main à si noble et si utile entreprise ! Autant qu'il est en Nous, il ne vous manquera certes ni encouragement pour l'accomplir, ni, à choses faites, approbation.

« Poursuivez donc avec ardeur, Bien-Aimé Fils, une Œuvre si heureusement commencée, et comptez sur des louanges de Notre Part toutes spéciales et d'ailleurs bien méritées... Nul doute que Dieu ne Vous en récompense, Lui, l'Auteur du très saint Sacerdoce et le très vigilant gardien de ses ministres. Nous, cependant, Nous appelons sur Vous l'abondance des grâces célestes, et, comme gage de ces grâces, et en témoignage aussi de Notre bienveillance, Nous Vous accordons très affectueusement dans le Seigneur, à Vous et à Vos collègues, la Bénédiction Apostolique. »

« Ma joie était immense. L'Œuvre de la Fraternité Sacerdotale était officiellement reconnue par le Souverain Pontife ! Le Cardinal fit ressortir la faveur extraordinaire qui m'était faite : « Vous avez, me dit-il, ce que les Congrégations religieuses n'obtiennent qu'après un bon nombre d'années et quand elles ont passé par la filière de toutes les approbations canoniques ».

« Il était visiblement très heureux et me disait

que c'était maintenant un devoir pour moi d'aller remercier le Saint-Père.

« Le 29 avril, à 8 heures 1/2 du soir, j'étais de nouveau aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, conduit par le Cardinal Gennari. Pie X commença aussitôt par me dire que le Cardinal Gennari venait de l'entretenir de la fondation d'une de nos maisons à Rome, — qu'il en était très heureux, que cette fondation se ferait peut-être bien plus vite que je ne pensais.

« En face d'une assertion aussi catégorique dans la bouche du Pape, — quoique je n'entrevisse point comment la fondation pourrait se faire avec les éléments actuels, — je dis au Saint-Père que si le bon Dieu voulait que ce fût plus tôt, j'étais prêt, que tout mon désir était de venir à Rome, surtout par esprit de foi, pour avoir une maison auprès du Vicaire de Jésus-Christ.

« Lorsque je voulus le remercier du Bref magnifique, il ne me laissa pas finir et me dit, en me faisant signe de ne point le remercier, « qu'il n'avait fait que son devoir en m'encourageant de la sorte dans l'Œuvre entreprise ».

« Ces audiences, toutes courtes qu'elles soient, sont éloquentes. Il est visible que le Pape est frappé de notre Œuvre et qu'il a les yeux sur nous.

« A la Secrétairerie d'Etat, je vis le Sous-Secrétaire, Mgr della Chiesa (le futur Benoît XV) et lui demandai de vouloir bien vérifier la traduction française du Bref. Il m'envoya Mgr Tedeschini. Dès que ce dernier sut que j'étais le Père Prévost, il me dit avec une joie sentie : « Le Pape est enthousiasmé de votre Œuvre. Il m'a lui-même donné des notes et m'a dit qu'il fallait vous faire un Bref exceptionnel. »

**Retour à Paris.**

« Je quitte Rome le cœur ému. J'y avais reçu tant d'encouragement et de bénédictions. Je passai deux nuits en chemin de fer, la dernière dans un wagon glacial. Je me tordis dans d'atroces souffrances de coliques néphrétiques et hépatiques, de 1 heure à 5 heures du matin. J'ai cru que je ne pourrais me rendre jusqu'à Paris. Je souffrais, je priais, j'aimais et je m'abandonnais. J'avais le sentiment que j'allais au-devant de croix nouvelles. Je ne pensais pas qu'elles me devaient être si sensibles.

« Mon bonheur fut grand de me retrouver dans notre petit Cénacle ! Mais l'épreuve ne s'est pas fait attendre. M. Vuillaume voulait partir dès le surlendemain. Je parvins à le raisonner et à le faire patienter. Notre souffrance, comme notre croix du moment, c'était le manque de vocations. Nous ne sommes que cinq membres dont trois prêtres auxiliaires. Mais Jésus veut notre Œuvre, Il l'aime. A Lui de nous envoyer ceux qu'Il a choisis.

« A Béthanie, je trouve la petite Sœur Agnès de Jésus au lit, suffoquée par des palpitations de cœur. Elle souffre d'épuisement général. Le Docteur dit que ce sera très long. Epreuve ! pour toute la petite communauté. Jésus me prend par le plus sensible et Il a trouvé le moyen de me faire payer chèrement mes joies de Rome. La veille de mon arrivée, on nous avait volé le beau calice en argent donné par le Carmel de Lisieux, et que toucha si souvent la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant qu'elle était sacristine. »

Le Père doit toujours se défendre contre des calomnies, des dénigrement, venus souvent de ceux à qui il avait donné toute sa confiance. Il

écrit : « Nous en verrons bien d'autres. Il faut nous réjouir dans toutes ces peines. Je suis d'une indifférence absolue vis-à-vis de toutes les injures personnelles. Je remercie beaucoup Jésus de cette grande grâce, car, sans cela, ma mauvaise nature ferait des siennes. »

Le Cardinal Richard le reçoit avec une très grande bonté : « Vous me rendrez toujours heureux, lui dit-il, quand vous viendrez me voir. Soyez très bon pour les Prêtres, j'ai beaucoup vécu. Eh bien, je n'ai jamais désespéré du salut d'un Prêtre. »

Il se dépense sans compter. « Je travaille comme un ouragan depuis le matin, pour régler mille choses, ma vie est un vrai tourbillon. »

Ses séjours à la Malmaison au milieu des chers Prêtres sont fréquents. Il y multiplie les conférences qui font du bien, organise des occupations, met de l'entrain. « Je leur apporte des jeux, des bonbons, des cigarettes, grimpe dans les arbres pour la cueillette des pommes, donne mon concours au pelage des fruits, aux corvées. J'ai procuré une barque pour la pièce d'eau. Samedi, nous la baptiserons et l'appellerons « Félicité ».

Le 24 juin ce sera la fête du Père Darracq. La fête est organisée sans que l'intéressé s'en doute. Dans son Journal, le Père Prévost raconte avec allégresse : « Le cher Père est allé de surprise en surprise jusqu'au coucher. Quand il est arrivé à 9 heures, tout était prêt. Les drapeaux flottaient au vent. Les tentures ornaient les portes de la salle de récréation et de la chapelle. Partout des guirlandes de lierre et des inscriptions en lettres d'or et en feuillage. Nous étrennions à la chapelle un joli tapis pour le marchepied de l'autel, offert par



Propriété de la Fraternité Sacramentale

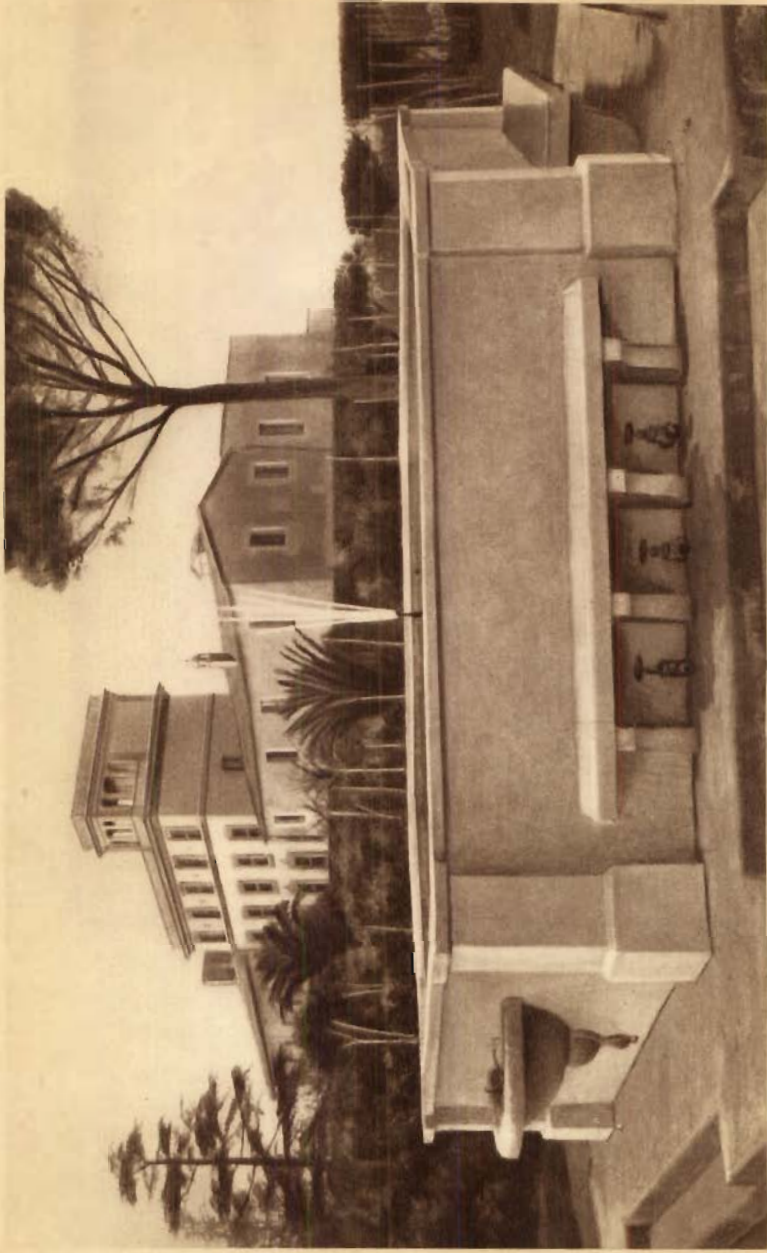
## LA SAINTE FACE DE JÉSUS

(D'APRÈS LE ST SUAIRE DE TURIN)

*Domini nostri Jesu Christi passionem meam  
et tantibus propter indulgentias a summis  
Pontificibus concessas, apostolicam Benedictionem  
semper permanentem impensimus.*

*Pius P. X*





Cénacle de la Sainte-Face à Monte-Mario.